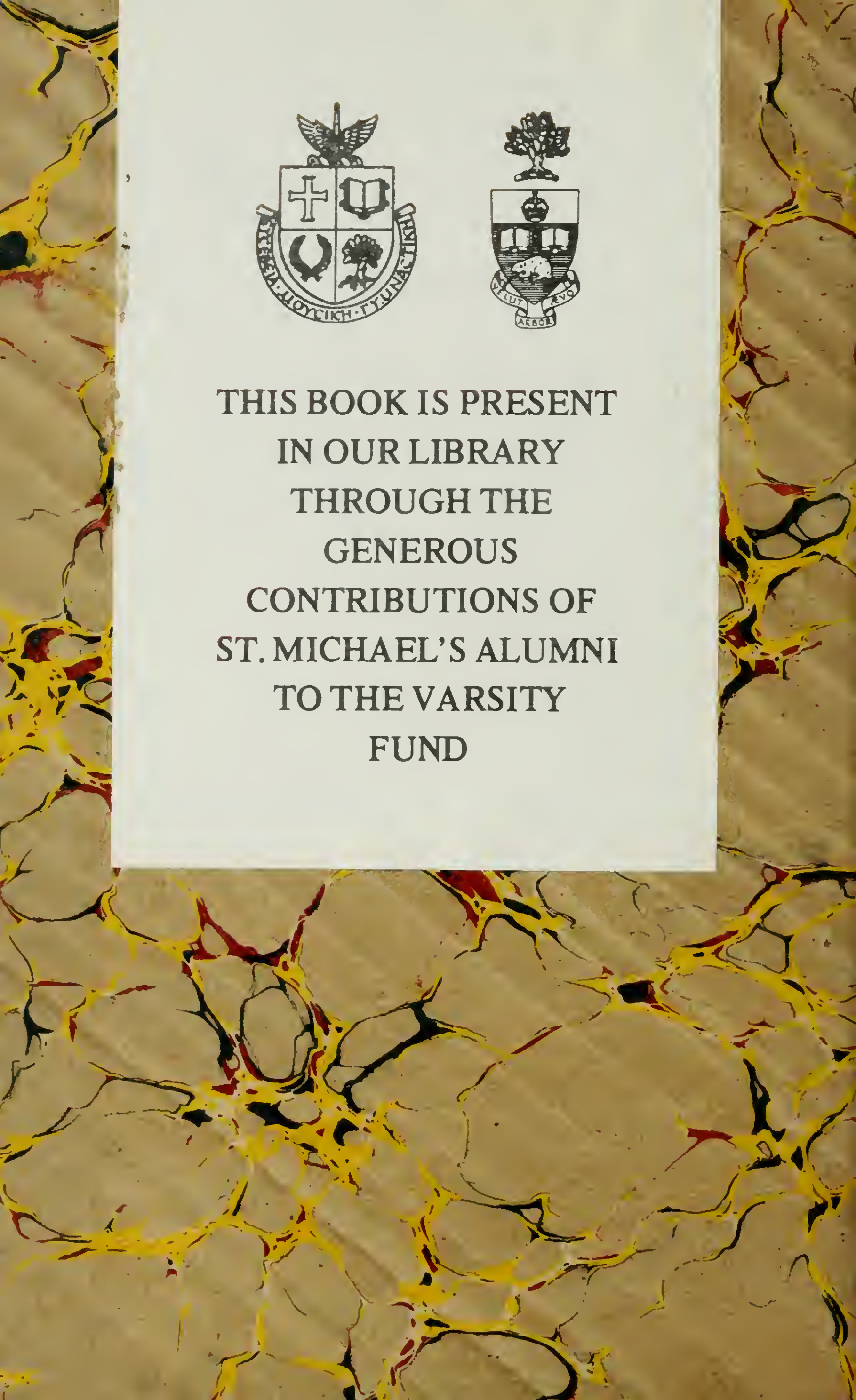
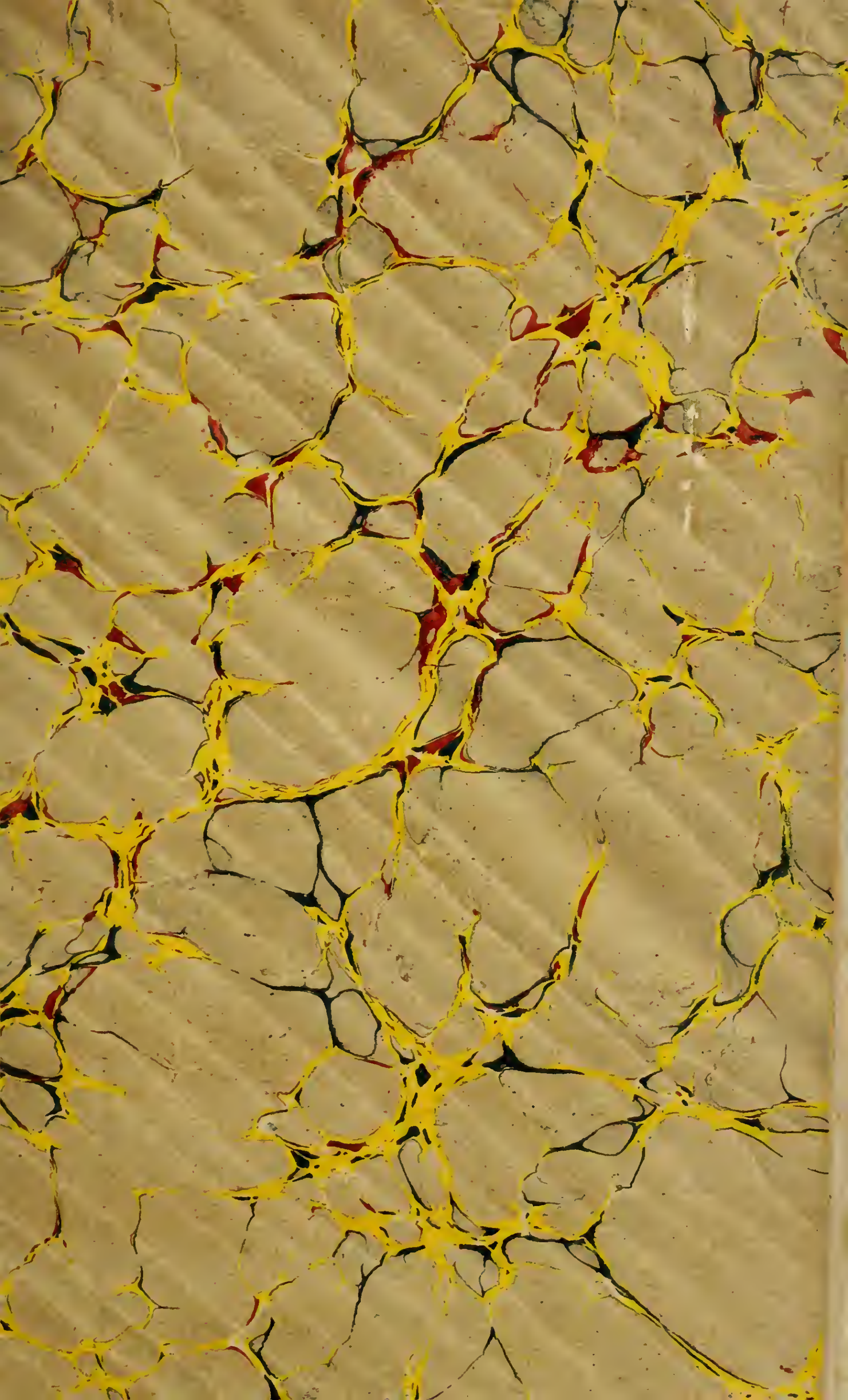

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01988319 8



VELUT ARBOR ÆVO





ŒUVRES

DE

MONSEIGNEUR FREPPEL

ŒUVRES

DE

MGR FREPPEL

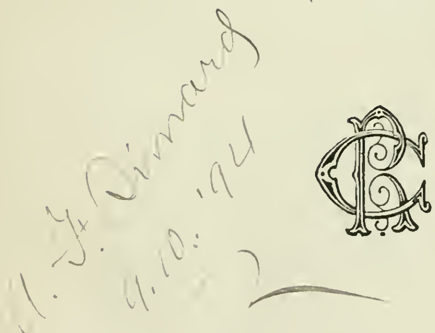
ÉVÊQUE D'ANGERS

TOME II

DISCOURS — PANÉGYRIQUES

II

(4e édition)



PARIS

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

—

1891

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CÉRÉMONIE

DU

COURONNEMENT DE SAINTE ANNE D'AURAY

LE 30 SEPTEMBRE 1868

Ignotus erit locus, donec congreget Deus congregationem populi, et propitius fiat; et tunc Dominus ostendet hæc, et apparebit majestas Domini.

Le lieu restera inconnu jusqu'à ce que Dieu y rassemble un grand peuple pour lui accorder son pardon; alors le Seigneur le manifestera, et l'on verra y apparaître sa majesté.

II, MACHAB., II, 7, 8.

MES FRÈRES,

Il y a des solennités qui confondent l'esprit et qui déconcertent la parole. Devant leur imposante majesté, l'éloquence humaine se sent à bout de forces, et il semble qu'il n'y ait de place que pour le silence et pour l'admiration. Cette foule immense qui couvre les lieux où nous sommes; ces flots de pèlerins

qui depuis quelques jours ont sillonné toutes les routes de la Bretagne; ces villes, ces campagnes qui se sont ébranlées à la voix de leurs pasteurs pour prendre le chemin d'Auray, la croix en tête et sous la bannière des saints; puis enfin, au milieu d'un concours de fidèles sans pareil, ces princes de l'Église qui sont venus rehausser tant de splendeurs par l'éclat et la dignité de leur sacerdoce, tout cela forme un spectacle qui remue jusqu'au plus profond de l'âme. Et quand, le cœur subjugué par ces réalités du présent, l'on se reporte vers les souvenirs du passé pour recueillir les échos de l'histoire dans ce coin de l'Armorique où chaque pierre se dresse comme un témoin des vieux temps, où l'on foule à chaque pas la cendre d'un héros ou d'un saint, où les traditions nationales se mélangent avec les grandeurs de la foi dans une harmonie si touchante et si sévère : oh! alors, entre l'Océan qui bat ces côtes fameuses et une terre où les siècles ont laissé tant de traces, l'émotion redouble par les sentiments qu'inspire un tel lieu et sous l'impression de ces grandes scènes de la nature, de l'histoire et de la religion.

Pourquoi donc, Mes Frères, un tel empres-

sement et une telle affluence? D'où vient que l'idée de couronner une statue a fait tressaillir tout un peuple? Ah! c'est qu'à cette image miraculeuse se rattache toute une chaîne de souvenirs et d'espérances, un long héritage d'enseignements et de bienfaits; c'est qu'il s'agit d'honorer en elle, par un acte symbolique, ce qu'il y a de plus digne d'honneur parmi les hommes, ce qui pénètre le plus avant et s'imprime davantage dans la mémoire des peuples, ce qui est plus haut que le génie, la science et la souveraineté, ce qui dépasse en véritable éclat toutes les magnificences de la terre, ce qui fait la vraie grandeur de l'homme et sa beauté morale : la vertu et la sainteté.

Et quelle sainteté! Une sainteté qui touche de près aux fondements mêmes du christianisme; une sainteté d'où a surgi, comme de sa racine, la tige glorieuse sur laquelle s'est épanouie la fleur de l'éternité; une sainteté qui a resplendi comme le crépuscule de l'ancienne loi et l'aurore de la loi nouvelle; une sainteté qui apparaît entre le Sinaï et le Calvaire, dernier reflet de l'un, premier rayon de l'autre; une sainteté qui résume la Bible, qui annonce l'Évangile; la sainteté d'Anne,

mère de la Vierge immaculée, mère de celle qui sera la mère de Dieu.

Voilà ce que vous avez compris, enfants de la Bretagne, vous qui depuis tant de siècles avez formé à sainte Anne un cortège d'honneur et entouré son nom de vos bénédictions. Aussi avez-vous votre part légitime dans ce triomphe de votre bien-aimée patronne. Oui, je ne crains pas de le dire, en rendant à sainte Anne un solennel hommage, un hommage peut-être exceptionnel et unique, le souverain pontife a voulu encore vous honorer vous-mêmes, honorer votre foi restée vierge de toute hérésie, votre piété traditionnelle, l'énergie de vos convictions, la simplicité de vos mœurs, la droiture de votre caractère, tout cet ensemble de qualités qui forment votre tempérament national; en sorte que dans ce diadème d'or et de perles, emblème des vertus de votre sainte protectrice, je vois également une couronne de gloire déposée par les mains du chef de l'Église sur le front de la catholique Bretagne.

Et maintenant, que vous dirai-je, pieux pèlerins de Sainte-Anne, sinon ce qui me paraît le plus conforme à l'acte que vous accomplissez en ce moment? Pour en faire ressortir

l'importance et l'utilité, je me bornerai à résoudre cette double question : Qu'est-ce qu'un pèlerinage? qu'est-ce que le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray? C'est tout le sujet que je viens proposer à votre bienveillante attention.

I

A cette première question : Qu'est-ce qu'un pèlerinage? je réponds qu'un lieu de pèlerinage est le théâtre le plus éclatant des opérations divines et le rendez-vous le plus salutaire des infirmités humaines.

Dieu, qui a révélé sa puissance dans la création du monde, continue à la manifester partout où il veut et de la façon qu'il lui plaît. Rien ne limite son pouvoir ni son absolue indépendance. Aucune loi physique n'enchaîne son bras; nulle force morale ne commande ses actes. Il promène librement sa souveraineté dans l'univers entier; et toute créature plie sous ses ordres, quelque part que tombe sa parole ou qu'il laisse circuler le souffle de son esprit.

Il suit de là que Dieu est souverainement libre dans le choix des lieux où il lui semble

bon de faire éclater sa puissance, comme il est libre dans le choix des hommes qu'il destine à devenir les instruments de ses desseins, comme il est libre dans le choix des éléments auxquels il veut attacher une vertu particulière. Ainsi a-t-il agi dès l'origine du monde. C'est sur un point déterminé du globe qu'il déploie ses merveilles en faveur du premier couple humain, et c'est un arbre spécial qui devient alors le sacrement de l'immortalité. Il donne ses bénédictions au genre humain dans une vallée du pays de Chanaan; il promulgue la loi écrite sur une montagne de l'Arabie; il établit le siège de son alliance à quelques lieues du Jourdain. Puis, cette alliance rompue, il accomplit le grand acte de l'incarnation dans une maison de Nazareth; il répand sur le monde le sang de son Fils, des hauteurs du Golgotha; il fixe à jamais le centre principal des opérations de son Esprit au pied de quelques collines, entre l'Adriatique et la Méditerranée. Bref l'esprit de Dieu souffle où il veut; et toute l'histoire de la religion s'est déroulée sur une série de lieux qui peuvent s'appeler dès lors des lieux privilégiés.

Par là, je le répète, Dieu manifeste son

indépendance souveraine. En agissant partout, il montre la plénitude de son pouvoir : en opérant de préférence sur tel ou tel point, il prouve son entière liberté. Et c'est pourquoi il n'a cessé de se choisir des lieux où sa puissance s'affirme plus haute et plus palpable. Quelquefois, c'est un lieu resté inconnu jusqu'alors *ignotus erit locus*, ou du moins un lieu que rien n'indiquait auparavant au respect des peuples; mais un jour quelque signe révélateur est venu marquer cette terre, *tunc Dominus ostendet hæc;* un éclair sorti des profondeurs de l'éternité a illuminé ces lieux; le bras de Dieu s'y est fait sentir, sa majesté y est apparue, *apparebit majestas Domini;* et les peuples, guidés par ce signe d'en haut, se portent en foule désormais vers un tel lieu, en s'écriant à la vue de ces prodiges : Le doigt de Dieu est là!

C'est l'origine des pèlerinages, de ces lieux privilégiés où Dieu opère en faveur des âmes ses plus étonnantes merveilles. Et par quel intermédiaire a-t-il coutume d'agir sur ces théâtres éclatants de ses manifestations? Qu'est-ce qui s'y offre à nos yeux comme l'instrument et le mémorial de sa puissance? Un tombeau, quelque relique d'un saint, sou-

vent même la simple représentation de ses traits. Or c'est ici, Mes Frères, que la souveraineté de Dieu m'apparaît dans tout son éclat. Sans doute ce n'est pas à vous, habitants de ces côtes où la nature déroule perpétuellement une image si grandiose de l'infini, ce n'est pas à vous qu'on a besoin d'apprendre à lire le nom de Dieu dans l'œuvre de ses mains; mais quand je vois ce grand Dieu partager sa puissance avec quelqu'une de ses créatures, communiquer une vertu surnaturelle à un peu de cendre froide et inanimée, faire jaillir le miracle de quelques grains de poussière, et multiplier les prodiges autour d'une image à peine respectée par le temps, c'est alors que je saisis l'action divine dans sa toute-puissante liberté, et que le contraste d'un tel effet avec de tels moyens me semble la révélation la plus frappante d'un pouvoir qui n'a d'égal qu'une bonté infinie comme lui.

Car s'il plaît à Dieu d'imprimer à un lieu le sceau de sa puissance, ce n'est jamais que pour le bien des âmes. Assurément les âmes trouvent partout les secours et les remèdes de la foi; car Dieu est partout, et l'Eglise, elle aussi, est partout avec les lumières de sa doctrine, la vertu de ses sacrements, l'exemple et la

protection de ses saints. Mais permettez-moi une comparaison empruntée à l'ordre matériel. Quand le malade sent décroître ses forces, il sort du milieu où il vivait jusqu'alors. L'air habituel ne suffit plus à son tempérament épuisé. Il se déplace; il va demander la santé à d'autres climats; il cherche au loin une atmosphère moins lourde, des bains qui le rafraîchissent et le fortifient, une nourriture plus succulante et plus saine, tout un ensemble d'éléments nouveaux qui redonnent du ressort à ses organes qui ramènent dans ses membres le jeu de la vie; puis au bout de ce séjour momentané, il reprend le chemin de la terre natale, après avoir renouvelé sa vigueur au contact et sous l'influence d'un sol étranger.

Voilà, Mes Frères, l'image du pèlerin. Quand le chrétien se sent atteint de quelque infirmité morale, rebelle jusqu'alors à toute guérison, il s'en va, lui aussi, chercher la santé de l'âme dans l'un de ces lieux de dévotion tout imprégnés de vertu et de sainteté. Là, il respire un air nouveau, un air que la piété des générations a embaumé de ses parfums vivifiants; là, il recueille la bonne odeur du Christ, qui s'échappe de la vie et de la

personne des saints; là, il sent son cœur se dilater au souffle de la grâce; là, s'ouvre devant lui la piscine sainte où sa faiblesse disparaît avec ses souillures; là, son esprit se repose dans le calme de la retraite et dans le silence de la solitude; là, tout son être moral se retrempe aux sources pures et vives de la foi; et enfin, après avoir achevé ce traitement spirituel, il s'en retourne soulagé et comme refait, rapportant au foyer domestique, avec un surcroit de forces morales, une abondance de vie divine qu'il ne s'était pas connue jusqu'alors.

Tels sont, Mes Frères, les résultats de ces voyages de dévotion qui occupent une si grande place dans la piété des peuples; et c'est pourquoi Dieu a échelonné de distance en distance ces stations de la foi où sa grâce opère avec plus de force et d'efficacité. De même qu'il a réparti sur divers points du globe et ouvert çà et là, dans les entrailles de la terre, des sources de vie qui jaillissent pour la santé du corps, des filons de métal liquide, des veines d'eaux médicinales d'où s'échappe une vertu toujours féconde, ainsi a-t-il fait dans le règne des âmes. Les lieux de pèlerinage sont, si vous me permettez ce

mot, les eaux thermales de la piété, les bains spirituels où les âmes viennent se régénérer en y puisant une énergie nouvelle. C'est là que s'opèrent ces réactions salutaires, ces retours soudains, ces secousses imprévues qui arrêtent les progrès du mal et qui impriment à la vie un autre cours. N'y aurait-il que l'aspect d'un lieu qui réveille de si touchants souvenirs, et le voisinage de tant de saintes âmes qu'on y rencontre, un tel rapprochement serait déjà d'un puissant effet. Car si les grandes scènes de la nature parlent aux sens et à l'imagination, les grands spectacles de la foi produisent sur le cœur une impression dont il ne peut se défendre. Et qui donc ne se sentirait meilleur et plus pur à la vue des foules qui se pressent autour des foyers de la piété chrétienne, pour prendre part à ces émouvantes solennités que vous appelez *pardons* dans votre langage si expressif et si pittoresque? Quel est l'incrédule qui resterait le front haut et l'œil sec devant une réunion comme celle dont nous sommes témoins? Oui, ce calme imposant de la foi, ce silence des âmes recueillies en elles-mêmes, cette vaste communion d'esprits qui se nourrissent d'une même croyance, ce frémissement de la prière

qui court sur vos lèvres et qui arrive jusqu'à moi, ces effluves de la charité qui s'échappent de tous vos cœurs, ce sentiment de la Divinité qui vous tient immobiles dans le saisissement du respect, cette force invisible et souveraine qui, planant sur vos têtes, les courbe devant la majesté du Très-Haut : tout cela est capable de briser en un clin d'œil et pour toujours les chaînes du péché, de soulever une âme de la terre, et de la jeter dans les bras de Dieu, victorieuse d'elle-même et vaincue par la grâce qui agit en elle.

J'ai dit ce que c'est qu'un pèlerinage en général; il me reste à vous rappeler ce qu'est en particulier le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray.

II

Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray est, de la part de Dieu, un gage de bénédictions pour la Bretagne; et, de votre part, c'est l'affirmation permanente de la foi d'un grand peuple.

Il y a dans les œuvres divines des harmonies ravissantes pour qui sait en pénétrer

le secret; car Dieu n'agit point sans motifs, et ses desseins sont toujours marqués au coin d'une sagesse souveraine. Là où des yeux distraits n'aperçoivent qu'une coïncidence fortuite, un regard plus attentif surprend la trace d'un plan prémédité; et les choses de la foi se rattachent entre elles par des liens qui, pour être moins apparents, n'en sont que plus réels et plus intimes.

Ces harmonies, encore plus intelligibles au cœur qu'à l'esprit, je les découvre sans peine entre la Bretagne et sa patronne. Oui, il y a bientôt deux mille ans, dans une petite ville de la Galilée, vivaient deux époux dont l'union devait être bénie par-dessus toutes les unions de la terre. Le sang des vieux rois de Juda coulait dans leurs veines; mais ce qui se prolongeait en eux avec plus de force encore et de pureté, c'était l'antique foi d'Israël avec ses vertus héréditaires. Le souffle de nouveautés qui emportait le peuple juif hors de ses voies n'avait pu effleurer cette famille patriarcale restée fidèle aux mœurs et aux traditions du passé. Anne et Joachim étaient des Israélites de l'ancienne marque, dociles aux préceptes de la loi, ne s'écartant pas d'une ligne des exemples de leurs ancê-

tres, inébranlables dans leur foi comme dans leurs espérances; et, si j'osais me permettre un anachronisme en me servant d'une locution que vous avez su rendre proverbiale, je dirais que c'était un vrai couple breton.

Car si, à vingt siècles de là, je regarde autour de moi pour chercher le lieu de la terre où se réfléchit le mieux cette figure des temps passés, j'aperçois un peuple qui, lui aussi, a su garder intactes, avec la foi de ses pères, les traditions de loyauté et d'honneur qu'ils lui avaient léguées; un peuple qui a vu les révolutions passer sur sa tête sans se sentir atteint par leur souffle délétère; un peuple au sein duquel la religion a conservé son empire, l'autorité son prestige, la vie de famille son attrait et sa divine poésie; un peuple qui, au milieu des assauts livrés à sa croyance, est resté là debout comme un roc de granit contre lequel sont venus se briser les efforts réunis du schisme, de l'hérésie et de l'incrédulité.

Vous concevez dès lors pourquoi Dieu a établi des relations si étroites entre la Bretagne et sainte Anne; dans quel but il a perpétué parmi vous la mémoire de cette grande famille d'Israël où s'étaient maintenues,

comme nulle part ailleurs, avec l'héritage d'une croyance vingt fois séculaire, les promesses de l'avenir. Comment et par quelle voie un tel culte avait-il pris naissance dans quelque lande perdue de la vieille Armorique? C'est là une de ces éclosions mystérieuses qui ne frappent l'esprit des peuples qu'au moment où ils en recueillent les fruits. Le pâtre de l'Éthiopie, qui foule avec indifférence le sol sous lequel le Nil cache ses sources inexplorées, ne se doute pas que de là s'échappe le fleuve qui va fertiliser l'Égypte. Ainsi en est-il des œuvres divines : elles naissent le plus souvent dans le silence et dans l'obscurité; quelquefois même elles semblent se perdre sous terre et dérober à l'œil la trace de leur passage, pour reparaître à quelque distance de là, plus éclatantes et plus fortes. Lorsque donc, il y a trois siècles, cet homme de Dieu, dont je me reprocherais de ne pas prononcer le nom en ce jour, quand votre pieux ancêtre Nicolazic fut suscité par Celui qui aime à choisir ce qu'il y a de plus faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort, c'est à une longue suite de siècles qu'il était appelé à renouer le présent et l'avenir, en relevant un culte que vos pères avaient

reçu dès l'origine avec la foi chrétienne.

Oui, ce gage immortel de ses bénédictions, Dieu l'avait déposé sur le berceau même de votre foi; et depuis lors il a voulu que l'image de la matrone de Juda demeurât suspendue sur vos têtes, comme le symbole et le modèle des vertus domestiques, comme l'idéal de l'épouse et de la mère, afin qu'à l'exemple de celle qui eut pour époux un saint, qui eut pour fille la reine de tous les saints, vous conserviez au foyer de vos familles la soumission de la piété filiale, le respect de l'autorité paternelle, la pureté de l'union conjugale, toutes ces choses qui font la force, l'honneur et la fidélité d'un peuple. Voilà ce que vous venez apprendre devant cette image que Dieu tient déployée à vos yeux comme le mémorial de sa loi, et au pied de laquelle il a ouvert une source de grâces et de faveurs pour la Bretagne tout entière.

Ah! qui dira ce qu'il y a de force surnaturelle dans ce bras toujours levé pour vous protéger et vous bénir? Qui dira quel pouvoir d'intercession Dieu a communiqué à cette femme forte qui a donné au monde la Vierge incomparable, et qui tient par les liens les plus sacrés de la nature au Verbe

incarné, au Sauveur même des hommes? S'il est vrai, comme l'enseigne la foi, que Jésus-Christ laisse tomber sur son auguste mère les rayons de sa souveraineté divine, cette auréole de gloire et de puissance qui resplendit au front de Marie ne doit-elle pas se réfléchir sur le front de sainte Anne? Et dès lors, quel patronage pour vous, Mes Frères, et quels motifs d'espérance!

Mais non, là ne se bornent pas vos motifs d'espérer. Le pouvoir surnaturel de sainte Anne, la vertu miraculeuse de ses prières, l'abondance et l'éclat de ses mérites, voilà sans doute ce qui compose en grande partie les richesses spirituelles que Dieu a réunies dans le sanctuaire d'Auray; et il vous est donné à tous d'y puiser à pleines mains. Mais dans ce trésor invisible aux yeux de la chair il y a autre chose encore. En vertu de la communion des saints, ce trésor s'est accru de tout ce que la foi et la piété des siècles y ont accumulé d'actions méritoires devant Dieu. Voilà ce qui achève la fécondité de ces terres privilégiées où affluent les eaux de la grâce. De même que, dans l'ordre naturel, il peut s'amasser en un lieu, par une longue suite d'efforts et de travaux, une somme de

biens générale, un fonds commun dont bénificie toute une postérité, ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel et divin : là aussi rien ne se perd, et le présent s'enrichit du passé. Toutes les générations qui se sont succédé dans ce sanctuaire trois fois béni, avant comme après les Nicolazic et les Kériolet, y ont laissé quelque chose d'elles-mêmes, de leurs prières, de leurs larmes, de leurs pénitences, de leurs austérités ; et le surplus de ces œuvres de foi, où surabondait la charité, y a formé à la longue un capital inestimable, un vaste réservoir de mérites qui se déverse sur la Bretagne, suivant que le souffle de l'Esprit-Saint en distribue les richesses d'une extrémité à l'autre.

Aussi, Mes Frères, je comprends la confiance avec laquelle vous venez poser le pied sur cette terre du miracle ; je comprends que ni les fatigues du voyage, ni la longueur des routes, ni la rigueur des saisons, ni les flots mêmes de la mer ne vous arrêtent dans vos pieuses pérégrinations ; et je suis touché, plus que je ne saurais le dire, quand je vois appendus aux murs de cette église les humbles témoignages de votre reconnaissance envers sainte Anne ; ces symboles si ex-

pressifs qui rappellent, dans leur éloquente simplicité, le matelot soutenu sur l'abîme par le bras invisible de sa patronne, le soldat resté intact sous le feu de l'ennemi, la mère de famille conservée à ses enfants contre toute espérance, le fils rendu à la joie d'un vieux père qui pleurait sa perte, l'héritage ou le toit des ancêtres sauvé d'une ruine imminente. C'est l'histoire intime de la Bretagne qui se trouve écrite sur ces vieux murs, l'histoire de vos douleurs, de vos espérances, de vos joies; mais ce que j'y vois avant tout, c'est l'affirmation permanente et solennelle de la foi d'un grand peuple.

Car ce n'est pas une pratique vaine et frivole qui vous amène en ces lieux. Quand vous venez en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, savez-vous bien, Mes Frères, quelle est la signification et la haute portée de cet acte? Par là vous affirmez le christianisme tout entier. En vous prosternant sur les dalles de ce temple et devant l'image de votre sainte patronne, vous affirmez hautement l'existence de l'ordre surnaturel, la toute-puissance de Dieu et son absolue indépendance, la vertu infinie du sang de son Fils, la prérogative suréminente de la Vierge

mère, les rapports de l'Église du temps avec l'Église de l'éternité, la communion des saints, la solidarité des actes et la réversibilité des mérites, tout ce merveilleux enchaînement de doctrines qui occupe le sommet dans les croyances du genre humain. Vous faites l'acte de foi le plus élevé et le plus raisonnable que l'on puisse concevoir, un acte qui honore votre intelligence autant que votre cœur.

Et maintenant, que l'incrédule tourne en dérision une pratique dont le sens lui échappe, un acte à la hauteur duquel il ne sait pas s'élever : que vous importent, à vous, son rire et ses négations? Laissez-lui ses doutes et ses obscurités, ses horizons étroits, ses aspirations limitées à la terre, son esprit qui s'emprisonne dans le temps, son cœur vide de Dieu, son âme fermée à l'espérance, sa vie sombre et désolée, qui s'éteindra dans d'inutiles regrets. Pour vous, qui avez le regard plus ferme et devant qui se déroulent des perspectives plus vastes, gardez votre foi, votre confiance en Dieu et dans ses saints; continuez à prier avec les chrétiens de tous les âges, avec la portion du genre humain la meilleure et la plus pure, à prier

pour vous-mêmes, et encore et surtout pour ceux qui ne prient point.

Ah! puisse cette confiance, que vos pères vous ont transmise, ne pas s'amoindrir dans votre âme, mais redoubler plutôt à partir de ce jour qui restera mémorable dans les fastes de votre histoire! Car, et c'est là ce que je me sens porté à vous dire avant de terminer, en inspirant au pieux et noble évêque de Vannes la pensée de répandre un nouvel éclat sur le culte de sainte Anne, et de reculer les murs de ce sanctuaire célèbre; en lui inspirant, dis-je, un projet si digne d'un cœur breton, et dans lequel vous l'aiderez tous, j'en suis sûr, de vos prières et de vos offrandes, Dieu a choisi l'heure favorable; et ce n'est pas sans une raison profonde que le vicaire de Jésus-Christ a voulu donner à votre foi cet encouragement solennel à l'époque où nous sommes. Car pour vous aussi, enfants de la Bretagne, cette époque est critique, et vous avez besoin aujourd'hui plus que jamais de savoir rester ce que vous êtes. Jusqu'ici vous viviez dans votre belle province, plus ou moins renfermés en vous-mêmes, à l'abri d'un contact trop fréquent de l'étranger, sous la triple sauvegarde de

votre foi, de votre langue et de vos traditions. Prodigues, envers la patrie commune, du travail de vos mains et du sang de vos fils, vous ne lui demandiez guère en retour un bien-être que vous saviez vous procurer par vous-mêmes. Mais voici qu'une situation nouvelle s'est préparée pour vous : le mouvement d'affaires propre à notre temps vous enveloppe de toutes parts; les influences de l'extérieur vous pénètrent malgré vous; un échange d'idées plus rapide, des communications plus faciles multiplient vos rapports avec les hommes et les choses du dehors; les lignes de fer qui sillonnent vos campagnes vont y porter tour à tour le mal comme le bien, l'erreur non moins que la vérité. C'est pour vous le moment de vous retremper dans votre foi, afin d'y puiser la force de résister à l'assaut des fausses doctrines et du mauvais exemple. N'empruntez à la civilisation moderne que ce qu'elle a de bon, et repoussez énergiquement tout ce que le torrent des nouveautés peut charrier avec lui d'éléments impurs. Ne vous laissez pas envahir par le luxe et par l'abus des jouissances matérielles; gardez vos fortes convictions, vos mœurs simples, vos habitudes

mâles et austères. N'échangez pas les usages et les coutumes de vos ancêtres contre des importations étrangères qui ne les vaudraient à aucun égard : quand les fils commencent à rougir du vêtement de leur père, ils sont bien près de ne plus savoir respecter son nom. Tout en vous initiant davantage à la langue nationale, gardez la vôtre, cet antique monument du génie d'une race fameuse : c'est la langue dans laquelle vos ancêtres ont prié, la langue que vous avez apprise sur les genoux de vos mères; elle sera une garantie pour vos mœurs et un préservatif pour votre foi. Bref, montrez à tous, comme d'ailleurs vous l'avez fait jusqu'ici, qu'on peut être bon Français sans cesser d'être Breton, et rester l'homme du présent sans rien abdiquer de ce qui a fait l'honneur et la gloire du passé.

Et voilà pourquoi la statue de sainte Anne va s'élever au milieu de vous plus radieuse que jamais, afin que désormais vous vous serriez plus étroitement encore autour de ce palladium de votre vie religieuse. Oui, en ce moment où toute une province, où l'Église entière, par l'organe du souverain pontife, se prépare à lui rendre un éclatant hommage, il

me semble voir votre glorieuse patronne vous bénir du haut du ciel : ses mains s'enlacent dans celles de son auguste fille, de la reine des anges et des hommes, dont le triomphe est aussi le sien. Autour d'elle, les saints de la Bretagne, les Clair, les Patern, les Brieuc, les Malo, les Corentin, les Melaine, les Yves, les Mathurin, toute cette illustre pléiade d'apôtres et de confesseurs, joignent leurs prières aux siennes pour obtenir à leur patrie terrestre la persévérance dans la foi et le progrès dans la vertu. Comment un tel concert d'intercessions ne formerait-il pas au-dessus de vos têtes le plus puissant des patronages? O grande sainte! qui êtes en ce jour l'objet de notre vénération et de notre allégresse, faites ressentir les effets de votre protection à tout ce peuple qui jette vers vous le cri de sa foi; à ces cinq diocèses de la Bretagne qui se trouvent ici réunis dans un même sentiment de respect et d'amour; à ces prélats qui, par leur science et leurs vertus, honorent leurs sièges si antiques et si vénérables; à tout ce clergé dont l'existence se consume dans les sacrifices d'une vie austère et laborieuse. Étendez votre protection à ces nobles représentants de la

magistrature et de l'armée, de toutes les forces vives de notre chère patrie, à cette France catholique, qui, comme aux anciens jours de son histoire, est toujours, en dépit de tout et malgré tout, le soldat du Christ et le défenseur-né de l'Église; étendez-la aux augustes souverains qui, il y a quelques années, sont venus, ici-même, déposer à vos pieds l'hommage de leur confiance et de leur vénération. Cette protection, ah! étendez-la au père commun des fidèles, dont la grande figure domine de loin toute cette assemblée; à l'Église entière, afin que Dieu abrège ses épreuves et hâte son triomphe. Priez pour nous, ô mère de celle qui est la mère de notre Dieu, de celle qui est notre mère à tous! priez pour nous, et qu'à l'aspect de cette couronne qui va ceindre votre front, chacun de nous se sente enflammé du désir de conquérir la couronne de gloire que Dieu réserve à ses élus dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT IGNACE

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DU JÉSUS, A PARIS

LE 31 JUILLET 1868

Hic vir bellator est ab adolescentia sua.

Cet homme a été un guerrier dès sa jeunesse.

I, Rois, XVII, 33.

Mes Frères,

Dieu, qui a établi son Eglise pour défendre la vérité et pour combattre l'erreur s'est plu à lui donner le caractère et la forme d'une société militante. A sa tête il a placé un chef investi d'une autorité souveraine dont les rayons se partagent pour aller se réfléchir, de loin en loin, sur d'autres fronts. Réunis sous les ordres de cette hiérarchie de droit

divin, les soldats du Christ présentent à l'ennemi un corps de bataille où les rangs se reforment à mesure que la mort vient les éclaircir. C'est là, si je puis m'exprimer ainsi, le gros de l'armée qui s'avance à travers les siècles sous l'étendard de la croix. Mais au front de ces colonnes et sur leurs ailes se déploient des corps d'élite qui ont pour mission spéciale de protéger le mouvement de ces grandes masses, d'éclairer leur marche, de se porter d'un point à l'autre sur les flancs menacés, et d'assurer la victoire par le concours d'une activité qui emprunte sa force à une discipline plus sévère. Voilà l'image que présente ici-bas l'Eglise de Jésus-Christ : dirigée par son pontife suprême, conduite par ses mille évêques, flanquée de ses cent ordres religieux, elle s'offre aux regards du monde forte et redoutable comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.*

Or, parmi ces corps d'élite qui se meuvent autour de la grande armée du bien pour lui prêter le secours de leur vaillance, figure au premier rang l'illustre compagnie dont l'origine se rattache à la fête de ce jour. Née dans un siècle de luttes, elle a été plus que toute

autre organisée pour le combat. La lutte est sa raison d'être, son mérite devant Dieu et sa signification dans l'histoire. C'est le caractère que lui a imprimé son fondateur, cet homme dont on peut dire avec l'Ecriture sainte : *Hic vir bellator est ab adolescentia sua* « Il a été un guerrier dès sa jeunesse. »

Faire l'éloge d'Ignace, c'est retracer les origines de la société qu'il lui a été donné d'instituer pour la plus grande gloire de Dieu. Car, ici surtout, l'homme explique l'œuvre, et l'œuvre reproduit la physionomie de l'homme. Or toute œuvre, avant d'arriver à son plein développement traverse trois phases bien distinctes : elle se conçoit, elle se fonde, elle s'organise. Et, par une correspondance dont nous devrons étudier le secret, chacun de ces trois grands moments de la vie d'Ignace et de son œuvre naissante se rattache à une contrée particulière : la période de l'inspiration à l'Espagne; la période de la fondation à la France, et la période de l'organisation à l'Italie ou à Rome. Je ne chercherai pas d'autre division à mon sujet que celle qui m'est indiquée par l'ordre même des faits et par l'action progressive de l'Esprit-Saint sur ce grand serviteur de Dieu.

MONSEIGNEUR (1),

Je suis heureux d'avoir à développer un tel sujet devant l'auguste et bien-aimé représentant de ce siège apostolique que saint Ignace vénérait du plus profond de son cœur, et auquel il a rattaché ses enfants par les liens d'une fidélité inébranlable et d'un dévouement à toute épreuve.

I

Il n'est rien de plus grand, même dans l'ordre purement humain, que de remplir la tâche et de porter le titre de fondateur; et lorsqu'on a pu dire d'un homme : C'était un fondateur d'école ou un fondateur d'empire, on a épuisé à son égard la mesure de l'éloge. Car l'établissement d'une telle œuvre suppose ce qu'il y a de plus puissant et de plus rare dans les facultés humaines : l'énergie créatrice. Et lors même que l'action divine précède, accompagne et suit les opérations

(1) Mgr le prince Chigi, nonce apostolique.

humaines, comme dans les œuvres de la grâce l'homme n'en subsiste pas moins tout entier, et se retrouve sous la main de Dieu avec ses qualités natives et sa force personnelle; de telle sorte qu'on n'enlève à son front aucun rayon de grandeur en disant que la grâce s'est jointe en lui à la nature pour manifester son énergie créatrice dans la fondation d'une œuvre.

Par là j'ai marqué tout d'abord le rang qui revient à Ignace parmi ces hommes privilégiés qui ont reçu de Dieu le don de créer et d'imprimer à leur œuvre le caractère de la durée : il a été un fondateur dans l'ordre surnaturel et divin. Or, quand la Providence suscite de tels hommes, elle a coutume de les faire naître dans un milieu approprié à la nature de leur mission. Ces harmonies, on peut les exagérer dans l'intérêt de tel ou tel système; mais, renfermées dans leurs justes limites, elles sont réelles et témoignent de la sagesse du plan divin. Ce n'est donc pas sans une raison profonde que Dieu choisit l'Espagne pour être le berceau de cette chevalerie d'un nouveau genre qui allait porter ses armes pacifiques d'un continent à l'autre. Retrempé par huit siècles d'une lutte héroïque contre

les infidèles, le royaume de Ferdinand et d'Isabelle était devenu la terre des grandes initiatives et des entreprises fécondes. C'est de là que Christophe Colomb venait de s'élancer pour ouvrir un nouveau monde à l'Évangile et à la civilisation chrétienne. C'est de la Péninsule ibérique que devaient partir les Vasco de Gama, les Fernand Cortez, les Albuquerque, ces grands contemporains d'Ignace, dont l'audacieux génie a reculé les bornes de l'activité humaine. Une pareille terre semblait prédestinée pour donner naissance à ces conquérants de la foi qui, s'enrôlant sous une autre bannière, allaient mettre au service des âmes l'ardeur et la ténacité particulières à leur race.

J'ai dit le rapport providentiel qui existe entre l'œuvre et son berceau. L'homme appelé à l'établir n'en fait pas moins présager le but et la destinée. Pour fonder l'ordre religieux le plus actif et le plus militant qu'il y ait eu dans l'Eglise, Dieu choisit un soldat à l'âme haute et fière, dont le cœur ouvert aux vastes entreprises pût se tourner plus facilement vers les combats de l'esprit. Et vous comprenez sans peine le motif de cette élection. Dans les desseins de Dieu, la grâce suit le cours de

la nature, et l'homme terrestre est le moule où se forme et se prépare l'homme céleste. Laissez ce gentilhomme castillan courir au-devant des périls et se jeter dans les hasards de la guerre, ne respirant que l'amour de la gloire et des honneurs : toute cette ardeur belliqueuse changera d'objet; il suffira d'un coup de la grâce pour détourner cette ambition de son but en la dirigeant vers une fin plus élevée; et sous l'action d'une volonté toute-puissante et souveraine, le jeune et bouillant officier quittera les livrées du monde pour revêtir l'armure de Jésus-Christ et devenir le soldat de Dieu.

Dieu opéra ce changement à la suite du siège de Pampelune qu'Ignace de Loyola avait défendue avec une héroïque bravoure. Par une de ces épreuves dont notre vie est semée et contre lesquelles nous murmurons trop souvent, faute d'en pénétrer le secret, l'intrépide capitaine se vit éloigné du théâtre de la guerre par les blessures qu'il y avait reçues. Pour tromper les ennuis de la solitude, il demanda quelques romans de chevalerie; et, comme il ne s'en trouvait point, on lui donna en place d'autre chose, la vie de Jésus-Christ et celle des Saints. Ce fut le trait de lumière qui déchira les ténèbres d'une âme

jusqu'alors aveuglée par les illusions du monde. A la clarté de ces pages qui venaient de se dévoiler devant lui, Ignace entrevit une lutte plus intime et plus sérieuse que celles où se plaisait son esprit avide de mouvement et d'aventures; une lutte où il n'y va pas seulement d'un intérêt matériel, d'un peu de fumée qui s'amasse ou se dissipe aux yeux des hommes, mais d'un avenir sans fin; une lutte auprès de laquelle toute autre disparaît, parce qu'elle doit être couronnée par la victoire la plus difficile de toutes, celle de se vaincre soi-même; une lutte qui, transportée de l'individu dans la société, s'appelle la lutte du monde avec l'Eglise, de Satan contre Dieu; une lutte enfin qui seule donne à l'histoire du genre humain sa haute réalité et sa vraie signification. Quand Ignace eut compris la grandeur et l'importance d'une telle lutte, les querelles et les agitations de ce monde lui parurent peu de chose. Une nouvelle carrière venait de s'ouvrir devant lui, la carrière des combats spirituels, dont l'âme est le théâtre et qui a pour prix l'éternité.

Ce n'est pas toutefois que cette merveilleuse transformation ait été l'œuvre d'une heure ni d'un jour. Il y a dans la nature de

terribles retours contre la grâce qui cherche à la vaincre et à la subjuguer. Ignace connut ces mouvements d'une âme qui se reporte vers son passé, sinon pour regretter ce qu'elle a quitté, du moins pour mesurer la distance qui l'en sépare. Mais les rêves de gloire ou d'ambition humaine qui revenaient le troubler par intervalles ne tardèrent pas à se dissiper devant le regard de son esprit éclairé désormais par une plus haute lumière. En suspendant son épée à l'autel de Notre-Dame de Mont-Serrat, le héros de Pampelune y avait attaché le vieil homme avec ses vices et ses passions. La prière, le jeûne et la pénitence, telles furent les nouvelles armes qu'il prit en échange de celles dont il venait de se dépouiller; et à cet homme qui brûlait naguère du désir de voir son nom voler de bouche en bouche, la caverne de Manrèse ne parut plus assez profonde pour le dérober aux yeux du monde.

Lorsque Dieu choisit un homme pour en faire l'instrument de ses desseins, il a coutume de le conduire dans la solitude pour lui parler au cœur. Car si la science humaine s'acquiert au milieu du monde, la sagesse divine se manifeste préférablement dans le

silence de la retraite. C'est là, dans ce commerce surnaturel de l'âme avec Dieu, dans ce colloque intime de la créature avec son créateur; c'est là dis-je, que les esprits s'illuminent aux clartés de la foi, que les caractères se retrempent par l'opération de la grâce, et que l'homme tout entier reçoit le branle vigoureux qui décide de son avenir. La solitude est le théâtre ordinaire des grands mouvements de l'esprit et des communications célestes. Ignace resta dix mois à cette école où Dieu lui-même s'était fait son maître; il y puisa les lumières qui devaient éclairer toute sa vie; puis, après ce long apprentissage des voies divines, il sortit de la grotte de Manrèse, rompu à la science des combats intérieurs, et tenant en main ce livre que j'appelerais l'œuvre d'un homme de génie, si ce n'était celle d'un saint : je veux dire les *Exercices spirituels*.

Les *Exercices* de saint Ignace constituent, si vous me permettez ce mot, la théorie du soldat dans l'ordre religieux et moral. Car, dès ce moment-là, l'œuvre qu'il était appelé à fonder se présentait à son esprit sous la forme d'un service de guerre. Le soldat castillan se prolongeait dans le solitaire de Man-

rèse, mais transfiguré par la grâce et transportant l'esprit militaire dans le camp de Jésus-Christ. Réduire en art la lutte de l'âme avec l'enfer et le monde, voilà le but de cette stratégie spirituelle étudiée d'après nature et prise sur le fait. Rien n'est oublié dans ce manuel du soldat chrétien, les moyens et les obstacles, les périls comme les secours. But de la guerre, choix des armes, examen des situations, distinction des étendards, manœuvres de l'ennemi, précautions à prendre, souffrances à endurer, gloires à recueillir, toute la science de la milice chrétienne se trouve ramassée dans ce livre merveilleux qui, avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, est peut-être, de tous les livres faits de main d'homme, celui qui a conquis le plus d'âmes à Dieu.

C'est beaucoup, pour fonder une œuvre, que d'en avoir l'idée et de connaître l'esprit qui devra l'animer. Dieu avait appris ces deux choses à Ignace dans la solitude de Manrèse; et les *Exercices* résumaient l'une et l'autre. On peut dire que dès lors la compagnie de Jésus existait, du moins en germe; car elle est aux *Exercices* ce que l'Église est à l'Évangile. De même que l'Église est

l'Évangile organisé sous sa forme sociale, ainsi l'institut fondé par Ignace ne sera-t-il autre chose que les *Exercices* prenant corps dans une société qui en deviendra la vivante expression. Et il était temps, Mes Frères, que ce grand lutteur fût suscité de Dieu pour apprendre aux chrétiens de son époque le maniement des armes spirituelles. Je vous disais tout à l'heure que la Providence avait fait naître Ignace dans le milieu qui répondait le mieux à sa vocation; mais votre pensée aura prévenu ma parole, si j'ajoute que le serviteur de Dieu et son œuvre ont paru à l'heure marquée. Pendant que, dans une solitude de la Catalogne, Dieu inspirait à l'humilité ce nouveau code de la perfection chrétienne, dans une autre solitude, au milieu des forêts de la Thuringe, Satan élaborait le plan de l'insurrection par la main de l'orgueil. Manrèse et la Wartbourg devaient être les points de départ des deux grands mouvements qui allaient agiter le seizième siècle en sens contraire. Pour ramener les âmes à la pratique de l'Évangile, Dieu, qui se plaît à faire éclater sa force dans la faiblesse humaine, Dieu prendra un soldat au milieu du monde; pour ruiner la foi dans

l'esprit des peuples, Satan avait pris un moine au fond d'un cloître. A la voix de cet homme étrange, dont l'humilité aurait pu faire un saint Bernard et dont l'orgueil n'a fait que Luther, les passions humaines avaient rompu leur frein, l'esprit d'indépendance s'était affranchi de toute règle, la chair et le sang reprenaient l'empire dont quinze siècles chrétiens les avaient dépossédés. Ah! vraiment jamais les deux étendards sur lesquels le solitaire de Manrèse méditait depuis dix mois ne s'étaient déployés aux yeux du monde dans un contraste plus frappant. Assurément, si le mal n'exerçait un puissant attrait sur la nature humaine, on ne comprendrait pas qu'il eût pu y avoir de l'hésitation entre deux doctrines dont l'une s'affirmait par les *Exercices spirituels* de saint Ignace, et dont l'autre se résumait dans les *Propos de table* de Luther; car c'étaient les deux termes du mouvement. Mais il est écrit que l'erreur et le vice exerceront leurs ravages jusqu'à la fin des temps; le protestantisme en est une preuve.

Voilà pourquoi, devant cette rébellion appuyée sur les plus mauvais instincts de l'homme, il fallait une milice nouvelle, éner-

gique et active, qui, par la parole et par l'exemple, pût réveiller la foi au cœur des peuples, ranimer les âmes languissantes, diriger les forts, soutenir les faibles, arrêter les progrès du mensonge, prévenir la corruption des mœurs, et, réparant les brèches faites par l'hérésie, élargir sur d'autres points l'édifice de Jésus-Christ. Dieu, toujours attentif aux besoins de son Église fonda cette milice par les mains d'Ignace de Loyola.

II

Rien n'est admirable, Mes Frères, comme l'action de l'Esprit-Saint dans l'établissement de ces grands ordres religieux qui sont pour l'Église un ornement et une force. Après avoir mis au cœur d'un homme la pensée d'une telle œuvre, Dieu dispose les événements de manière à en assurer l'exécution. Ce n'est pas qu'il la manifeste dès l'origine dans tous ses détails, ni qu'il lève d'un seul coup tous les obstacles qui peuvent l'entraver. A côté d'une vue nette et ferme du but

qu'il faut atteindre, il reste souvent de l'indécision quant au choix des moyens; car l'Esprit de Dieu se communique à l'heure et dans la mesure qu'il lui plait. Les lumières qu'Ignace avait puisées dans l'oraison ne lui permettaient pas de douter qu'il ne fût destiné à prendre part aux combats de la foi. Mais quelle forme définitive recevrait son œuvre, et sur quel théâtre serait-il appelé à déployer son zèle? Voilà ce que Dieu n'avait pas jugé à propos de lui faire connaître jusqu'alors, afin que les épreuves et les déceptions mêmes pussent ajouter à la maturité de son jugement. Je ne suis donc pas étonné de le voir cherchant pour son activité un lieu propice soit dans la terre sainte, soit à Barcelone ou à l'université d'Alcala : c'était autant de degrés intermédiaires qu'il lui fallait franchir avant d'arriver au but. La Providence l'appelait ailleurs, et ce n'est pas sur les lieux témoins de ses premiers pas dans les voies divines que devait s'accomplir la fondation de son œuvre.

Dieu, qui a fait les nations de la terre, leur a départi à chacune un don particulier; et ces différentes qualités se réunissent et se combinent pour assurer la réalisation du plan

providentiel. Or, parmi ces races si diversement douées, il en est une qui se distingue entre toutes par son activité et sa force d'expansion. Les grandes conceptions de l'esprit peuvent se produire ailleurs avec autant de facilité, quelquefois même avec plus de succès; mais, pour les mettre en pratique, il semble qu'il faille l'intelligence nette et vive de ce peuple et son aptitude merveilleuse à faire passer les idées dans le domaine des faits. C'est pourquoi un écrivain de génie, M. de Maistre, a pu dire sans trop d'exagération que toute idée a besoin de passer par la France pour faire son chemin dans le monde. L'histoire est là pour attester la vérité de cette maxime; et depuis les croisades jusqu'aux créations de l'apostolat moderne, les plus vastes entreprises qui aient remué le monde ont pris leur point de départ sur le sol de la France, ou du moins sont venues y toucher comme pour puiser à ce contact plus d'énergie et de fécondité.

Ce n'est donc pas sans une disposition particulière de la Providence qu'Ignace se vit amené à Paris par les difficultés qu'il rencontrait ailleurs. Née en Espagne, c'est de la France, de la terre des croisades, que devait

partir cette légion d'apôtres destinés à combattre l'hérésie et l'incrédulité modernes; et c'est à quelques étudiants de Paris qu'allait revenir l'honneur de former le noyau d'une œuvre si féconde en résultats. En cherchant ses premiers auxiliaires au sein de l'université, Ignace avait compris le véritable sens de sa mission. Car ce n'est ni un ordre contemplatif, ni un ordre pénitent que Dieu l'appelait à fonder au milieu des luttes du seizième siècle, mais un institut où la science devait marcher de pair avec le zèle des âmes, où l'enseignement et la prédication tiendraient le premier rang; et lorsqu'à trois siècles de distance je retrouve les enfants de saint Ignace menant de front le ministère de la parole et l'éducation de la jeunesse avec un succès toujours croissant, je ne puis qu'admirer la sûreté de coup d'œil avec laquelle le fondateur avait établi les assises de son œuvre, et la fidélité des disciples à suivre les leçons du maître.

Je l'avoue, Mes Frères, pour moi, c'est là le plus beau moment de la vie de saint Ignace. Que j'aime à le voir au milieu de ces jeunes docteurs de l'université de Paris, développant le germe de la vocation dans ces

riches natures si bien faites pour produire des fruits de grâce et de sainteté! Parmi ces âmes d'élite qui se sentent attirées les unes vers les autres, j'aperçois ce géant futur de l'apostolat, François Xavier, encore embrasé des ardeurs d'une ambition toute mondaine; puis à côté de Lefebvre et de Rodriguez, noms à jamais mémorables dans l'histoire de ces grandes choses, Laynez et Salméron, ces ébauches vigoureuses de Bellarmin et de Suarez. Eh! que va-t-il faire auprès de ces brillants esprits, lui dont la jeunesse s'était écoulée dans le tumulte des camps, qui à l'âge de trente-trois ans ignorait encore les éléments de la grammaire, et à qui Dieu n'avait départi ni le don de l'éloquence ni même le goût de l'étude? A peine s'il est un novice dans une carrière où ses jeunes amis peuvent déjà passer pour des maitres. Mais de quelle hauteur il les domine par l'esprit de Dieu qui est en lui et dont sa parole porte l'empreinte! Comme il sait les remuer par cette force de persuasion et d'entraînement qui est le propre de la sainteté! A l'un avide de gloire humaine, il ouvre une perspective illimitée dans la conquête des âmes; à d'autres, éblouis par le prestige de la science, il

apprend que la sagesse divine est supérieure à toutes les connaissances humaines. Habile à seconder le travail de la grâce dans chacun d'eux, il étudie leur caractère observe la direction de leur intelligence, épie les mouvements de leur âme, et, adaptant ses conseils à leur situation, les éclaire, les échauffe, jusqu'à ce que tous, subjugués par sa parole, n'assignent plus d'autre mobile à leur conduite que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Ce fut, je n'hésite pas à le dire, une heure solennelle pour l'Église que celle où ces sept hommes, ne formant plus qu'un cœur et qu'une âme, se consacrèrent au service de Dieu dans un souterrain de Montmartre. Et ici encore le présent indiquait l'avenir. Oui, c'est bien sur ce mont des Martyrs, dans les lieux sanctifiés par le sang du premier apôtre des Gaules, de saint Denis et de ses compagnons, que devait se fonder un ordre destiné plus que tout autre à essuyer le feu de l'ennemi; et il semble que Dieu ait voulu annoncer par là que la compagnie fondée par Ignace aurait désormais l'honneur de recevoir les premiers coups partout où la vérité rencontrerait un adversaire et l'Église un persécuteur.

Mais aussi, à partir de ce jour-là, il s'établira entre la France et la compagnie de Jésus une alliance indissoluble. Malgré d'aveugles résistances et en dépit des colères de l'esprit de parti la terre où étaient venus se réunir les éléments de cette grande fondation en restera le plus ferme soutien. Les rois, s'inspirant des véritables intérêts de leur peuple, y verront, comme Louis XIII, une gloire pour leur pays et une benédiction. A la suite de ses plus illustres représentants, le clergé de France proclamera par la bouche de Bossuet et de Fénelon le mérite et les vertus de ces athlètes de la foi. A l'heure du péril, il se lèvera comme un seul homme pour défendre l'existence d'une société menacée par les clameurs des sophismes et les intrigues des cours. Et aujourd'hui que les événements ont ouvert un nouveau champ à leur activité, il n'y a qu'une voix parmi nous pour applaudir aux travaux de ces ouvriers évangéliques, et pour répéter que les deux plus grandes choses que Dieu ait opérées en faveur de son Eglise à l'entrée des temps modernes, c'est le concile de Trente et la compagnie de Jésus.

III

L'idée que Dieu avait fait germer au cœur d'Ignace dans la solitude de Manrèse venait de recevoir à Paris son exécution. Mais après avoir posé les fondements d'une œuvre, il faut en assurer l'existence par le moyen d'une organisation forte et durable : car les institutions ne vivent et ne demeurent qu'autant que leur esprit se perpétue dans une forme appropriée à leur fin. C'est là surtout que se manifeste la sagesse d'un fondateur et le don de prévoyance qu'il a reçu du ciel. Or, Dieu n'a pas voulu que dans l'établissement de ces choses l'homme restât livré aux seules ressources de son jugement propre, ni même que la grâce vînt en aide aux lumières de l'esprit, sans qu'une autorité visible fût là pour discerner le bien réel de ce qui n'en a que l'apparence. Voilà pourquoi il a établi au cœur de l'Église un pouvoir investi du droit d'apprécier tout ce qui s'y fonde, de le rapporter à la mesure de la

foi, et d'imprimer le sceau de l'Évangile aux œuvres qui en reproduisent véritablement l'esprit et les maximes.

Avec le sentiment de l'obéissance qui distingue les vrais serviteurs de Dieu, Ignace s'était tourné tout d'abord vers ce pouvoir central sans lequel rien de grand ni de durable ne se fonde ici-bas. Il savait fort bien que rien n'était accompli aussi longtemps que la chaire apostolique n'aurait pas couvert son entreprise d'une sanction et d'une garantie souveraines. Se mettre aux pieds du successeur de saint Pierre, lui et ses compagnons, attendre du chef de l'Église la parole qui lui tracerait sa mission et sa sphère d'activité, tel fut le premier mouvement de son âme au sortir de la chapelle de Montmartre, témoin des vœux de sa compagnie naissante. L'Espagne aura bien pu être le berceau de cette milice nouvelle; la France, son foyer et son point de départ; c'est à Rome seulement qu'elle trouvera sa voie définitive et sa consécration.

C'est donc vers Rome qu'elle se dirige pour demander au vicaire de Jésus-Christ un rang dans la grande armée de la foi. Mais déjà l'admiration générale l'y a devancée. Venise,

Ferrare, Vicence, Bologne, toutes les villes témoins de leur zèle proclament à l'envi, la sainteté de ces généreux missionnaires. Malades secourus dans les hôpitaux, pécheurs arrachés à leurs vices, âmes languissantes ranimées dans la foi, voilà autant d'œuvres qui attestent que l'Esprit de Dieu est en eux. Aussi, devant de pareils résultats, les méfiances se dissipent, la calomnie se tait; et l'Église, jugeant l'arbre à ses fruits, couvre de bénédictions, par la main de Paul III, cette plante nouvelle qui vient de croître dans le champ du Seigneur.

C'est alors que le saint fondateur met la dernière main à son œuvre, en traçant cette merveilleuse constitution qui devra en assurer la longévité. Attentif à ne pas prévenir l'heure marquée, il avait demandé aux leçons de l'expérience et soumis à l'épreuve du temps la règle qu'il se proposait d'établir. Aussi quelle maturité d'esprit et quelle sûreté de vues dans ce plan élaboré après vingt ans d'études et d'observations! quelle perspicacité et quelle connaissance du cœur humain dans ces institutions où l'autorité conserve tous ses droits sans que la liberté perde les siens; où le pouvoir rayonne sans obstacle

du centre à la circonférence, d'autant plus fort qu'il est moins soustrait à un contrôle efficace; où, du sommet à la base, l'inférieur qui avertit ou qui conseille vient se placer à côté du supérieur qui commande; où par de sages tempéraments, la volonté collective se combine avec l'initiative individuelle, de façon à maintenir le juste équilibre des forces; où la vie contemplative apporte à la vie active l'énergie qu'elle en reçoit à son tour; où enfin une abnégation totale de soi-même assure au dévouement la plénitude de sa force et de sa liberté. Chef-d'œuvre de politique sacrée, qui s'impose à l'admiration de quiconque l'embrasse dans son ensemble et l'étudie dans ses détails!

Et ne croyez pas, Mes Frères, que par là je veuille attribuer à l'homme seulement ce qui est avant tout l'œuvre de Dieu. Oui, sans doute, Ignace de Loyola était un esprit créateur de premier ordre, en qui la grandeur du caractère s'alliait à la force de l'intuition. Mais par-dessus les calculs de la prudence humaine, j'aperçois les effets d'une illumination plus haute; et, pour avoir le secret d'une telle sagesse, je me transporte par la pensée dans cette humble cellule de la Tri-

nité du Mont, où, seul à seul avec Dieu, le corps brisé par les austérités de la pénitence, l'âme fortifiée par les exercices de la prière, il s'abandonnait à la direction de l'Esprit-Saint avec la simplicité d'un enfant, n'ayant d'autre souci que de connaître la volonté du ciel, comme il ne se proposait d'autre but que la gloire de Jésus-Christ et le triomphe de l'Église.

Et maintenant, Mes Frères, ne vous étonnez pas qu'une œuvre conçue dans un tel esprit et posée sur de telles bases ait obtenu en si peu de temps des résultats si extraordinaires. Seize ans ne s'étaient pas écoulés depuis la scène de Montmartre, et déjà la compagnie instituée par Ignace couvrait le globe. Déjà François Xavier s'était élancé vers l'extrême Orient pour y renouveler les prodiges de l'apostolat de saint Paul. Sur un terrain moins inculte, mais plus périlleux encore, Lefebvre et Lejay arrachaient à l'hérésie plusieurs villes d'Allemagne. L'Église, assemblée à Trente, admirait dans Salméron et dans Laynez la science théologique unie à l'exercice des plus hautes vertus. Ailleurs des séminaires, des collèges fondés, des maisons de refuge ouvertes à la vertu en danger

ou au vice pénitent, des monastères rendus à l'observation de leurs règles, des églises entières retrouvant leur antique splendeur, des controverses soutenues avec éclat, l'hérésie arrêtée dans sa marche, la parole de Dieu annoncée sans relâche, la foi affermie, les mœurs réformées : tout cela témoignait de la puissante vitalité que Dieu avait communiquée à l'œuvre sortie de l'Espagne, fondée en France et confirmée à Rome.

Quant à l'homme choisi de Dieu pour être le principal instrument de cette rénovation salutaire, sa mission était achevée. Plus heureux que Moïse, il avait pu voir et recueillir de son vivant le fruit de ses travaux et de ses luttes. La terre qu'il avait ouverte à ses compagnons d'armes s'étendait devant eux large et spacieuse. Alors, docile à cette leçon du Sauveur : « Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est ordonné, dites-vous à vous-mêmes : Nous sommes des serviteurs inutiles; nous n'avons fait que ce que nous devions faire » *Quod debuimus facere fecimus*, ce grand serviteur de Dieu s'éteignit sans bruit, loin des siens, comme s'il avait été seul au monde et qu'il n'y eut rempli aucun rôle. Lui dont le nom allait se trouver dé-

sormais sur toutes les lèvres pour y exciter l'amour ou la haine, il se coucha dans la poussière de son néant, sans éclat ni retour sur lui-même, mais pour se relever immortel dans le sein de Dieu, immortel dans la mémoire des hommes.

Pour nous, Mes Frères, devant les merveilles d'une telle vie, le premier sentiment qui doive nous animer, c'est un sentiment de reconnaissance envers Dieu, qui, à tous les moments critiques de l'Église, suscite des hommes capables d'égaler les secours aux périls. A notre gratitude envers la Providence ajoutons une vénération profonde pour ce glorieux émule des Dominique et des François d'Assise, auquel nous devons la plus grande fondation religieuse des temps modernes. Mais ne bornons pas là notre culte à une admiration stérile. Que la devise de saint Ignace devienne également la nôtre : « Tout pour la plus grande gloire de Dieu! » Ah! si nous étions pénétrés de cette maxime; si les souverains sur leurs trônes, les nations dans leurs conseils, les savants au milieu de leurs recherches, les pères et les mères à la tête de leurs familles; si tous, grands et petits, riches et pauvres, se pro-

posaient la gloire de Dieu pour fin de leurs actions, la terre changerait de face et l'activité humaine prendrait un autre cours. Puissé-je du moins avoir gravé au fond de votre cœur une maxime qui est le résumé de la vie de saint Ignace ; et puissiez-vous retenir comme conclusion pratique de ce discours la grande pensée qui a rempli toute sa carrière : Travailler à la gloire de Dieu sur la terre, c'est travailler à notre gloire dans le ciel ; chercher le salut des âmes dans ce monde, c'est trouver pour notre propre âme l'immortalité bienheureuse dans le monde à venir. Ainsi soit-il !

DISCOURS

EN FAVEUR DE LA

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ENCOURAGEMENT AU BIEN

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE SAINT-ROCH

LE 9 FÉVRIER 1868

Pertransiit benefaciendo.
Il a passé en faisant le bien.
ACTES DES AP., X, 38.

MESSIEURS,

Tel est le mot dans lequel saint Pierre renferme l'éloge de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voulant dépeindre d'un trait une carrière marquée par tant de merveilles, l'apôtre ne s'arrête ni aux splendeurs du miracle, ni aux certitudes de la prophétie, ni aux sublimités de la doctrine; il laisse de côté ces divines choses, pour s'en tenir au mot que je viens de répéter, comme étant le plus

propre à résumer la vie terrestre de celui qui s'appelle le souverain bien.

C'est aussi de la sorte que l'humanité a coutume de parler. Quelles que soient ses erreurs ou ses faiblesses, elle ne se laisse pas éblouir par le prestige de la puissance ni même par les grandeurs de l'esprit. C'est à la mesure du bien qu'elle rapporte les hommes et leurs œuvres; et à l'heure suprême où la tombe vient se fermer sur une carrière éclatante, il ne lui suffit pas de pouvoir dire d'un homme : c'était un homme de talent, c'était un homme de génie, si elle ne peut ajouter également : c'était un homme de bien.

Et voilà ce que vous avez compris, Messieurs, en plaçant ce grand mot de bien au front de votre œuvre. Vous vous êtes dit : le bien, c'est la loi de la conscience; le bien, c'est la noblesse du cœur; le bien, c'est le but de la vie, c'est la semence de l'éternité, c'est le tout de l'homme. Donc encourageons le bien, aidons-le à se produire et à se multiplier, prêtons-lui, autant qu'il est en nous, de la force, de l'attrait, et nous aurons servi l'intérêt le plus grave et le plus vital de la société humaine.

Vous ne vous êtes pas trompés; et le succès

toujours croissant de vos efforts, les hautes sympathies qui vous sont acquises, prouvent assez que vous avez remué dans beaucoup d'âmes la fibre du bien, et que vous n'avez pas déployé en vain le drapeau de la vertu. Déjà maintes fois, à pareil jour, on a fait ressortir devant vous l'esprit chrétien et la haute portée d'une association qui se propose de combattre dans la classe ouvrière de funestes habitudes, de propager au milieu d'elle les principes de religion et de moralité, les maximes d'ordre, d'économie et de tempérance. Mon intention n'est donc pas de revenir sur des points qu'on a si bien traités. Je m'attache à l'idée générale de l'œuvre, qui est d'encourager au bien; et, pour montrer ce qu'il y a dans une pareille idée de puissance et de fécondité, je dis que la Société d'encouragement vient prêter au bien une double force par la publicité qu'elle lui donne et par les honneurs dont elle l'entoure. C'est par ces deux côtés que j'ai dessein de l'envisager avec le secours de l'Esprit-Saint et sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie.

I

J'ai dit, Messieurs, que vous prêtez au bien une première force, celle de la publicité. Vous le cherchez, vous le signalez, vous le produisez au grand jour comme un exemple et une leçon. Or, que la publicité ajoute de la force soit au bien, soit au mal. c'est là un fait d'expérience et une loi de l'humanité. Aussi longtemps que le mal se renferme dans la solitude de la pensée ou qu'il se dérobe à la connaissance d'autrui, il n'exerce de ravages que sur l'âme qui en a subi l'atteinte. Mais sitôt qu'il se trahit aux regards du grand nombre, que mille oreilles l'entendent, que mille bouches le répètent, de ce moment-là, sa domination grandit avec sa renommée; il gagne de proche en proche, il va se multipliant par lui-même, *crescit eundo*, comme l'incendie qui commence par une étincelle et qui finit par embraser une ville.

Voilà pourquoi il n'est rien de plus dangereux pour la conscience publique que de

donner au vice de la célébrité. Si ce n'est point là une perversion du sens moral, c'est à tout le moins une imprudence profondément regrettable. Car le mal est contagieux de sa nature, et il trouve en chacun de nous un complice toujours prêt à lui tendre la main et à se laisser gagner par lui. En appelant sur le vice l'attention, souvent même l'intérêt vous lui élevez un piédestal dans l'esprit des peuples; et pour ma part, quand je vois certains organes de la publicité ramasser chaque matin les scandales de la veille pour en faire la chronique du lendemain; quand je les vois dérouler avec tant de complaisance sous les yeux de leurs lecteurs cette liste funèbre de suicides, d'empoisonnements, d'assassinats, et bien d'autres choses encore, j'en suis humilié tout d'abord pour l'honneur du genre humain; et puis je me demande avec inquiétude à quoi peut mener tout ce bruit que l'on fait autour du mal; si de tels récits ne sont pas faits pour familiariser les âmes avec le vice et ses laideurs; si la plume de l'écrivain ne deviendra pas une arme entre les mains de tel qui écoute ou qui lit, et si le résultat de ces lectures ne sera pas pour plusieurs,

aujourd'hui une tention, demain peut-être une faute ou un crime.

Mais enfin si, d'après le mot de l'Évangile, il est nécessaire qu'il y ait des scandales, et si le vice a parmi nous sa publicité, que du moins la vertu ait la sienne également; et puisqu'il est des yeux qui épient le mal partout, et des mains toujours promptes à enregistrer ses hontes et ses abaissements, qu'il y ait des hommes aussi qui portent la même ardeur dans la recherche et dans la manifestation du bien; des hommes qui, jaloux de l'honneur de leur temps et de leur pays, s'en vont prendre la vertu là où elle se cache, au foyer domestique, dans l'obscurité d'un atelier ou sur les bancs d'une école, pour déchirer le voile qui la couvre et la faire briller aux yeux du monde dans tout l'éclat de sa divine beauté.

C'est, Messieurs, ce que vous faites; et voilà pourquoi nous applaudissons à votre œuvre. Car si le mal est contagieux de sa nature, le bien, lui aussi, a sa force d'attraction. Le manifester, c'est augmenter sa puissance; et l'on suscite des vertus en louant les hommes vertueux. Ah! sans doute, l'idée du bien est menacée parmi nous comme tant

d'autres choses. Il se trouve des sophistes qui s'en vont répétant que le bien et le mal ne sont séparés que par des nuances imperceptibles, si tant est qu'ils n'en affirment pas la complète identité. Assurément de pareilles doctrines, en descendant jusqu'au peuple, ne peuvent que troubler les intelligences et affaiblir le sens moral; mais ne craignez pas. L'idée du bien est cette assise fondamentale de la raison humaine contre laquelle viennent échouer tôt ou tard les artifices du sophisme. Elle est là, dans le sanctuaire de l'âme, comme le rayonnement de Dieu à travers la conscience. Voulez-vous mesurer à quelle profondeur la main divine l'a gravée dans le cœur humain, vous n'avez qu'à dérouler devant une assemblée d'hommes, quelle qu'elle soit, comme vous le faites chaque année, les beautés de la vertu, les splendeurs du sacrifice, et vous sentirez à l'émotion qui gagnera les plus sceptiques, vous lirez sur leur visage épanoui par la joie et dans leurs yeux humides de larmes, que si l'homme a des moments de faiblesse et d'oubli, il ne peut pas se soustraire à l'empire de la vertu ni fermer son âme au respect qu'il lui doit.

Et cependant, Messieurs, en raison même de cette publicité que vous donnez au bien, votre œuvre trouvera des censeurs. On vous dira peut-être, si déjà on ne vous l'a dit : Ne livrez pas aux regards de la foule ces dévouements qui ne demandaient qu'à s'envelopper de silence et d'obscurité. Ne divulguez pas ce qui devait rester à jamais enseveli dans le secret de la conscience : vous risqueriez de faire germer l'orgueil dans une âme qui s'ignorait elle-même. Le vice est cette fleur orgueilleuse qui étale ses couleurs voyantes au bout d'une tige altière, tandis que la vertu est une fleur délicate qui dérobe sa parure aux yeux de la multitude. N'y touchez pas : elle perdrait de son parfum, et son charme se dissiperait au contact d'une main indiscrète. C'est là, Mes Frères, un scrupule exagéré. Sans doute, lorsqu'il s'agit de nous-mêmes, de nos propres actions, nous devons renfermer entre Dieu et nous la connaissance du bien qu'il nous a été donné de faire. Le divin Maître l'a dit : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre droite »; et il ajoutait : « Ne pratiquez pas la justice devant les hommes, pour être vus par eux. » Mais nous ne sommes pas tenus à la même

réserve envers autrui. Oublieux de nous-mêmes, nous devons mettre notre bonheur à célébrer le mérite de nos frères ; et quand nous trouvons à côté de nous des actes qui honorent l'humanité, des modèles de conduite, des trésors de probité, de piété filiale, de charité fraternelle, c'est pour nous un devoir de le publier bien haut, afin que la bonne odeur de ces vertus embaume la grande famille du Christ, et que Dieu soit glorifié dans ceux qui reproduisent le mieux son image sur la terre.

En agissant de la sorte, vous ne faites qu'imiter l'Eglise ; car je vous étonnerai peut-être en disant que la Société d'encouragement au bien applique, dans la mesure de ses forces, l'idée même qui préside à l'une des plus nobles fonctions du pouvoir spirituel. Que fait l'Église en canonisant les saints ? Elle donne au bien la plus haute et la plus éclatante des publicités. Loin de reculer devant la manifestation de la vertu, elle parcourt toutes les conditions sociales, du trône à l'échoppe, de la chaumière au palais ; elle va surprendre dans la retraite où se cachait leur humilité, ces sacrifices inconnus, ces héroïsmes obscurs ; elle les examine, les

pèse, les discute, et, les produisant au grand jour, elle les ramasse dans une vie toute rayonnante de beauté, qu'elle place sous les yeux des peuples émus et attendris, en leur disant : Voilà le bien!

Votre but est moins élevé; car vous n'avez ni les mêmes lumières, ni la même autorité. Mais toujours aidez-vous puissamment à relevez les âmes, en recueillant avec soin les faits dignes d'éloge qui s'accomplissent au milieu de nous. Ne feriez-vous par là que soulager la conscience publique, vos efforts ne resteraient pas infructueux. A entendre les voix qui partent, à certains jours, de la littérature, de la presse, du théâtre; à voir les désordes qui s'étalent, qui s'affichent, l'on dirait en vérité que cette société est gangrenée de vices, qu'elle va tomber en pourriture. La raison en est toute simple : le bien fait peu de bruit, tandis que le mal en fait beaucoup. Mais si l'on savait tout ce qui s'opère, à toute heure et en tout lieu, de bon, d'utile, de généreux, d'héroïque même, dans ce peuple français que l'Église a pétri de foi et de charité, et qui restera tel, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse; s'il était possible de dresser jour par jour l'inventaire

exact de cette somme du bien qui s'accroît sans cesse et s'accumule, non seulement là où le sacrifice est un ministère et une vocation, mais encore dans la classe ouvrière, au sein des familles, parmi les déshérités de la fortune et de l'intelligence; si l'on parvenait à réunir tout ce fonds d'honnêteté, d'abnégation, de désintéressement, en un mot de vertus chrétiennes qui compose ce que j'appellerai le capital religieux et divin de la société; si, dis-je, il nous était donné d'embrasser d'un coup d'œil toutes les richesses morales du pays, nous nous montrerions moins sévères pour le temps actuel, et nous jetterions sur l'avenir un regard plus confiant.

Telle est l'impression que m'ont produite ces annales du bien que vous publiez chaque année, et que je voudrais voir dans toutes les mains. Il y a là de quoi réjouir les âmes attristées par des spectacles d'un autre genre. Permettez-moi, Messieurs, pour l'édification de ce pieux auditoire, d'anticiper sur votre prochain compte rendu, et de choisir l'un ou l'autre épisode dans cette épopée de la vertu, à laquelle chaque année vient ajouter un nouveau chant. Nous sommes dans

l'une de nos villes de province. La conscription, qui fait quelquefois des héros, mais qui peut aussi faire des pauvres, est venue frapper à la porte d'une famille. Le départ du fils aîné sera le signal de la ruine, et cependant l'on ne trouve pas de quoi pourvoir à son remplacement. Pendant que la famille délibère sur son sort, arrive le vieux domestique qui, depuis cinquante ans, a pris part aux joies et aux tristesses de la maison : « Ne vous lamentez pas, dit-il, je viens vous apporter la somme qui vous manque. — Et comment as-tu fait pour te procurer cet argent? — J'avais prévu le moment qui vous met si fort en peine; et dans cette prévision, j'ai économisé le montant de mes gages depuis plusieurs années. J'en suis heureux; car de cette manière mon jeune maître ne partira pas pour l'armée et son vieux domestique pourra continuer à le servir. » Ah! dites-moi, Mes Frères, si de pareils traits ne font pas de bien à l'âme; si l'humanité ne grandit pas à vos yeux devant de tels exemples. Et vous ne voudriez pas que ces choses fussent écrites, lues, répétées de bouche en bouche, pour combattre l'égoïsme et réveiller au fond des cœurs la flamme du

dévouement!... Ailleurs, c'est une pauvre vieille servante qui tombe frappée de paralysie. A l'instant même les rôles s'intervertissent. La maîtresse se fait servante ; elle s'installe comme garde-malade auprès de sa domestique infirme, et trouve tout simple un sacrifice qui dure depuis des années. Oui, cela est simple, mais simple et grand comme l'Évangile. Il n'y a pas de prédication, si éloquente soit elle, qui vaille de telles leçons. Car ce qui frappe, ce qui saisit, ce qui entraîne les masses, ce n'est pas tant la théorie du devoir que la morale vivante, la morale prise sur le fait, la morale en action. Tel qui résiste à toute la puissance du raisonnement ne tient pas contre le spectacle d'une vie où les sacrifices se multiplient et s'enchaînent; et l'héroïsme des martyrs a fait plus de chrétiens que la science des docteurs. Ne vous lassez donc pas de recourir à cette force d'attraction que Dieu a communiquée au bien; formez un faisceau lumineux de ces traits édifiants qui vous arrivent de toutes parts; recueillez en gerbes d'or cette moisson divine dont se couvre chaque année un sol qui a reçu la semence de la foi; montrez-nous par cette statistique du dévouement,

fort incomplète sans doute, mais si instructive et si émouvante, que le bien, victorieux sur beaucoup de points, n'est nulle part vaincu sans retour; qu'il poursuit sa marche ascendante, malgré les obstacles qui retardent son triomphe; et que, si l'on n'a besoin que de frapper du pied cette noble terre de France pour en faire sortir des légions, il suffit aussi d'y planter le drapeau du bien pour y faire germer des vertus.

II

Donner au bien de la publicité, c'est contribuer activement à l'étendre et à le développer. Mais le sentiment qui nous porte à manifester la vertu, pour l'édification de nos semblables, ce sentiment si élevé et si généreux appelle de lui-même quelque chose de plus. Il ne se peut pas, en effet, que le récit d'une belle action vienne se placer sur nos lèvres sans provoquer de notre part un témoignage d'estime et d'admiration. Expression fidèle de notre pensée intime, ce témoi-

gnage est susceptible de recevoir différentes formes : il devient la louange dans la bouche de l'orateur ou sous la plume de l'écrivain; il prend l'accent de l'enthousiasme sur la lyre du poète; il se confond avec le murmure approbateur du suffrage populaire; et enfin, quand nous avons le droit ou la mission de distinguer le mérite en l'entourant d'honneurs, ce témoignage peut grandir et s'élever jusqu'à la récompense.

Assurément, Mes Frères, c'est en elle-même que la vertu trouve ici-bas la première et la plus douce des récompenses. Quand vous faites le bien, que vous pratiquez cette chose si sainte, mais souvent si pénible, qui s'appelle le devoir, et que vous remportez la victoire la plus difficile de toutes, celle de se vaincre soi-même, il se produit en vous ce je ne sais quoi qui réjouit l'âme, qui dilate le cœur, qui parfume la vie; une émotion qui ne ressemble à aucune joie de la terre, et qu'on dirait une anticipation sur la félicité céleste. Dieu, qui savait ce qu'il en coûterait à l'homme de briser son égoïsme, Dieu n'a pas voulu que le sacrifice demeurât sans récompense immédiate et qu'il ne reçût de couronne que dans un avenir lointain. C'est

pourquoi il a placé en chacun de nous un tribunal devant lequel se discutent nos actes, et un juge qui, seul de tous les juges de la terre, a le privilège de décréter le bonheur. Non, il n'est pas d'autorité qui couvre sa voix; contre sa sentence il n'y a pas d'appel. C'est de la conscience que surgit le laurier qui ceint le front des élus du bonheur. L'histoire l'a dit, l'expérience le proclame : les vrais heureux de ce monde, ce ne sont pas les hommes de plaisir, ce ne sont pas les riches à millions; ce sont les hommes à qui leur conscience rend le témoignage qu'ils n'ont pas failli au devoir et à l'honneur; ce sont les hommes de bien.

Mais si la vertu trouve déjà une récompense dans le bonheur intime qui l'accompagne et qui la suit, ce n'est pas à dire que les hommes ne puissent et ne doivent ajouter leur témoignage à celui de la conscience. Il faut qu'à la voix de ce juge intérieur réponde, éclatante et haute, la voix de la société; et Dieu n'aurait pu départir à l'humanité une plus noble prérogative que de partager avec elle le droit et le pouvoir de récompenser la vertu. Or, Messieurs, quand je cherche le mobile que vous mettez en jeu pour encou-

rager le bien, je trouve que vous prêtez à vos hommages l'une des formes les plus pures et les plus délicates en faisant appel à un sentiment qui exclut l'intérêt pour ne laisser de place qu'à l'honneur.

L'honneur! Ah! je le sais, ce mot peut paraitre profane dans une chaire chrétienne; mais non, il n'y a plus rien de profane dans l'ordre moral, depuis que le Christ a ennobli la nature humaine en l'élevant à la hauteur de sa divinité. Sur les lèvres et dans le cœur du chrétien, l'honneur s'est dépouillé de cette enveloppe fastueuse où se drapait l'orgueil du stoïcien; il s'est transfiguré; il est devenu, sous l'action évangélique, ce mélange de dignité et de délicatesse qui fait que l'homme se respecte, qu'il respecte son caractère, sa parole, son âme, et qu'il ne permet pas au vice d'imprimer une flétrissure à sa mémoire ni d'avilir son nom.

J'aime donc que l'on s'adresse à l'honneur pour récompenser la vertu, à l'honneur qui fait les héros de la patrie, et qui n'est pas un mot vide de sens pour les héros de la foi. Oui, dans ces médailles d'honneur que vous décernez au mérite, comme dans la publicité dont vous cherchez à l'entourer, je trouve,

Messieurs, une grande puissance d'action. Car rien n'agit plus fortement sur l'esprit des multitudes que de voir combien l'on porte de respect à tout ce qui est grand et généreux. Les peuples qui ne savent plus honorer la vertu sont bien près de ne plus savoir la pratiquer. Aussi longtemps que l'ancienne Rome avait des faisceaux pour ses vestales et des chars sacrés pour ses matrones, ses mœurs restèrent au niveau de sa grandeur; c'en fut fait de ses sévères et fortes habitudes du moment qu'il n'y eut plus d'hommages que pour le vice impudent et le crime enrichi. Voilà pourquoi saint Paul a jeté à travers les siècles chrétiens cette parole que vous avez recueillie et que vous mettez en pratique : « Gloire et honneur à quiconque opère le bien » *Gloria et honor omni operanti bonum.*

Il y a des sceptiques qui me diront : Qu'est-ce que cela peut faire au progrès des mœurs que d'accorder au bien une distinction honorifique? Je leur répondrai : Qu'est-ce que cela peut faire au patriotisme que d'attacher à la poitrine des braves le signe de l'honneur? La vertu a ses champs de bataille comme la politique : là aussi il y a des braves qui sou-

tiennent le feu de l'ennemi, et des lâches qui désertent leur poste. Elle doit avoir également ses trophées, afin de rappeler au vainqueur que le courage est devenu pour lui une nécessité, et qu'il ne peut plus reculer désormais sans déchoir de lui-même. Le peuple n'a pas de parchemins qui lui transmettent une longue chaîne de vertus héréditaires, ni d'armoiries pour lui redire par la bouche de vingt ancêtres : Noblesse oblige. Mais vous, Messieurs, vous lui faites un parchemin de ce témoignage que vous rendez au mérite; vous lui créez un blason qui aura son éloquence; et quand, plus tard, le fils de l'ouvrier verra cette médaille d'honneur suspendue au bas de l'image du Christ, il se dira devant ce mémorial d'une vie éteinte : Mon père était un homme de bien; la société a couronné sa carrière par un hommage éclatant. Tout le temps qu'il ne donnait pas au travail, il le consacrait à sa famille. Il rendait ma mère heureuse; il élevait ses enfants dans la crainte de Dieu. Le jour du repos, au lieu de suivre le chemin du vice, il prenait celui du devoir religieux et des délassements honnêtes. Charitable autant que laborieux, il trouvait encore dans ses modestes épargnes

de quoi venir au secours de ses compagnons visités par le malheur. Non, il ne sera pas dit que l'héritage de ses vertus périra entre mes mains, et que ce signe de l'honneur, conquis en un jour de gloire, deviendra pour son fils un signe accusateur et une marque d'ignominie.

Vous ne croyez peut-être pas, Mes Frères, que ces sentiments-là soient fréquents dans le peuple. En pensant de la sorte, vous ne lui rendriez pas la justice qui lui est due. Peuple ou non, lorsqu'on parle à des Français, l'on s'adresse à une race fière, haute, ayant le sentiment de l'honneur, et le conservant alors même qu'elle semble tout faire pour le perdre. Et quand elle se trouve en présence d'une société comme celle dont je viens de vous entretenir, lorsqu'elle voit des princes de l'Église, des hommes politiques, des magistrats, des littérateurs, se réunir sous les auspices du souverain lui-même et descendre jusqu'aux derniers rangs du peuple pour y rechercher le bien, le signaler, le louer, le récompenser, croyez bien qu'un spectacle pareil n'est pas perdu pour les masses, et que le niveau des âmes ne peut que s'élever sous l'impression d'un tel acte.

Mes Frères, nous sommes à une époque de l'histoire où le bien et le mal, toujours en présence depuis l'origine du monde, se livrent un combat décisif. Nul ne peut se désintéresser d'une lutte dont dépendent nos destinées. Depuis quelques années surtout l'on profère autour de nous des mots étranges que nos oreilles chrétiennes n'étaient plus accoutumées à entendre. Dieu n'est pas, le Christ n'est pas, l'âme n'est pas : telles sont les maximes désolantes que des esprits infirmes osent répéter dans des productions plus infirmes encore ; et le peuple est là qui regarde, qui écoute et qui lit. Voilà le danger. Corrompre l'atelier, c'est à quoi le génie du mal n'avait pas songé avant notre époque. Il avait cherché à corrompre le trône, à corrompre le sanctuaire ; mais il s'était arrêté devant l'atelier ; et, voyant ce travailleur aux mains rudes et calleuses, cet homme dont le lot est si chétif sur la terre, et qui n'a de véritables espérances que dans un monde à venir, il avait consenti à lui laisser sa foi et ses mœurs. De nos jours, il a passé outre, et c'est à la porte de l'atelier qu'il frappe de préférence pour y semer le poison de ses doctrines. C'est aux classes

ouvrières qu'il s'efforce de persuader que la vertu n'est qu'un nom, que l'homme n'est qu'une pure machine, et que le néant est le dernier mot de nos destinées. C'est là qu'il cherche à faire le vide dans les âmes, pour n'y laisser debout, sur les ruines de la conscience, que des appétits grossiers et des instincts pervers. Voilà pourquoi nous saluons de nos vœux, je ne dis pas assez, de nos bénédictions, toute œuvre qui tend la main à l'ouvrier pour le protéger contre lui-même et l'armer de force devant les sollicitations du vice. Nous adjurons tous les hommes de bien de s'associer dans ce but; car ce n'est pas assez de nos efforts isolés pour combattre le mal, et ce n'est pas trop de nos forces réunies pour remporter la victoire.

La société d'encouragement au bien doit son origine à ce principe, dont elle est une application féconde. C'est donc pour nous, Mes Frères, un devoir de prêter la main aux hommes généreux qui se proposent un but si élevé et dont je ne louerai pas le mérite, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de réserver aux hommes des récompenses aussi grandes que leurs œuvres. A nos sympathies les plus vives joignons nos offrandes,

pour leur permettre de réaliser tout le bien dont Dieu leur a mis la pensée au cœur. Mais, après avoir payé largement le tribut de la fraternité, faisons un retour sur nous-mêmes et entretenons dans notre âme ce feu sacré de la vertu que nous cherchons à réveiller dans autrui. Pénétrons-nous bien de cette pensée que la vertu est la grande chose de ce monde, qu'elle seule fait l'honneur d'une vie. Sans elle le talent n'est qu'une folie, la richesse une brillante indigence, la renommée une éclatante obscurité. Elle relève la science du savant, elle rehausse la toge du magistrat, elle retrempe l'épée du guerrier, elle féconde l'offrande du prêtre, elle leur donne à tous leur force et leur splendeur. Il n'y a sur la terre que la vertu qui ne se fane ni ne s'use. Car, quoi que vous fassiez pour retenir cette figure du monde qui passe, tout vous fuit, tout vous échappe, tout vous glisse entre les doigts. La fortune change, la santé se consume, la beauté se flétrit, l'amitié s'altère, la gloire se dissipe, la vie s'éteint; seule la vertu reste, seule elle refleurit sur la tombe de l'homme dont la vie s'est résumée dans ce mot : *Pertransiit benefaciendo.* « Il a passé en faisant le bien. »

DISCOURS

SUR

LES GLOIRES RELIGIEUSES DE LA FRANCE

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE SAINTE GENEVIÈVE

A L'OCCASION DE LA REDDITION DU PANTHÉON AU CULTE

le 5 janvier 1853

Manus Judæ pugnabunt pro populo, et adjutor illius contra adversarios ejus erit.

La tribu de Juda combattra pour le peuple d'Israël, et elle sera son défenseur contre tous les ennemis.

DEUT., XXXIII.

Mes Frères,

C'était là sans doute, pour la tribu de Juda, une destinée bien glorieuse, que d'avoir été choisie de Dieu pour devenir l'épée de Jacob et le bouclier d'Israël. Aussi je ne m'étonne plus que le patriarche, saisi d'un transport prophétique, se soit écrié sur son lit de

mort : « Juda, tes frères te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis; les enfants de ton père s'inclineront devant toi. » Car le Seigneur lui confia la garde de son peuple avec la défense des lieux saints, et tout en réservant à Lévi la majesté du sacerdoce, il remit à Juda le glaive des combats, en lui disant : « Va, ceins tes reins; je t'ai posé comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain; j'ai établi au milieu de toi l'arche du Testament; protège mon sanctuaire, afin que mon nom ne soit pas blasphémé parmi les nations. » Telle était la mission de Juda, et la tribu de Juda resta fidèle à sa vocation divine : ni Moab, ni Edom, ni Samarie ne purent prévaloir contre la maison d'Israël défendue par Juda; et c'est avec raison que Jacob, devançant du regard ce merveilleux avenir, avait pu dire de son fils : « Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu t'es élancé sur ta proie, et dans ton repos, tu dors comme le lion et comme la lionne. Qui osera le réveiller? »

Cependant, Mes Frères, l'arche du Testament ne repose plus sur la montagne de Sion, et le glaive de Juda s'est brisé entre les mains du dernier descendant de David.

Les voies de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus à ses solennités; son temple est ruiné, ses rues sont désertes, et, tristement assise le long de la vallée de Cédron, Jérusalem ne sait plus mêler au souvenir du passé l'espérance de l'avenir. De la ville des prophètes le signe de l'alliance a passé à la ville des pontifes, et Rome chrétienne voit les peuples de la terre se presser autour des sept collines, comme jadis les tribus d'Israël montaient vers Jérusalem et son temple béni de Dieu. Mais où est, Mes Frères, où est la tribu de Juda dans le camp de ce nouvel Israël? Je vois bien la nouvelle tribu de Lévi, je vois la main qui supporte l'arche sainte, mais où découvrir le bras levé pour la défendre? Ne s'est-il pas rencontré sur cette terre d'Occident une phalange d'élite, une milice prédestinée, une race choisie de Dieu pour servir d'épée et de bouclier à l'Église? Y a-t-il parmi les peuples catholiques un défenseur-né du Saint-Siège, un fils aîné de l'Église, un soldat de la Providence, toujours prêt à tirer le glaive et à verser son sang pour le Christ et l'Évangile? Vos cœurs, Mes Frères, m'ont répondu; et l'Europe, l'Afrique, l'Asie, tour

à tour témoins des hauts faits de vos ancêtres, ont répété de concert : Oui, elle existe sur la terre d'Occident, cette nouvelle tribu de Juda, cette race divinement choisie, cette milice prédestinée, cette phalange d'élite. Dieu, pour la créer, prit du sang gaulois, y mêla du sang germain, en fit sortir un peuple de braves, qu'il répandit, non loin du siège apostolique, entre les Pyrénées et le Rhin, entre l'Océan et les Alpes. J'ai nommé votre patrie, j'ai nommé la mienne, j'ai nommé cette noble terre des Gaules, ce vieux peuple français qui, durant les quinze siècles de son histoire, depuis les fonts baptismaux de Reims jusqu'à la tombe de Sainte-Hélène, n'a cessé de redire à l'Église : Ta foi est ma foi, et ton Dieu est mon Dieu.

C'est qu'en effet, Mes Frères, la France a toujours professé par son culte, propagé par sa parole et défendu par son sang la religion catholique. Toujours la nation française a paru, aux yeux du monde, comme un confesseur de la foi, comme un apôtre de la foi, comme un martyr de la foi. Cette triple auréole du confesseur, de l'apôtre et du martyr, je vais essayer de la découvrir au front de la patrie, afin qu'instruits par l'exemple de vos

ancêtres, vous conserviez à jamais leurs traditions de zèle, de force et de fidélité, suivant la parole du prophète Moïse : *Memento dierum antiquorum, interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi, majores tuos et dicent tibi :* « Souvenez-vous des anciens jours; interrogez vos pères, et ils vous diront ces choses; consultez vos ancêtres, et ils vous les raconteront (1). » Mais avant de retracer à vos yeux les gloires religieuses de la France, qu'il me soit permis d'élever un instant mon cœur vers celle que nos pères saluaient sous le titre de Notre-Dame, et dont le doux nom, associé à tous nos malheurs comme à tous nos triomphes, ne fut jamais invoqué en vain sur cette terre de France consacrée en son honneur. *Ave Maria.*

I

La nation française a été appelée de Dieu, à trois moments solennels de son histoire, pour faire une profession de foi éclatante et

(1) Deutéron , XXXII, 7.

publique. Dieu amena successivement devant elle les trois ennemis de son Fils et de son Église : l'infidèle, l'hérétique et l'incrédule; et la France dut confesser publiquement et solennellement sa foi en face de l'infidèle, en face de l'hérétique, en face de l'incrédule. Nous l'avons fait : j'en prends à témoin la terre, qui nous admira, et le ciel, qui nous bénit. C'est pourquoi le peuple français mérite à juste titre d'être appelé un peuple confesseur de la foi.

Lorsque Dieu entreprit de fonder son Église sur la terre, il s'adressa d'abord aux trois peuples qui résumaient dans leur vie toute la vie des siècles passés. Et remarquez bien, Mes Frères, il était naturel, il était logique que Dieu parlât d'abord aux trois principaux représentants de l'humanité, au peuple qui représentait la sainteté des traditions, au peuple qui représentait l'éclat du génie, au peuple qui représentait la majesté du pouvoir. Dieu donc fit un appel à l'Orient à la Grèce et à Rome; car Rome, la Grèce, l'Orient, c'est tout le monde ancien, c'est l'ancienne religion, c'est la science ancienne, c'est l'autorité ancienne. Eh bien! qu'ont répondu à Dieu le peuple romain, la Grèce

et l'Orient, c'est-à-dire l'autorité, la science et la religion des temps anciens? L'Orient répondit à l'appel de Dieu en crucifiant son Fils, les Grecs, en se disputant pitoyablement les lambeaux de sa doctrine, et le peuple romain, en jetant les chrétiens aux lions. Dieu se lassa : il fit signe à des peuples nouveaux; il les appela des glaces du pôle, des steppes de l'Asie, des sables du désert, pour les lancer à la conquête du monde. Alors l'on put dire de l'Orient, de la Grèce et de Rome ce qu'Isaïe prédisait autrefois de la superbe Babylone : *Onus Babylonis* « Malheur à Babylone, j'ai entendu la voix de la multitude sur les montagnes : c'était comme la voix des grands peuples, comme les cris de guerre des rois et des nations réunies (1). » Un déluge de barbares inonda les races coupables, et la face de l'Europe parut se renouveler sous le souffle de la colère de Dieu. Mais parmi ces nations barbares, parmi ces nations païennes, ô Christ! où est ton héritage? Quelle sera parmi elles la première nation catholique? A qui réserves-tu cette sublime initiative? A vous, Mes Frères, à vos glo-

(1) Isaïe, XIII, 4.

rieux ancêtres. Dieu les connaissait : il prit une jeune fille à la cour du roi son oncle, et la donnant pour épouse au chef des Francs, il unit l'innocence à la barbarie, adoucit l'une par l'autre, et prépara le triomphe de la foi par la puissance des larmes et de la prière. Puis, à quelques lieues du Rhin, sur un champ de bataille, il fit d'une défaite un triomphe, et le christianisme, en France, naquit d'une prière et d'une victoire. Le Dieu de Clotilde, qui avait inspiré la prière et donné la victoire, dit à Clovis, par la bouche de saint Remi : « Courbe la tête, doux Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré »; et debout, la main étendue vers les fonts baptismaux de Reims, Clovis, et la nation française avec lui, jurèrent de rester fidèles au Dieu de Clotilde. Vous y étiez, Mes Frères, dans la personne du premier de vos vieux rois, quinze siècles y étaient avec vous; tous nous étions rangés autour des fonts sacrés de Reims, et ce jour-là, en face des Germains idolâtres, en face de l'Armorique où les druides cachaient encore les débris de leur culte dans le silence de leurs forêts vieilles comme le monde, en face du paganisme tou-

jours debout, le peuple français confessa publiquement et solennellement sa foi au Christ et à l'Église. Dieu reçut le serment de la patrie, le bénit, et dans leur touchante simplicité, nos pères purent écrire en tête de leur loi : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Un lien d'amour unissait à jamais au Christ le royaume très chrétien et à l'Église sa fille aînée.

Mais il n'eût pas suffi pour la France d'être devenue la première nation catholique, si elle n'avait continué à professer sa foi, comme elle avait fait en présence de l'infidélité. Une terrible épreuve s'offrit à elle au sortir du moyen âge; Dieu l'y attendait. Dans un couvent d'Allemagne, au fond de sa cellule, un moine venait de rêver sur la foi. C'était peu sans doute qu'un rêve, et le rêve d'un moine; mais c'était le rêve d'un homme de génie, et cet homme de génie avait une parole brûlante : il fit accepter son rêve au tiers de l'Europe. Il posa sur ses lèvres un mot magique, qui fit tressaillir le vieil Occident, le mot de liberté, liberté de croire ce que l'on veut, liberté de faire ce que bon vous semble. Il avait calculé juste, et l'enfer avec lui. Il y avait dans ce mot de

liberté, dans cette liberté illimitée de croire et de faire, une force de séduction immense. Lui-même, le grand agitateur, parut effrayé de son œuvre. Après avoir affranchi l'âme humaine de toute autorité, il imagina de placer en face d'elle, en face de ses pensées, de ses désirs et de ses passions, il imagina, dis-je, d'y placer comme frein ou comme barrière un livre; et encore ce livre, il le mutila; mais enfin, il faut être juste, il y plaça un livre. Ainsi, d'un côté la Bible, de l'autre la liberté de croire ce que l'on veut, et de faire ce que bon vous semble : voilà Luther, voilà le protestantisme. Il y avait là, je le répète, pour les peuples chrétiens, un puissant attrait, une terrible tentation : aussi plusieurs y succombèrent; et lorsque, avant de paraître devant Dieu, Martin Luther eut signé son œuvre en la léguant au monde, le tiers de l'Europe recueillait l'héritage de son crime et de ses folies. Eh bien, Mes Frères, qu'avez-vous fait au milieu de cette grande défection? Ce que vous avez fait, je vais vous le dire. En présence de l'Allemagne et de la Suède luthériennes, en regard de l'Angleterre et de la Suisse calvinistes, vous, peuple français, vous confessâtes publiquement et solennelle-

ment votre foi au Christ et à l'Église. Ce n'est pas que l'hérésie n'eût tenté d'envahir ce beau royaume. Elle s'adressa d'abord à la classe d'hommes la plus facile à séduire, aux gens d'esprit, et elle en gagna quelques-uns en flattant leur orgueil; mais à part ce petit nombre, les gens d'esprit ne faillirent pas au sens commun. Repoussée par les gens d'esprit, elle vint aux hommes d'épée, elle donna la main à quelques turbulents; mais là elle comptait sans la foi du peuple et sans l'épée des Guises. Enfin, des gens d'esprit et des hommes d'épée elle monta jusqu'au trône, et l'Église et la France purent craindre un moment qu'elle ne parvînt à s'y asseoir avec l'héritier de cinquante rois catholiques. Dieu ne l'a point permis, et vous non plus, bourgeois de Paris, vous ne l'avez pas permis : vous fermâtes vos portes à l'hérésie couronnée; et pour rentrer dans vos murs, pour regagner le palais de ses pères, s'appelât-elle Henri de Navarre, elle eut besoin de revenir à la foi de Clovis. Là, non loin de cette capitale, sur la tombe de ses ancêtres, témoins de ses promesses, le descendant de vos vieux rois dit anathème à l'hérésie; et le peuple français, réuni autour de son chef

dans la basilique de Saint-Denis, répéta l'anathème jeté à l'hérésie, comme autrefois, aux fonts baptismaux de Reims, il avait dit anathème aux idoles. Il restait en présence de l'hérétique ce qu'il avait été en face de l'infidèle, un peuple confesseur de la foi.

Est-ce là tout, Mes Frères, et Dieu s'est-il contenté de cette double profession de foi de la nation française? Non; Dieu ménageait à vos croyances une suprême épreuve. Ni l'infidélité, ni l'hérésie n'avaient épuisé la fécondité de l'erreur. Car enfin, le paganisme, en repoussant le Christ, mettait à sa place une idole; Luther, en rejetant l'Église, retenait la Bible. Restait à l'erreur, pour ruiner la vérité, un troisième moyen : c'était de nier à la fois la Bible, l'Église et le Christ. L'enfer n'y manqua point. Il choisit un homme, car ici-bas, en tête du mal comme en tête du bien, il n'y a toujours qu'un homme. Donc Satan prit un homme, il lui mit l'impudeur sur le front, le rire sur les lèvres, la haine dans le cœur, et, armé de cette triple puissance de la haine, du rire et de l'impudeur, cet homme étrange accomplit avec succès la mission de ténèbres qui lui était confiée. Il fit rire son siècle de ce qu'on avait respecté

jusqu'à lui; il fit haïr à son siècle ce qu'on avait aimé avant lui, et il apprit à son siècle à ne plus rougir de ce qui blessait auparavant la délicatesse de la conscience publique. Poussant jusqu'au délire la passion de l'impiété, il alla remuer les couches du globe, fouiller dans les annales du monde, passer en revue les étoiles du firmament pour y trouver des armes contre la Bible, contre l'Église et contre le Christ. Ah! celui-là du moins s'entendait à nous combattre. Au lieu des armes pesantes que maniait lourdement l'hérésie allemande, il imagina le trait vif et léger qui va droit au but et qui frappe à coup sûr. Bref, il réussit, et un jour, à Notre-Dame, le paganisme reparut au milieu du peuple français..... Je le sais, ce n'était pas votre œuvre, ce n'était pas le fait de la nation française, mais bien de quelques affreux petits rhéteurs, de quelques comédiens sifflés sur des tréteaux de province, de quelques hommes de rien; la France toutefois garda un coupable silence, et la seule page d'impiété que renferme son histoire est aussi la seule page de lâcheté qu'on y rencontre. Mais Dieu ne rejeta pas la France; il lui dit comme jadis au peuple

d'Israël par la bouche d'Isaïe : « Ce que j'ai été pour toi à ta naissance, je le serai jusqu'à ta vieillesse..... Voici que je vais appeler l'aigle de l'Orient, et l'homme de ma volonté de la terre lointaine. » *Vocans ab oriente aquilam et de terrâ longinquâ virum voluntatis meæ* (1). Et alors, pour me servir d'une expression de Bossuet, un homme s'est rencontré d'une profondeur de génie incroyable, plus hardi qu'Annibal, plus grand que César, plus brave qu'Alexandre. Sous son front, qu'illuminait un œil de feu, reposait, calme et puissante, la pensée qui crée, qui subjugue, qui entraîne; et dans sa large poitrine Dieu avait mis une volonté de fer. Puis, pour l'exercer aux grandes choses, Dieu l'avait placé, sur les champs de bataille d'Italie, en regard de la plus haute puissance du monde; sur la terre d'Égypte et de Syrie, en face des plus grands souvenirs du monde; au milieu de la patrie désolée, en présence des plus grandes ruines du monde; et devant ces grandes ruines, devant ces grands souvenirs, devant cette grande puissance, son regard d'aigle embrassa toute

(1) Isaïe, XLVI, 3, 4, 11.

l'étendue de sa mission. Vous savez ce qu'il fit, et un jour, à Notre-Dame, il vint réconcilier la France avec l'Église; et dans ce moment-là, sur le parvis de Notre-Dame, en face de l'incrédulité stupéfaite, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, la nation française, rangée autour de son chef, confessa publiquement et solennellement sa foi au Christ et à l'Église, comme elle avait confessé sa foi, en présence de l'hérésie, sous les voûtes de Saint-Denis, et en regard du paganisme, sur les fonts baptismaux de Reims. Trois fois l'erreur avait tenté d'envahir la patrie, trois fois la France repoussait de son sein l'erreur qui venait à elle sous les formes les plus diverses. C'est pourquoi elle ne cessera jamais d'être un peuple confesseur de la foi, et s'il n'est pas exact de dire avec un écrivain de génie, que la vérité a besoin de la France, il est juste du moins de répéter avec quinze siècles d'histoire, que la France a besoin de la vérité, non seulement pour la conserver au milieu d'elle, mais encore pour la répandre au dehors. Car elle ne s'est pas contentée d'être un confesseur de la foi; elle a été de plus un apôtre de la foi. Puissiez-vous, Mes Frères, écouter le récit

de vos gloires religieuses avec le même bonheur que je trouve à vous les raconter.

II

Lorsque Dieu choisit un homme pour en faire un apôtre de la vérité, il le prépare de loin au ministère de la parole : il laisse tomber sur son front un rayon de lumière, et il lui met au cœur une étincelle de charité ; puis il le pose en face de l'erreur, pour le mettre à même de la combattre et de la dissiper. Ainsi fit-il Jérémie, Jean-Baptiste, saint Paul. Ainsi fait-il les nations quand il les destine aux fonctions de l'Apostolat ; ainsi fit-il la France pour qu'elle devînt un apôtre de la foi dans le monde. D'abord, en formant le peuple français du mélange de la race germaine avec la race gauloise, il unit au courage le sang-froid, le zèle à la prudence, au calme de la pensée, l'élan du cœur, la sagesse qui règle, mesure, tempère, à l'ardeur qui remue, dilate transporte ; et après avoir prêté au caractère national cette force

d'expansion et cette force de résistance, toutes deux également nécessaires pour l'apostolat de la vérité, il doua notre langue d'une clarté et d'une précision qui la rendaient merveilleusement propre à réfléchir la pensée religieuse. Dieu fit plus : il assura au peuple français un territoire éminemment favorable à l'apostolat de la foi; il le plaça entre le Nord et le Midi, afin que la lumière sortie de son sein pût rayonner d'un pôle à l'autre, et il lui donna l'entrée sur deux mers, de telle sorte que ses vaisseaux pussent porter au loin, avec le drapeau de la patrie, l'étendard de la foi. Et ainsi, par la grâce de Dieu, le territoire national, la langue nationale, le caractère national durent contribuer également à faire de la France un apôtre de la civilisation chrétienne. Eh bien, Mes Frères, la France a-t-elle trahi sa mission ou bien l'a-t-elle fidèlement acccomplie sous le regard de Dieu et en face des hommes? Trois siècles sont là, sur leur lit de poussière, pour nous répondre que la nation française a noblement porté à travers le monde le flambeau de la foi et de la civilisation chrétienne.

Je vous disais, il n'y a qu'un instant, que

l'invasion des barbares avait renouvelé la face de l'Europe, et que la France avait eu la gloire d'être la première nation qui, comme telle, eût embrassé la religion catholique. D'autres nations suivirent son exemple; mais quand le flot soulevé par la main de Dieu se fut retiré, on ne vit plus que des ruines là où avaient vécu des empires, des ténèbres là où avait régné la lumière. La civilisation orientale avait disparu, la civilisation grecque se mourait lentement, la civilisation romaine allait s'éteindre. Comment ramener la lumière dans cette nuit profonde? Vous me direz : l'Évangile était là pour éclairer le monde. Assurément; mais cet Évangile, il fallait le porter à la moitié de l'Europe qui l'ignorait encore, et cela même n'eût pas suffi pour fonder le grand œuvre de la civilisation chrétienne; il fallait de plus que l'Évangile projetât son reflet lumineux sur les lois, les sciences, les arts, les mœurs, les institutions. Nous touchions au neuvième siècle, et nul ne savait d'où partirait la lumière. Charlemagne parut, tenant d'une main l'épée de la France, de l'autre le flambeau de la foi, et de l'Èbre à la Vistule, à travers cent peuples idolâtres, il promena

le flambeau de la foi avec l'épée de la France. A l'aspect du grand empereur, le paganisme épouvanté recula jusqu'aux confins du Nord; la Germanie vaincue rejeta ses idoles nationales, et la croix de Jésus-Christ s'éleva sur les lieux où la colonne d'Arminius convoquait autour d'elle toute la patrie allemande. Vous l'entendez, Mes Frères, c'est nous, nous dis-je, qui avons planté l'étendard de la croix sur la terre d'Allemagne, devenue l'une des plus belles conquêtes de l'apostolat de la France. Là cependant ne devait pas se borner la mission de l'homme extraordinaire dont la haute figure plane sur nous du faîte de cette coupole; et la France, sous lui, n'eût pas dignement répondu à sa vocation d'apôtre, si elle n'avait fait pénétrer l'Évangile dans la législation, dans la science, dans l'État, et dans la société. C'est ce que fit la race des Francs et Charlemagne à sa tête. Les lois étaient barbares, il les rendit chrétiennes; la science était morte, il la fit renaître au souffle de la foi; l'État était païen, il appela les évêques à siéger au conseil des rois et dans l'assemblée des peuples. La société offrait l'image du chaos : pour l'organiser, il délivra de toute entrave l'action sou-

veraine du Saint-Siège; il jeta autour de la Papauté une ceinture de villes, et il lui donna pour garde, après la protection divine, l'épée des Francs. Voilà vos débuts dans la carrière de l'apôtre : vous avez porté l'Évangile à ceux qui ne le connaissaient pas; puis vous l'avez introduit dans la législation, dans la science, dans l'État; et enfin, pour couronner votre œuvre, vous l'avez fait monter au sommet de la société, en protégeant contre les insultes du temps l'éternelle majesté du Pontife souverain. La France s'essayait aux merveilles, et ce coup d'essai révélait en elle le génie de l'apostolat. Voyons si elle s'est maintenue à la hauteur de ce magnifique début.

En portant la lumière évangélique dans les diverses branches de la civilisation européenne, la nation française avait devancé les siècles. Bien que féconde pour l'avenir, son œuvre ne dut point avoir de résultats immédiats. Aussi la brillante aurore qui s'était levée sur le monde disparut sans qu'un jour éclatant vînt répondre à ses premiers rayons; et l'Europe chrétienne retomba dans les ténèbres d'où le génie de la France et de Charlemagne semblaient l'avoir

tirée. Au milieu des secousses effroyables qui ébranlaient alors la société en désordre, l'esprit chrétien parut se recueillir avant d'opérer de nouveaux prodiges; et la France aussi se préparait de loin, dans le silence des monastères et à l'ombre des autels, à reprendre sa mission d'apôtre de la foi et de la civilisation chrétienne. Vaincue par les barbares, Rome païenne s'était vengée d'eux en leur léguant ses vices; les barbares y avaient ajouté l'ignorance des camps; et l'ignorance et la corruption s'étaient prolongées à travers les âges chrétiens comme une double traînée que le paganisme laissait après lui. Pour guérir ces plaies, ce n'était pas trop de la grâce de Dieu et de l'apostolat de la France. Dieu réservait en effet au monde un grand siècle, un siècle de science et de sainteté, et la France se chargeait d'en être la tête et le cœur. Paraissez donc, enfants de saint Dominique, partez de la terre française qui vous a vus naître, pour répandre par tout l'univers la lumière de vos doctrines et l'éclat de vos vertus! Peuplez-vous, solitudes de Cluny et de Cîteaux! remuez par l'éloquence de vos exemples un monde que n'ébranle plus la puissance de la

parole! Levez-vous, docteurs de l'université de Paris, et du haut de vos chaires érigées pour l'Église par les mains de la France, étonnez l'Europe par la fécondité de votre esprit et l'ampleur de vos travaux! Ah! qu'elle était grande, Mes Frères, la nation française! qu'elle exerçait avec gloire son ministère d'apôtre, alors que saint Bernard, recueillant en lui la tradition de huit siècles, la répétait à son époque pour la redire encore aux âges futurs; alors que du haut de cette montagne de Sainte-Geneviève, les rayons de la science descendaient sur la chrétienté pour se réfléchir, d'école en école, dans la pensée des maîtres de la doctrine; lorsque enfin, non loin d'ici, saint Thomas semblait devoir, à force de génie, épuiser l'Évangile, si l'Évangile pouvait être épuisé par le génie d'un homme, et que de la puissance de son regard il embrassait l'horizon de la foi, comme l'aigle qui mesure d'un coup d'œil toute l'étendue des cieux, tant il voit au loin et de haut! Soyez béni, grand Dieu, qui avez fait toutes ces choses pour l'Église et par la France! En rendant gloire aux peuples qui ont fidèlement servi votre cause, c'est vous que nous glorifions dans

vos dons, et dans vos merveilles, car c'est vous qui communiquez la lumière à ceux qui sont appelés à la répandre, comme vous donnez la foi à ceux qui doivent la confesser : *Illuminans tu, Domine, mirabiliter a montibus œternis.*

Cependant, Mes Frères, la France n'était pas encore au terme de sa mission d'apôtre de la foi et de la civilisation chrétienne. La lumière évangélique répandue dans le monde par le siècle de saint Bernard et de saint Thomas s'obscurcit de nouveau sous les nuages de l'ignorance et de l'erreur. Grâce aux prodiges opérés dans ces beaux jours de l'Église, l'union des âmes était cimentée par la foi, par la science et par la charité. Le protestantisme, armé du plus terrible dissolvant qu'il y ait dans le monde, le libre examen, essaya de rompre cette unité en brisant le triple lien de la charité, de la science et de la foi. En ramenant au caprice individuel toute croyance et toute autorité religieuse, il produisit un triple égoïsme : l'égoïsme des sens qui se roidit contre la foi catholique; l'égoïsme de la raison, qui vint se poser devant la science catholique, et l'égoïsme du cœur, qui se jeta en travers

de la charite catholique. Et ainsi la charité, la science et la foi catholiques durent ployer sous cette triple opposition ou plutôt sous ce triple égoïsme du cœur, des sens et de la raison. Eh bien, comment sauver d'une si effrayante dissolution la foi, la science et la charité? Qui se chargera de cette nouvelle mission? A qui est dévolu ce sublime apostolat? A vous, Mes Frères. Dieu et l'Église mirent leur cause entre vos mains, et alors pour ranimer la foi languissante, vous donnâtes naissance à la société de Jésus; pour rallumer le flambeau de la science catholique, vous produisîtes votre immortel Bossuet; pour raviver le feu de la charité, vous prîtes votre sang le plus pur pour former saint Vincent de Paul. Vincent de Paul, Bossuet, la société de Jésus, voilà le triple rayon de lumière et de chaleur parti de la France pour dissiper l'épais nuage et le souffle glacial du protestantisme. La société de Jésus! cette célèbre compagnie si digne de son nom, la mère des grands hommes, le marteau de l'hérésie, ce camp volant au service de l'Église, toujours prêt à porter aux flancs menacés l'appoint d'un zèle qui n'a jamais connu de défaillance! Là, dans un souter-

rain de Montmartre, quelques étudiants de Paris ont fait ce chef-d'œuvre que l'esprit de Dieu semble avoir inspiré au génie de la France pour consoler l'Église des ravages de l'hérésie. Bossuet! En nommant cet homme célèbre, j'ai nommé le grand siècle, ce siècle si français, si chrétien, malgré toutes ses fautes; j'ai nommé l'art, l'éloquence et la poésie, réunis autour du trône d'un grand roi, et prêtant à la science catholique l'attrait de leurs formes et la puissance de leurs charmes. Vincent de Paul! En le nommant, j'ai tout dit, car il a su rendre l'admiration muette et la louange inutile. Lorsque dans l'espace d'un siècle un peuple a produit saint Vincent de Paul, Bossuet, la société de Jésus, c'est un peuple apôtre de la foi, de la science, de la charité catholique, ou le mot apostolat n'a pas de sens. Voilà ce qu'a été la nation française. Et maintenant, après avoir dit le bien que vous avez fait à l'Europe et au monde, vous rappellerai-je également tout le mal que vous leur avez causé? Non, je me tairai; ce n'est pas que je nie le funeste talent qu'eut souvent la France d'initier au mal les nations qui l'imitèrent : ses gloires sont trop hautes

pour qu'on ait besoin de cacher ses fautes. Je les tairai néanmoins parce que vous les avez noblement expiées; je les tairai devant vos regrets, vos malheurs, vos souffrances, et plus encore devant la couronne du martyre que je vois briller au front de la patrie avec l'auréole du confesseur et de l'apôtre.

III

Il est glorieux pour la nation française d'avoir professé publiquement et solennellement sa foi au Christ et à l'Église, en face de l'idolâtrie, du protestantisme et de l'incrédulité. Il est glorieux pour elle d'avoir été pendant quinze siècles un apôtre de la foi et de la civilisation chrétienne. Et pourtant, Mes Frères, il semble que ses gloires religieuses n'eussent pas été complètes, si au témoignage de la foi et au témoignage de la parole elle n'avait ajouté en même temps le témoignage du sang. Depuis que Jésus-Christ a donné sa vie pour les hommes, il s'est produit dans le monde un phénomène

étrange : le sacrifice volontaire de sa vie pour une doctrine qui n'est pas la nôtre, pour un fait que nous n'avons pas vu, pour un homme qui n'est pas notre père, qui n'est pas notre frère. Phénomène inexplicable, si cette doctrine qui n'est pas la nôtre n'était pas celle d'un Dieu, si ce fait que nous n'avons pas vu n'était pas la mort et la résurrection d'un Dieu, si cet homme qui n'est pas notre père, qui n'est pas notre frère, n'avait pas plus de droit à notre amour qu'un père ou qu'un frère, s'il n'était pas Dieu! Or le sacrifice volontaire de la vie est la plus haute preuve d'amour que l'homme puisse donner à Dieu; car la vie, c'est nous-mêmes, c'est tout ce que nous avons, c'est tout ce que nous sommes; et si, pour exprimer la plus haute gloire humaine, on dit d'un brave : Il est mort pour sa patrie, la plus haute gloire divine trouvera son expression dans ce mot : Il est mort pour son Dieu. Eh! bien, Mes Frères, la France a-t-elle mérité la palme du martyre? A-t-elle versé son sang pour Jésus-Christ?

Vous le savez, l'Église, en naissant, trouva près de son berceau un persécuteur; c'était le paganisme. Et par le fait, il ne pouvait

guère en être autrement. Le paganisme n'avait contre Jésus-Christ ni force morale ni puissance de doctrine; il ne lui restait contre Dieu que le sophisme et l'épée. Aussi n'y eut-il dès l'abord que deux systèmes d'oppression : celui des gens d'esprit et celui des Césars. Les Césars prirent le glaive, et les gens d'esprit s'armèrent du mensonge. Mais le mensonge n'a point de force durable en présence de la vérité; le sophisme des gens d'esprit ne tint pas contre Jésus-Christ. Le système des Césars était plus menaçant : ils portaient dans leurs mains cette épée romaine qui n'avait jamais reculé devant aucune gloire ni devant aucun crime. L'empire ne pouvait que se convertir ou persécuter. Il ne se convertit point; il persécuta, et trois siècles durant on vit la plus grande faiblesse triompher de la plus grande des forces par le calme de la patience et par la majesté du sacrifice. Ne vous étonnez pas, chrétiens, que vous ayez été persécutés par les Césars. Aucune œuvre forte et durable ne se fonde et ne se cimente ici-bas que par le sang du sacrifice; et comme la religion chrétienne ne devait avoir d'autres limites que celles du monde, il fallait qu'elle trempât ses racines

dans le sang du témoignage. Mais nous, Mes Frères, quelle part avons-nous prise à ce témoignage du sang? Les Gaules peuvent-elles se glorifier d'avoir eu leurs martyrs? Dites plutôt : Y a-t-il dans cette illustre Église de France une portion, si petite qu'elle soit, qui ne puisse nous répondre en nous menant auprès d'une tombe : Voici la tombe d'un martyr; ou bien, en montrant le siège épiscopal : Là était assis un martyr! Eh! qu'ai-je besoin de sortir de ces murs pour vous rappeler que le sang des Pothin, des Irénée, des Saturnin, des Donatien féconda les provinces qu'ils avaient arrosées de leurs sueurs? Si je remonte à l'origine de l'Église de Paris, qu'y vois-je? Un martyr. Quand je cherche du regard les collines qui nous environnent, j'en trouve une que vous avez appelée Montmartre, ou mont des Martyrs, pour prouver que votre Église a été fondée sur le témoignage du sang; et il semble que Dieu vous ait assis au pied de la colline de Montmartre afin que de ce sacré sommet le sang de Denys et de ses compagnons vous rappelât toujours, à vous les aînés de la civilisation, que votre premier père dans la foi a été un martyr, et qu'à son exemple

vous rendiez un éternel témoignage à Jésus-Christ ; par votre foi et au besoin par votre sang. Je ne vous ai donc pas flattés en affirmant que vous avez payé votre tribut de dévouement à Jésus-Christ ; je n'ai été que juste en joignant à vos autres trophées la palme du martyre.

Je suis loin cependant d'avoir tout dit. J'épuiserais les ressources de la parole plus tôt que je n'aurais dépeint l'amour de vos pères pour Jésus-Christ et pour l'Église. Que signifie la croix qui brille sur l'épaule de ces braves? Où vont ces preux chevaliers, l'élite des fils de la France? Le pontife souverain leur a montré l'Asie, Jérusalem, un tombeau : les voilà qui volent, et de leurs poitrines s'échappe le cri de la foi : Dieu le veut? Ils courent verser leur sang pour Jésus-Christ, afin que l'Europe puisse prier en paix sur le tombeau du Sauveur. Vous me direz peut-être : C'était payer bien cher le droit de prier à Jérusalem que de verser par torrents le sang de la France. Si je voulais, je pourrais vous répondre que sans vous, sans l'épée de la France, sans les croisades, sans ce martyre de deux siècles, l'Orient infidèle invahissait une deuxième

fois l'Occident chrétien, et qu'alors peut-être vous eussiez vu une mosquée en place de ce temple; sur les murs de cette capitale, au lieu du drapeau de la patrie, l'étendard du Prophète, et dans le palais de vos rois, un turban couronné. Tout le monde l'a dit, je pourrais le répéter également; mais non, cette sublime folie des croisades n'eût-elle fait que donner à l'Europe une conscience durable, un sentiment profond de sa foi, de son unité, de sa grandeur morale, de sa puissance religieuse, il faudrait encore remercier à deux genoux la papauté qui la conçut, et la France qui la réalisa. Or voilà ce qu'elle a produit; car aujourd'hui encore, à huit siècles de distance, quand on nous fait l'honneur de nous appeler les fils des croisés, ne sentons-nous pas se réveiller en nous une étincelle de ce feu sacré qui embrasait nos pères? Oui vraiment, le peuple français a été un peuple martyr de la foi; car il il n'y a point de martyre plus glorieux que celui d'une nation scellant son témoignage par le sang de ses fils, et dévouant à cette héroïque mission le plus grand et le meilleur de ses rois.

Ne croyez pas toutefois, Mes Frères,

qu'avec saint Louis mourant pour la foi sur la terre étrangère, la France ait cessé de rendre par son sang témoignage à Jésus-Christ. Au risque de passer sous silence une partie de ses œuvres, je me hâte d'arriver au terme de la carrière qu'il lui a été donné de fournir jusqu'à nos jours. Mais ici, un sentiment pénible vient se mêler à la joie que j'éprouve à vous rappeler les gloires religieuses de la patrie. Jusqu'à présent j'ai pu, en célébrant les martyrs de la France, nommer également leurs persécuteurs : ce n'étaient pas des chrétiens, c'étaient des infidèles; ce n'étaient pas des frères, c'étaient des étrangers. Je ne le puis plus désormais : je nommerais des chrétiens, je nommerais des frères. En parlant de ceux qui ont donné leur sang pour Jésus-Christ, je ne puis plus que taire ceux qui l'ont demandé, et bénir les victimes sans maudire les bourreaux. Soyez donc bénis, saints martyrs de l'Église de France, vous à qui la révolution n'a pu arracher une faiblesse, ni le supplice un parjure. Vous avez été grands dans l'exil, grands sur l'échafaud, grands dans les prisons. Nous sommes fiers de vous ; la France et l'Église vous en remercient, car vous avez prouvé au

monde une fois de plus que sur cette terre de France on ne saurait introduire une erreur sans y rencontrer un apôtre, ni persécuter la vérité sans y trouver un martyr.

Et maintenant, Mes Frères, que j'ai eu le bonheur de vous dire ce que vous avez été, que me reste-t-il à conclure, si ce n'est qu'un passé si glorieux oblige à de grandes choses. La nation française a mérité d'être, pendant quinze siècles, un confesseur, un apôtre, un martyr de la foi : puisse cette triple couronne ne jamais tomber de son front! En ce moment surtout, où une ère de renaissance religieuse semble s'ouvrir pour l'Église, nous éprouvons plus que jamais le besoin de vous dire : Devant l'avenir qui se prépare, songez à votre passé et voyez qui vous êtes. Vous avez reçu de Dieu le don sublime de l'apostolat, regardez autour de vous : jamais plus belle mission ne s'offrit à un peuple. Pour revenir tout entier à la foi catholique, l'Occident n'attend peut-être qu'une haute leçon et un grand exemple. Déjà l'Angleterre voit ses plus illustres enfants s'échapper de ses bras pour rentrer dans le giron de l'Église, au flambeau de la tradition et des Pères. Sur les

bords de l'abîme que la réforme a creusé sous elle, l'Allemagne protestante semble regretter, par tous les organes de la science, un passé qui n'est plus et redouter un avenir qu'elle ignore. Il n'y a pas jusqu'au schisme grec qui ne se sente défaillir; et c'est donner signe de vie que de se débattre contre la mort. D'un autre côté, l'Afrique vous tend les bras, et en retour de la gloire dont elle couvre vos armées, elle vous redemande l'antique foi des Augustin et des Cyprien. Déjà, il est vrai, et l'Église vous en félicite, vous avez compris une partie de votre mission; vous avez dit au siècle de l'incrédulité : Ton rire nous déplaît, nous ne voulons plus de tes moqueries. Puis, en posant la main sur votre cœur, vous y avez senti la flamme de l'apôtre; et alors, pour propager la foi catholique, vous avez jeté vos enfants sur les plages lointaines et prouvé ce que peut le denier du pauvre quand la charité le féconde et que Dieu le bénit. Le cri de la souffrance est monté jusqu'à vous : aussitôt, pour combattre le fléau de la misère, vous avez organisé en milice l'élite de vos fils; et les voilà qui, sous le regard de Dieu, s'en vont, sur les traces de saint Vincent de Paul,

consacrer leurs études et purifier leur jeunesse par les œuvres de la charité. Non, vous n'avez renoncé à aucune des nobles traditions que vos ancêtres vous ont léguées. Naguère, lorsque des mains coupables voulurent attenter au patrimoine de Saint-Pierre, on vous a vus, l'épée de Charlemagne à la main, voler au secour du pontife menacé, et prouver à l'univers entier que vous n'avez pas cessé d'être les fils aînés de l'Église. Autrefois vos pères versaient leur sang pour la défense des saints lieux; et vous aussi, résistant à d'ambitieuses convoitises, vous protégez le tombeau de Jésus-Christ en le couvrant de la majesté du nom français. Et enfin, permettez-moi de vous le dire, car ce n'est pas une de vos moindres gloires, en face de l'Europe et du monde, vous avez dit à la révolution : Tu n'iras pas plus loin, ici tu briseras l'orgueil de tes flots. Voilà certes de grandes choses; et cependant que ne vous reste-t-il pas à faire pour maintenir votre présent à la hauteur de votre passé? Toutes nos ruines ont-elles disparu? Toutes nos fautes sont-elles réparées? Votre jeunesse, sevrée de mauvaises doctrines, viendra-t-elle enfin au pied de nos

chaires écouter la parole qui donne à l'âme la lumière, la force et la vie? Chaque année vous envoyez quatre-vingt mille de vos enfants pour servir sous les drapeaux de la patrie : eh bien, ces braves jeunes gens, la fleur de vos campagnes et l'orgueil du pays, je ne les vois pas dans nos temples; sauf un petit nombre, ils vivent en dehors du Christ et de l'Église. De hautes paroles sont venues vous rappeler la loi divine du repos traditionnel; et cependant j'entends encore la voix du Seigneur répétant à ses ministres ce qu'il disait autrefois au prophète : Exhortez mon peuple à ne pas profaner plus longtemps le jour que je me suis réservé. Ah! daigne le Christ, qui aime les Francs, inspirer à ce grand peuple la foi qui fait les confesseurs, le zèle qui fait les apôtres, et la force qui fait les martyrs! Et vous, notre bien-aimée patronne, dont la couronne virginale vient prêter un nouvel éclat aux gloires de la patrie, protégez par vos prières cette nation française que vous avez édifiée par vos vertus, jusqu'au jour de l'éternité où tous les peuples ne formeront plus qu'un seul peuple, le peuple de Dieu, et tous les royaumes un seul royaume, le royaume de Jésus-Christ.

PREMIER PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE GENEVIÈVE

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE PATRONALE DE PARIS

le 3 janvier 1855.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont.

I, Cor., ch. I.

Mes Frères,

Il y a deux ans, à pareil jour, du haut de cette chaire, une voix plus auguste que la mienne, la voix de votre premier pasteur, célébrait dans un même discours la sainte qui protège cette capitale et le temple qui en est l'un des plus beaux ornements. Il vous montrait Geneviève et son temple par-

tageant à toutes les époques de l'histoire les destinées de la patrie, glorieux avec elle, outragés comme elle; la foi et l'incrédulité se disputant tour à tour ce sanctuaire fameux comme le prix de leurs triomphes ou le signe de leurs défaites; et enfin, après tant de combats et de vicissitudes, victorieuses l'une et l'autre, la religion et la patrie rouvrant à Geneviève les portes de ce temple, qui, Paris et la France m'en sont garants, ne se fermeront plus sur elle. Alors, devant ce grand acte de réparation religieuse et nationale, à l'aspect de la croix qui couronnait de nouveau ce dôme majestueux, de ces autels qui se relevaient sur des parvis tant de fois profanés, de cette chaire qui allait réveiller les échos endormis de la parole sainte, de ces reliques qui venaient de traverser les rues de la cité au milieu d'un cortège triomphal, de ce peuple enfin accouru de toutes parts pour saluer les restes bénis de sa sœur devenue sa patronne, à la vue d'un spectacle aussi touchant que sublime, le pontife s'écriait dans le transport d'un pieux enthousiasme : Honneur aux hommes qui ont su mettre tant de force au service de leur foi, et gloire à Dieu, qui a inspiré

aux hommes le désir de faire de si grandes choses!

Jadis, chrétiens, aux portes de votre ville, vos magistrats disaient au plus populaire de vos rois : « Sire, en ce jour, le roi a reconquis sa capitale. — Non, répondit le monarque, c'est Paris qui a reconquis son roi. »

Au grand jour que je viens de rappeler, ce n'est pas Geneviève qui avait reconquis son temple; c'est vous qui, par vos prières, aviez reconquis Geneviève. Grâce à vous, à votre religieux empressement, elle redevenait plus que jamais votre protectrice et votre patronne, et je vois à l'immense auditoire réuni dans son temple que les deux années révolues depuis ce jour mémorable n'ont fait qu'affermir, s'il est possible, le pacte solennel conclu entre Geneviève et Paris. Mais aujourd'hui comme alors, je me demande, dans l'étonnement de mon âme : Qu'est-ce que cela? Pourquoi tant de bruit autour d'une relique, de quelques ossements arides, d'un peu de poussière froide et inanimée? D'où vient qu'à treize siècles de distance, le souvenir d'une simple bergère fait tressaillir tout un peuple, l'enflamme et l'électrise; que le nom d'une humble fille sait

exciter plus d'enthousiasme que n'en sauraient produire les noms des plus grands capitaines, des conquérants les plus fameux? L'apôtre saint Paul nous donne la clef d'un si étrange mystère : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* Dieu, dit cet homme qui se connaissait en vraie grandeur et en véritable force; Dieu, dit-il, a choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable, et jusqu'aux choses qui ne sont point, pour détruire ce qui est : *Et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Fidèle à cette pensée, j'essayerai de vous montrer, dans une première partie, pourquoi sainte Geneviève a été choisie de Dieu pour devenir l'instrument de sa providence, et dans une deuxième partie, comment sainte Geneviève a su justifier le choix divin. Nous verrons ainsi, et dans ce que Dieu a fait pour préparer sainte Geneviève à sa mission, et dans ce que sainte Geneviève a fait pour l'accomplir fidèlement, nous verrons, dis-je, éclater tout à la fois les mérites de Geneviève et la gloire de Dieu. C'est tout le sujet de mon discours.

I

Pour préparer sainte Geneviève à ce que j'appellerai sa mission providentielle, Dieu lui fit une première grâce, et cette première grâce, ce fut l'obscurité de la naissance. Ce que je dis là, chrétiens, vous étonne peut-être; tout en le disant, je m'en étonne moi-même; et pourtant, que nous nous étonnions vous et moi, ou que nous ne nous étonnions pas, cela est : dans le gouvernement divin, les choses ne se passent pas autrement, Dieu fait ainsi. Dans l'ordre humain, sans doute, on n'y va pas de la sorte. Quand les hommes ont besoin d'un instrument de puissance ou de grandeur, ils cherchent autour d'eux une naissance illustre, ils appellent à leur secours un sang glorieux, et ils ont raison. Il y a dans ce je ne sais quoi qu'on appelle la noblesse du sang quelque chose qui éblouit, qui fascine, qui subjugue, et les hommes ont besoin d'être subjugués, d'être fascinés, d'être éblouis; cela prouve leur fai-

blesse, mais aussi leur bon sens. Voyez les sceptres qui ont gouverné le monde, les épées qui ont fondé ou détruit les empires, et dites si les peuples n'ont pas coutume d'agir comme je viens de l'indiquer, je pourrais les en blâmer; mais non : j'accuserais la Providence, qui n'a pas fait les hommes assez grands pour pouvoir se passer de toute grandeur factice, de toute noblesse d'emprunt. Mais Dieu, lui, s'en passe, et il se plaît même à s'en passer. Ce n'est pas qu'il exclue de sa divinité ce qui est grand, ce qui est honorable selon le monde. Non; mais quand il veut faire éclater sa force, il choisit de préférence ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable selon le monde, et même ce qui n'est pas pour détruire ce qui est : *Et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Voilà ce que proclamait du haut de son trône un berger de Juda devenu roi et prophète : « Le Seigneur, disait ce royal parvenu, suscite l'indigent de la poussière, il prend le pauvre de derrière un fumier, pour le faire asseoir entre les princes, entre les princes de son peuple. » *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem.* Et

à dix siècles de là, répondant à ce mot sublime du fils d'Isaïe, une pauvre fille de Juda s'écriait dans l'extase de sa maternité divine : *Respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.* « Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, car tandis qu'il dépose les puissants de leurs sièges, il exalte les petits. » *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* Tel est, chrétiens, l'ordre de la divine providence. Libre aux hommes de le bénir ou de le maudire; Dieu passe outre et n'en fait pas moins. Veut-il établir son royaume sur la terre, jeter bas le judaïsme et l'idolâtrie, il n'ira point chercher les instruments de ce grand œuvre sur les marches du trône d'Hérode ou d'Auguste; il ramassera quelques fils de bateliers qui auront vu le jour dans un coin de la terre obscur et ignoré, et avec ce rien il fera tout. Veut-il rejeter de l'Église l'écume que dix siècles de tempête ont déposée dans ce grand navire, il prend le fils d'un pauvre charpentier de Toscane, il le saisit derrière les outils de son père, et le menant par la main, il en fait le moine Hildebrand, et du moine Hildebrand, cet homme fameux qui sera Grégoire VII. Veut-il sauver le monde

moderne par les miracles de la charité, pour la montrer aux hommes vivante et en acte, il appelle du pied des Pyrénées le fils d'un humble laboureur, et lui mettant au cœur un immense amour, il le pose en face des rois et des peuples, pour leur prouver ce que devient entre ses mains l'homme le plus obscur, quand il veut faire de cet homme un Vincent de Paul. Mais qu'ai-je besoin de ces exemples pour vous expliquer le mystère de l'élection de Geneviève? Est-ce que l'étable de Bethléem ne se dresse pas devant vous et moi pour nous faire comprendre à tous que Dieu n'agit pas comme les hommes; que s'il se plait à dépouiller de tout éclat terrestre le berceau de ses plus grands serviteurs, c'est afin que sa gloire éclate davantage au sein même de leur obscurité, comme le soleil qui ne brille jamais plus qu'à l'heure où, s'échappant du milieu des ténèbres qui l'enveloppaient à son aurore, il montre à toute la terre, avec un éclat victorieux la lumière que Dieu lui a donnée?

Donc, Mes Frères, il entrait dans les desseins de Dieu que la naissance de Geneviève restât privée de tout éclat humain. Dès lors, n'attendez pas de moi que je cherche d'une

main incertaine à établir ce que les hommes appellent une généalogie. La généalogie des saints est toute faite : ils sont de l'Église, qui est du Christ, qui est de Dieu. Je remercie néanmoins la Providence d'avoir sauvé deux choses de l'obscurité qui environne la naissance de Geneviève. La première de ces deux choses est son lieu de naissance. C'est beaucoup, en effet, de savoir d'un homme où il est né; de pouvoir remonter le fleuve de la vie jusqu'au lieu où il a pris sa source, et recomposer ainsi les premiers moments d'une existence à l'aide de ces fragments de vie que la tradition laisse épars sur le sol qui nous a vus naître. Car l'homme se retrouve plus ou moins au lieu de sa naissance : il y laisse malgré lui de son cœur et de sa vie; il s'établit entre lui et ce lieu une relation mystérieuse qui fait que, à défaut d'autre souvenir, on y cherche toujours et l'on croit y trouver encore le reflet de ses traits, l'écho de sa voix, la trace de ses pas. De là cet attrait indéfinissable que nous éprouvons pour le lieu qui a marqué notre passage à la vie, et le soin que prennent les hommes de faire rejaillir sur la terre natale la gloire et le respect qui s'attachent à ceux qu'elle a

portés. D'où vient, en effet, que je ne puis pas prononcer le nom de Nanterre sans que mon cœur palpite d'émotion? C'est que le nom de Geneviève reste inséparable de ce nom, et que tous deux disent au cœur la même chose, comme il s'échappe un même parfum de la rose et du calice qui la contient. Mais si c'est beaucoup de savoir d'un homme où il est né, c'est plus encore de connaître le nom de son père et de sa mère. Car l'homme se préexiste en quelque sorte dans son père et dans sa mère; c'est par eux qu'il se rattache à la grande famille d'Adam, et qu'il participe à tout le passé de l'humanité : leur vie est pour ainsi dire sa propre vie, son histoire anticipée, c'est l'aurore qui précède les rayons du plein midi. De là vient que nous tenons à nos parents par les entrailles de notre cœur, comme nous plongeons dans leur existence les racines de notre être. Aussi, quand nous voulons parler le langage du cœur, nous appelons un homme du nom de son père ou de sa mère; nous disons pour désigner ce qu'il y a eu de plus grand, ce qu'il y a d'incomparable dans le monde, nous disons, le Fils de Marie; et Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, pour rendre honneur

à sa sainte mère, s'appelait de préférence, et par choix, le Fils de l'homme, *Filius hominis.* C'est pourquoi je bénis le ciel d'avoir sauvé de l'oubli les noms de Sévère et de Géronce, afin que cet honnête cultivateur et sa pieuse femme eussent quelque part à la gloire de leur fille, et qu'ainsi cette suave figure, apparaissant aux yeux du monde entre son père et sa mère, leur assurât, en retour de la vie qu'elle en avait reçue, les deux plus grandes choses que l'homme puisse donner ici-bas, la permanence du souvenir et l'immortalité du nom.

En disant que Dieu départit à Geneviève une première grâce, l'obscurité de la naissance, je vous laisse deviner que, pour faire éclater sa force dans la faiblesse de sa servante, il lui en réserva une deuxième, l'humilité de la condition. Je m'en veux presque d'avoir séparé ces deux grâces, tant elles se complètent l'une par l'autre et s'appellent réciproquement. Oui, chrétiens, lorsque Dieu destine un homme à devenir l'instrument de quelque œuvre miraculeuse, il ne se contente pas, le plus souvent, de le tirer du sein de l'obscurité, en dépouillant sa naissance de tout éclat humain. Il fait plus :

pour manifester sa puissance d'une manière souveraine et digne de lui, il enlève à cet homme tout appui terrestre; il le met à nu, ou bien, s'il ne le met pas à nu, il le détache de tout ce qui l'entoure, et ce n'est qu'après l'avoir fait petit, faible, misérable selon le monde, après l'avoir couché dans la poussière de son néant, qu'il le relève en lui disant : Va, parle, agis, je suis avec toi, ma grâce te suffit. Aussi n'y a-t-il que deux classes d'hommes qui aient accompli les œuvres de Dieu sur la terre, les pauvres réels et les pauvres selon l'esprit. Pour que le monde n'oubliât jamais cette loi du gouvernement divin, le Fils de Dieu lui-même daigna se condamner à l'humilité de la condition; préludant à sa mission par trente années de pauvreté, il se fit artisan, et c'est dans une échoppe, au milieu des jougs et des charrues, que l'Esprit de son père vint le saisir pour le manifester au monde. Et quand Dieu voulut confondre l'orgueil des Grecs et des Romains, il leur envoya un faiseur de tentes, et du milieu de ses tentes cet homme fameux leur écrivait : Corinthiens, ne rougissez pas de nous; nous sommes, il est vrai, nous autres, comme les

derniers des hommes, le rebut de la terre, la balayure du monde. Qu'importe? C'est parce que je vous parais faible que je suis fort : *Cum infirmor, tum potens sum.* Car, sachez-le-bien, ce qui est divinement faible est plus fort que tous les hommes : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus.*

Voilà pourquoi Dieu qui destinait Geneviève à devenir l'instrument de sa puissance, en fit une pauvre bergère. S'il lui avait donné en partage les grandeurs du monde ou les richesses de la terre, elle aurait pu s'attribuer à elle-même le mérite de ses œuvres, ou du moins les hommes n'eussent pas manqué d'en faire remonter jusqu'à elle l'honneur et la gloire. Dieu donc lui laissa pour toute arme et toute richesse une houlette et un troupeau. Or je trouve, chrétiens, que c'était là pour Geneviève une merveilleuse préparation à sa sainteté future. Il y a, en effet, dans cette vie pastorale, dans la vie des champs, je ne sais quel parfum d'innocence qui embaume le cœur, une vertu toute divine qui conserve à l'âme sa chasteté. La nature! ah! elle est si pure et si sainte : c'est là, au milieu de la création, qu'on se retrouve, dans le silence de son âme, seul à

seul avec Dieu et en face de Dieu; tout y parle de Dieu, tout y mène à Dieu, depuis la goutte de rosée qui se balance sur un brin d'herbe jusqu'au fleuve majestueux qui porte à l'Océan le tribut de ses eaux, depuis l'insecte qui consume en secret la portion de vie que Dieu lui a donnée, jusqu'à l'aigle qui déploie aux yeux de tous sa grandeur souveraine; c'est là, comme disait la belle âme de François d'Assise, qu'on retrouve dans toute leur fraîcheur ou leur éclat, l'air du bon Dieu, l'herbe du bon Dieu, le soleil du bon Dieu. Je conçois, chrétiens, qu'à l'exemple des anciens patriarches, ou comme Ruth la Moabite dans les champs de Booz, loin de la contagion des villes, Geneviève ait su conserver son cœur à l'unisson de ces choses si saintes et si pures, et qu'elle ait mêlé sa voix angélique au concert harmonieux de toutes les créatures de Dieu. Et puis, Mes Frères, un troupeau, quoi de plus naïf et de plus candide? quel modèle plus expressif, quelle leçon plus vivante de douceur et de simplicité? Est-ce que le Fils de Dieu lui-même, ce type de l'innocence, n'a pas voulu être désigné sous l'image d'un agneau ou bien sous la figure d'un pasteur

qui conduit son troupeau? Ne nous a-t-il pas tous appelés ses agneaux et ses brebis? *Agnos meos et oves meas.* Ne croyez pas, chrétiens, que ce langage soit puéril : il y a entre les hommes et les choses de ces harmonies divines que le cœur comprend quand il est pur, et qu'il ne comprend plus lorsqu'il cesse d'être pur. Ces harmonies, quand nous ne les faisons pas naître nous-mêmes, Dieu les crée pour nous. C'est pourquoi il éleva Geneviève dans la vie des champs, afin qu'en face de la nature et au milieu de son troupeau, le reflet de tant d'innocence, s'ajoutant à ce que la grâce avait mis dans son âme de lumière et de beauté, la disposât à recevoir un troisième don également nécessaire à sa vocation, le don de la virginité.

Et en effet, chrétiens, lorsque Dieu veut revêtir un homme d'une puissance surnaturelle, il ne lui suffit pas d'ordinaire de dépouiller sa naissance de tout éclat terrestre, d'enlever à sa condition toute grandeur humaine; il brise le dernier lien qui l'attachait au monde, en se réservant ce que cet homme a de plus noble et de plus précieux, en se réservant son cœur. Il n'y a que les cœurs réservés qui aient le privilège de devenir,

sous la main de Dieu, des vases d'élection; et de même que Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort, il a coutume de prendre ce qu'il y a de moins fécond selon la chair pour opérer les choses les plus fécondes selon l'esprit. C'est une troisième loi dans le gouvernement divin, et Dieu n'y déroge que rarement. Quand il a subjugué un homme par un de ces regards victorieux qui enlèvent les âmes, qu'il a jeté autour de son cœur les chaînes du céleste amour, qu'il le tient, là, isolé au milieu du monde, sans permettre à un amour de la terre d'arriver jusqu'à lui; c'est alors que, le dilatant à l'infini, il y met en place d'une famille le genre humain tout entier, et qu'il s'y renferme lui-même avec sa puissance et sa fécondité. Voyez-vous, chrétiens, la phalange immortelle des circoncis du cœur? C'est elle qui, le Christ en tête, a engendré le monde à la vie divine; qui a multiplié les enfants de Dieu comme le sable de la mer et les étoiles du ciel; qui du sein de sa stérilité volontaire tire sans cesse le lait de la doctrine, et de la virginité de son âme le sang divin qui perpétue la race des saints. C'est d'une âme

vierge que le christianisme est sorti; ce sont des âmes vierges qui l'ont propagé, qui le conservent; seule la virginité prolonge les deux grands dévouements qui tiennent le monde suspendu aux lèvres de Jésus-Christ, le prêtre et la sœur de charité. Voilà pourquoi toute âme qui veut participer à cet apostolat de la foi et de la charité a besoin de réserver à Dieu un cœur vierge, ou bien de conquérir par les larmes une seconde virginité : sinon Dieu ne la dilate point, il la laisse étroite et stérile, parce qu'il ne trouve pas sur son front le signe de l'Agneau ni dans ses mains ces palmes fécondes qui, trempées dans le sang du Christ, reverdissent toujours sans dépérir jamais.

Dieu donc, voulant confier à Geneviève une mission de foi et de charité, se réserva son cœur. Il lui fit don de la virginité; et pour préparer cette âme à recevoir un si grand don, il la prévint dès le plus bas âge par les bénédictions de sa douceur. Il voulut même que la prophétie fît connaître à tous l'élection de ce cœur prédestiné. Un jour, le village de Nanterre était en émoi : la foule recueillie se pressait de toutes parts pour saluer à leur passage non pas un général

romain conduisant du nord au sud ses légions victorieuses, ou bien un chef de tribu courant disputer à l'étranger la patrie gauloise, mais deux saints vieillards qui allaient sceller pour la première fois entre l'Eglise de France et celle d'Angleterre des liens d'union qui, tant de fois rompus, se reformeront, s'il plaît à Dieu, pour ne plus se briser. Or c'était un grand jour pour la pieuse multitude, car de la Belgique à l'Aquitaine, de l'Armorique à la Provence, il n'y avait pas deux noms plus glorieux que les noms de Germain d'Auxerre et de Loup de Troyes. Aussi à leur approche on se porte au devant d'eux, on les entoure, on leur baise les pieds, on s'incline sous leurs mains. Pour eux, émus et attendris, ils traversent les rangs de la foule agenouillée sur leurs pas, comme faisait le Christ sur les chemins de la Galilée ou sur les rives du lac de Tibériade. Mais tout à coup Germain s'arrête; une illumination soudaine a fait tressaillir son âme, et son œil, s'animant d'un regard prophétique, a démêlé dans cette foule une jeune fille de sept ans. Comme le vieillard Siméon au temple de Jérusalem, l'évêque missionnaire a pressenti dans cette enfant le coup de la grâce; il a lu dans l'âme de Gene-

viève sa sainteté future, sa merveilleuse destinée. Il n'y avait qu'un cœur pur, chrétiens, qui pût voir ces choses, parce qu'il n'y a que les cœurs purs qui voient Dieu sur la terre, comme ils seront seuls appelés à le voir dans le ciel. Le vieillard donc s'approche de la jeune fille et, lui imposant les mains, il prédit à tous que cette enfant sera grande devant Dieu et grande devant les hommes. Puis, pour rappeler à Geneviève que désormais elle devra réserver à Dieu la virginité de son cœur, il lui laisse, comme gage de cette hyménée mystique, une image de la croix qui fait les vierges, depuis qu'un Dieu l'arrosa de son sang virginal. Voilà comment s'accomplirent, par le ministère de Germain, ces sublimes fiançailles. Il convenait, en effet, que l'épiscopat des Gaules fût choisi de Dieu pour discerner la vocation de la patronne des Gaules. Quant à Geneviève, elle se considéra dès ce moment comme l'épouse de Jésus-Christ; elle lui consacra tout ce qu'elle avait dans sa jeune âme de foi et d'amour, jusqu'à ce qu'elle reçût de l'évêque de Chartres cet insigne des vierges qui abrite l'innocence sous le voile de la modestie. Or à l'instant même où le voile tombe sur la tête de Gene-

viève, l'empire romain s'écroule de toutes parts; déjà l'on entend le pas des barbares qui accourent pour s'en disputer les débris; les Francs s'avancent entre le Rhin et la Somme; Attila est aux portes des Gaules. La monarchie française commence, et avec elle la mission d'une obscure villageoise, d'une pauvre bergère, d'une humble vierge. Car Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia;* il a choisi ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable selon le monde, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est : *Et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

II

Lorsque Dieu trouve un homme suffisamment préparé pour le succès de sa mission, il assigne tout d'abord un théâtre à son activité; et plus cette activité devra être haute et féconde, plus il le produit au grand jour, plus il associe son nom et sa vie à un lieu

célèbre. Où donc placera-t-il Geneviève au sortir de son hameau? Sur quel point de la scène du monde sera-t-elle appelée à opérer les grandes choses que Dieu veut accomplir par elle? C'est ce qu'il me reste à vous dire.

Assurément, Mes Frères, au cinquième siècle de l'ère chrétienne, lorsque Dieu conduisit Geneviève au milieu de vos pères, votre ville n'était pas encore ce que treize siècles de souveraineté ont su faire d'elle. Mais déjà, comme aujourd'hui, les destinées de la France se jouaient à Paris : par une de ces attractions mystérieuses que tout constate, mais que rien n'explique, on se tournait vers cette ville qui portait dans ses murs l'avenir de tout un peuple. Avec la sûreté de coup d'œil, avec l'instinct profond qui fait les peuples conquérants, les Francs avaient compris que là, entre ces collines, dans cette vallée de la Seine, se trouvait le siège de leur grandeur future. Bientôt Childéric y paraîtra pour y asseoir son camp, et Clovis, enfin, y portera d'une main triomphante cette couronne dont un empereur d'Allemagne disait que si Dieu avait deux fils, il donnerait au second la couronne de France. C'est ainsi que naissent les capi-

tales : Jérusalem, Rome, Paris ; Dieu les prédestine comme il prédestine les grands peuples ; il y a toujours à l'origine des uns comme au berceau des autres, il y a, visible ou invisible, à côté de la main des hommes, il y a, dis-je, le doigt de Dieu.

Ce n'est donc pas sans une raison profonde, chrétiens, que Dieu prit Geneviève par la main pour la conduire en un lieu où devaient s'accomplir de telles choses. Mais que pourra faire une pauvre fille au sein d'une grande cité? Ah! vous ne savez pas ce que peuvent les saints : rien que de paraître au milieu des hommes, c'est déjà une prédication muette, un Évangile vivant. A leur aspect le monde s'étonne; bientôt il admire ce qui le surprend il aime ce qu'il admire, et il finit par imiter ce qu'il admire et ce qu'il aime. Qu'est-ce qui remue plus l'âme que de pouvoir se dire : J'ai vu un saint? Antoine a vieilli dans la sainteté au fond de sa retraite; mais quand cet homme fameux aura visité les solitaires de la Thébaïde et de la Syrie, il retournera dans sa cellule, et se frappant la poitrine, il s'écriera : Malheur à moi! j'ai vu Élie, Élisée, Jean-Baptiste, j'ai vu les saints; pour

moi je ne suis qu'un misérable, je ne suis rien! Voilà ce que produit la vue d'un saint. La sainteté, comme le vice à sa force d'entraînement, sa puissance de séduction, et je remercie Dieu d'avoir prêté à la vertu, contre les sollicitations du mal, cet attrait victorieux qui captive les âmes. Voyez-vous, Mes Frères, cette obscure villageoise au milieu de Paris? A peine y est-elle arrivée que déjà son nom vole de bouche en bouche; la bonne odeur de Jésus-Christ qu'elle répand autour d'elle pénètre en tout lieu; on admire son innocence, sa candeur; les vierges, les veuves se groupent autour d'elle et s'efforcent à l'envi d'imiter ses vertus. Bientôt elles formeront sous sa conduite un monastère appelé du nom d'Haudriettes et destiné à devenir le berceau de ces pieuses associations qui tiennent le monde suspendu entre l'étonnement et l'admiration. Ce n'est pas, chrétiens, que la calomnie ne vînt troubler parfois un tel concert de louanges. Vos ancêtres avaient déjà ce grand défaut que, permettez-moi de vous le dire, l'étranger vous reproche, et non sans raison : c'est de passer avec une extrême facilité de l'amour à la haine, de l'éloge à la critique, de renverser

le lendemain ce que vous acclamiez la veille. Par un de ces retours d'opinion trop fréquents chez les masses, le peuple traita de visionnaire et d'hypocrite celle dont les vertus lui avaient paru jusqu'alors si éclatantes et si pures. Mais Dieu, qui permet à la calomnie d'éprouver ses serviteurs, comme il laisse aux nuages le pouvoir d'obscurcir la lumière du soleil, Dieu ne manqua pas de susciter à Geneviève un ardent défenseur. Au moment où l'orage se déchaînait contre elle plus menaçant et plus terrible, Germain d'Auxerre parut. Comme Daniel protégeant la chasteté de Suzanne contre les juges iniques d'Israël, le saint évêque proclame hautement l'innocence de celle dont il prédisait jadis les grandeurs futures. Devant un pareil témoignage, la haine est désarmée, l'imposture reste confondue. Mais Dieu ne se contenta pas de cet hommage rendu à la sainteté de Geneviève. Il se réservaitde la produire dans une circonstance solennelle où Paris devait apprendre qu'il y a pour une ville quelque chose de plus puissant que la force de ses murs ou le courage de ses enfants : les larmes et les prières d'une sainte.

Or c'était le moment où l'empire romain

traînait péniblement sa lente agonie. Pour effacer de la terre ce grand scandale, Dieu avait fait signe à des peuples qu'il tenait prêts dans les réservoirs de sa justice; et bientôt, s'élançant à sa voix des glaces du pôle, des steppes de l'Orient, des sables du désert, ils étaient venus se heurter au colosse dont ils allaient balayer les débris sur toute la surface du globe. Or, parmi ces étranges missionnaires de la vengeance divine, il se trouvait un homme qui avait reçu de Satan la plus haute puissance de destruction qui ait paru dans le monde, à tel point que si nous voulons dire d'un barbare : C'est un grand destructeur, nous disons : C'est un Attila; et nous ne pouvons pas dire davantage. Qu'est-ce qui avait poussé cet homme hors des Palus Méotides? D'où vient qu'il s'intitulait le fléau de Dieu? Comme Totila et les Goths, sentait-il une main mystérieuse qui remuait la garde de son épée? ou bien lançait-il au hasard son coursier sous les pas duquel l'herbe ne croissait plus? Dieu le sait. Toujours est-il que jamais apparition plus terrible n'avait effrayé l'univers. Déjà le flot monte, le torrent grossit, le lit se creuse, la digue s'est rompue; le fléau s'avance à

travers les cendres fumantes des villes et les sillons ensanglantés des campagnes.

Qu'est-ce qui l'arrêtera dans sa marche? Des prétoriens avilis, retenant à peine dans leurs mains défaillantes quelques oripeaux de l'empire? Qu'est-ce que cela contre un homme qui a le monde devant lui et Dieu derrière lui? Bientôt Metz, Trêves, Auxerre, Langres, sont la proie des flammes. Le fléau est aux portes de Paris. S'il y entre, s'il parvient à se fixer dans ce lieu prédestiné, pour y établir sa capitale, peut-être en sera-ce fait à jamais! L'empire des Gaules lui est acquis. Vous le voyez, chrétiens, nos destinées étaient là. Eh bien, Paris se sauvera-t-il par lui-même? Non; la terreur est si grande que déjà Paris songe à se rendre aux barbares : ses habitants l'abandonnent, les fuyards sont aux portes de la ville. Soudain Geneviève paraît au milieu d'eux. Aussi courageuse que Débora, plus prompte qu'Esther moins violente que Judith, la pieuse fille ranime leur courage, dissipe leur frayeur, les dissuade de leur projet. Puis rassemblant les femmes, elle prie à leur tête, elle pleure, elle gémit devant Dieu; et Dieu, qui choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce

qu'il y a de plus fort, qui prend ce qui n'est pas pour détruire ce qui est, Dieu a égard aux larmes de Geneviève. Il frappe le conquérant de ce vertige mystérieux qui venge les nations, et le détournant de Paris, il le jette entre les mains de Mérovée et des Francs. Comprenez-vous, chrétiens, qu'après un tel bienfait, vos pères aient salué dans Geneviève leur libératrice, et qu'unissant à leur voix la voix de quinze siècles, Paris et la France n'aient cessé de redire à l'angélique héroïne ces paroles que Béthulie reconnaissante adressait à Judith : *Tu gloria Jérusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi :* « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de votre peuple. »

Ce n'était là toutefois que le prélude de la mission de Geneviève, et si je vous parais un peu long, n'en accusez que les merveilles dont je dois me faire l'écho et qui ne me permettent pas d'être court, pour ne pas me trouver trop au-dessous de mon sujet. A peine Attila avait-il remis dans le fourreau la formidable épée qu'il brandissait contre Paris, qu'un autre peuple apparaissait au pied de ses murs. Tout à l'heure j'ai nommé les Francs, et mon cœur a tressailli au sou-

venir de cette race fameuse qui, plus que toute autre, a opéré les choses de Dieu sur la terre : *Gesta Dei per Francos.* Depuis que Dieu a fait les nations, il s'est rencontré dans le monde deux espèces de peuples, les peuples qui renversent et les peuples qui édifient, les peuples destructeurs et les peuples fondateurs. Dieu leur a mis au front un signe particulier à chacun. Les peuples destructeurs apparaissent à l'instar de la foudre, rapides comme elle, terribles comme elle, mais aussi ils disparaissent comme elle; à peine si l'on découvre après eux quelque trace de leur passage : ainsi les Huns, que l'intervention de sainte Geneviève a mêlés à mon discours. Quand un peuple, au contraire, paraît sur la scène du monde avec la mission de fonder quelque chose de stable et de permanent, Dieu lui donne, avec l'énergie créatrice, la sagesse qui règle, qui mesure, qui organise; il unit le calme à la vigueur, le courage au sang-froid. Ainsi fit-il ces races germaines qui ont fondé les empires les plus durables de la terre, ainsi fit-il la race des Francs. C'est pourquoi, lorsque Childéric assiègera Paris à la tête de ses Francs, Geneviève ne tiendra pas devant lui

l'attitude qu'elle avait prise contre Attila. Elle sait que l'empire est dévolu à cette race privilégiée. Qu'est-ce donc qu'elle fera? Ah! chrétiens, admirez avec moi ce qu'il y a dans les âmes saintes d'initiative et de virilité! La famine est venue s'ajouter aux horreurs du siège. La voyez-vous, cette héroïne de la charité, qui, oubliant son sexe et sa faiblesse, se jette dans un bateau, remonte la Seine, puis l'Aube, et, arrivée en Champagne, y ramasse des vivres, en fait remplir onze barques, pour rentrer à Paris aux acclamations d'un peuple ravi et stupéfait de tant d'intrépidité et de dévouement!

Voilà, Mes Frères, ce qui a jeté vos ancêtres aux pieds de l'humble bergère, et ce qui leur a fait glorifier Dieu dans ce merveilleux instrument de sa puissance. Car c'est le dévouement de la charité, plus encore que la parole de la foi, qui convertit les hommes, qui les remue, les entraîne, les subjugue; et à l'heure où je parle, savez-vous, chrétiens, ce qu'il y a de plus propre à rapprocher le monde moderne du Christ et de l'Évangile? Ce ne sont pas tant nos discours, nos livres, nos controverses; ce sont peut-être ces quelques sœurs de Cha-

rité que vous avez envoyées à Gallipoli, à Varna, à Constantinople, ces pauvres filles de Saint-Vincent de Paul que vous mettez en face du schisme, de l'hérésie, de l'incrédulité, afin qu'à la vue de tant de force divine dans la faiblesse humaine, ces trois puissances de l'erreur puissent reconnaître la vérité à son signe le plus manifeste et le plus sacré, au signe du dévouement. Car Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort, et il a pris ce qui n'est pas pour détruire ce qui est : *Et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Restait un dernier fleuron pour achever la couronne terrestre de Geneviève. Il s'agissait, en effet, de l'événement capital qui allait décider l'avenir de la monarchie française, et Dieu, voulant glorifier sa douce servante, lui réserva une large part dans ce grand œuvre. Les Francs, maîtres de Paris et d'une partie de la Gaule, n'avaient pas encore renoncé à l'idolâtrie. Déjà, il est vrai, Childéric avait témoigné quelque penchant pour la religion chrétienne, et Geneviève n'avait pas peu contribué à ce premier résultat en inclinant le cœur du roi franc

vers la clémence et la douceur. Mais il était réservé à Clovis de sceller dans sa personne l'alliance immortelle entre la France et le catholicisme. A cet effet, Dieu suscita deux femmes, et donnant à l'une toute la tendresse d'une épouse, à l'autre toute la pureté d'une vierge, il les unit entre elles par une sainte amitié qui leur permît de doubler leurs lumières par l'échange de ces inspirations dont le cœur d'une vierge et le cœur d'une mère ont seuls le secret. Puis, jugeant que ce n'était point assez pour préparer la conversion des Francs, il leur associa un troisième cœur, également tendre et pur, le cœur d'un prêtre. Et voilà, Mes Frères, ce qui a fait le christianisme en France : un prêtre, une vierge, une mère. Cette alliance sublime inaugurée sur le berceau de la patrie a traversé notre histoire, et encore aujourd'hui, si l'Évangile est debout au milieu de vous, c'est parce qu'il vous reste par la grâce de Dieu, ces trois forces vivantes qui ont survécu à tout, qui triomphent de tout : le prêtre, la sœur de Charité et l'épouse chrétienne. Ce n'est donc pas sans dessein que Dieu les rapprocha si étroitement, afin que le triomphe de la foi pût sortir de cette pieuse ligue de

prières, de larmes et de vertus. Geneviève encourage Clotilde, Clotilde s'inspire de Geneviève, saint Remy achève l'œuvre commencée par Geneviève et par Clotilde; vous savez ce qui s'ensuivit. Dieu n'eut qu'à y ajouter une victoire, et ce fut fait. Alors, sortant des fonts baptismaux de Reims, Clovis à son tour entra dans la sainte alliance formée par ces trois grandes âmes, pour faire de la France la fille aînée de l'Église et le royaume très chrétien. Geneviève resta toujours l'ange tutélaire de la royauté naissante; sa figure virginale est inséparable de ce groupe immortel. Dieu qui les avait unis sur la terre, permit que la mort enlevât en même temps le fondateur de la monarchie française et sa patronne future; et agenouillée sur leurs tombes, dans cette église des saints apôtres et bâtie par le roi à la prière de la vierge, Clotilde, en pleurant son époux, put invoquer comme une sainte celle que, dans son pieux langage, elle appelait son ange et sa meilleure amie.

Voilà, Mes Frères, ce qu'a été sainte Geneviève, un instrument merveilleux de la divine Providence; et vous voyez vous-mêmes en ce jour que treize siècles, en passant sur

sa tombe, ont laissé sa mémoire glorieuse parmi les hommes. Quelle renommée, en effet, égala jamais celle de cette humble bergère? Rois et peuples, riches et pauvres, savants et ignorants, tous ont porté devant ses restes mortels le tribut de leurs hommages et de leur vénération. L'incrédulité elle-même, n'a pu échapper au prestige surhumain de cette vierge héroïque. L'homme du siècle dernier qui la personnifie en quelque sorte et dont on retrouve le nom à l'origine de tout blasphème, cet homme étrange auquel il a été donné de séduire toute une génération, et dont je ne puis parler dans cette chaire sans que ma voix aille réveiller sa cendre au fond de son tom beau, Voltaire, en un mot, ne pouvait songer à sainte Geneviève sans attendrissement. « J'éprouve, écrivait-il à une femme célèbre, j'éprouve une émotion d'enfant sitôt qu'il est question de Geneviève. C'est ma bergère, c'est ma bonne Vierge à moi (1). » Et, à l'heure terrible de son agonie, dans cette lutte formidable entre un orgueil désespéré et un reste de foi expirante, l'image de Ge-

(1) *Souvenirs de la marquise de Créquy*, t. II p. 132.

nevièvc viendra se mêler à ses derniers moments. « Laissez-donc tranquille, disait-il à d'Alembert et à Condorcet, laissez tranquille un pauvre vieillard qui voudrait mourir en paix avec son bon maître le roi de France, avec Mgr l'archevêque, notre pasteur, et la bienheureuse Geneviève, de Nanterre, patronne de Paris ! — Savez-vous bien, reprit-il avec énergie, que ma grand'mère était très dévote à sainte Geneviève et que son mari fut un des seize porte-châsse à la procession de 1683? Vous croyez peut-être que ce n'était rien du tout que de porter la châsse de sainte Geneviève. Dites-moi donc cela pour que je vous arrache les yeux (1)!.. » Une pensée d'humilité peut-être et Geneviève opérait un miracle. Mais non, la mesure était comble, cette pensée ne vint pas, ou du moins l'orgueil la renferma dans ce silence de l'âme que les hommes ne jugent pas et que Dieu seul connaît.

Pour nous, Mes Bien Chers Frères, rendons à Geneviève des hommages plus vrais et plus sincères. Sachons nous rendre dignes de sa protection tout le long de notre

(1) *Souvenirs de la marquise de Créquy,* t. II p. 132.

vie et à l'heure de la mort. Formons pendant cette neuvaine une sainte ligue de prières qui fera violence au ciel et qui attirera sur Paris et sur la France par l'intercession de Geneviève les grâces et les bénédictions de Dieu.

DEUXIÈME PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE GENEVIÈVE

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE PATRONALE DE PARIS

le 3 janvier 1858.

Hic est qui multum orat pro populo et universâ civitate.

C'est lui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la cité.

II, MACHAB., XV, 14.

MES FRÈRES,

Lorsque autrefois, dans les champs de la Palestine, Judas Machabée combattait les ennemis de son Dieu et de sa patrie, la veille du jour où allait se décider le sort d'Israël, retiré dans sa tente avec cette sérénité d'âme qui distingue les grands cœurs et qui fait présager les grandes choses, il vit le prêtre Onias qui, les mains étendues vers Jéru-

salem, priait du haut des cieux pour tout le peuple juif. Et Onias montrant au Machabée un vieillard en qui les rayons de la gloire faisaient reluire la majesté de l'âge, lui dit : « Celui-ci est l'ami de nos frères et du peuple d'Israël; c'est lui qui prie pour le peuple et pour toute la cité. » Alors Judas, levant les yeux vers ce glorieux intercesseur, put voir dans le patron de la cité Jérémie, le prophète de Dieu, qui protégeait Jérusalem par la puissance de son bras comme il l'avait réjouie par l'éclat de ses vertus, et qui, après avoir égalé autrefois les lamentations aux douleurs, savait égaler désormais ses prières aux besoins de sa patrie et aux malheurs de ses frères.

Je suppose, chrétiens, qu'à l'exemple de Judas Machabée, élevant les yeux au-dessus de cette ville où nous combattons tous ensemble les combats de la foi, vous puissiez plonger du regard dans les saintes régions qui dominent le monde terrestre, qu'y verriez-vous? Vous y verriez non plus un prêtre de l'ancienne alliance, mais un prêtre chrétien, votre premier évêque, votre premier martyr, l'immortel Denys, qui, les mains étendues sur vos têtes, prie du haut des

cieux pour tout le peuple de Paris. Et ce nouvel Onias, vous montrant une vierge resplendissante de lumière vous dirait : « Celle-ci est la sœur de nos frères et du peuple de Paris; c'est elle qui prie pour le peuple et pour toute la cité. » Alors, chrétiens, tournant vos regards vers cette sainte protectrice, vous verriez, dans la patronne de la cité, Geneviève, la vierge de Nanterre, qui, après avoir été jadis l'ornement de Paris, en est devenue la force, et dont la houlette pastorale, inclinée sur vos têtes, détourne de vous les fléaux du ciel et les calamités de la terre.

Voilà Mes Frères, l'illustre patronne dont la puissante intercession se fait sentir à votre ville comme les prières de Jérémie protégeaient autrefois la cité de David. Il y a quelques années, à pareil jour, je vous retraçais sa vie terrestre en expliquant les motifs et le caractère de sa mission auprès de vous. Alors c'était la sainte qui paraissait devant vous toute rayonnante de grâce et de pureté; aujourd'hui c'est la patronne que je viens présenter à vos méditations; et sans vous rappeler les nombreux bienfaits dont Geneviève vous a comblés dans le cours des

siècles, je me bornerai à résoudre cette double question : Pourquoi Dieu a-t-il placé votre cité sous le patronage d'une sainte? Et pourquoi Dieu a-t-il donné à votre cité sainte Geneviève pour patronne? Tel sera tout le sujet de mon discours.

I

Pourquoi Dieu a-t-il placé votre cité sous le patronage d'une sainte? Pour résoudre cette question, je me demande d'abord : Qu'est-ce qui protège une cité? Ce qui protège une cité, c'est, en premier lieu, la force de ses murs. Un jour vous vous êtes dit : Nous ne voulons pas que l'étranger envahisse notre ville, qu'il puisse s'asseoir en vainqueur au foyer de nos pères et commander en maître dans le palais de nos rois. Nous ne voulons pas que nos femmes et nos enfants puissent voir jamais la fumée d'un camp ennemi. Et alors vous avez reculé les barrières de la grande cité, vous vous êtes enveloppés d'un réseau de fer, vous

avez assis des forts sur les collines qui vous entourent, et vous vous êtes écriés avec le prophète : *super muros tuos, Jerusalem, posui custodes, tota die et tota nocte in perpetuum non tacebunt* « Sur tes murs, Jérusalem, j'ai établi des gardes, et ils y veilleront nuit et jour (1). » Voilà ce que vous avez fait; mais qu'est-ce que cela? Qu'est-ce que la protection de vos forts et de vos murs? Une ceinture de pierres que la main de l'homme peut déchirer. Aussi, non contents d'être protégés par vos murailles, vous avez invoqué une deuxième défense et vous vous êtes dit : Armons nos enfants du glaive des batailles; privons-nous pour quelques années du travail de leurs mains, et tandis que ces braves jeunes gens veilleront l'arme au bras sur leurs pères, sur leurs mères, sur leurs sœurs, nous reposerons en paix sous la garde de nos armées; car ce qui protège une cité plus encore que ses murs, c'est le courage de ses enfants. Aussi, dans les jours mauvais qui se sont levés sur vous, vous les avez vus, vos généreux enfants, offrir leurs poitrines à la mort pour vous défendre,

(1) Isaïe, LXII, 6.

et, vous faisant un rempart de leurs corps, tomber dignes de vous et dignes de la patrie. Voilà votre deuxième patronage; et cependant, si vous n'aviez pour protéger votre ville que vos murs et vos enfants, vous seriez bientôt à la merci de l'étranger. Il faut que derrière vos murailles et derrière vos armées apparaisse une main souveraine qui porte le sceptre de la justice et le glaive du commandement. C'est pourquoi vous avez crié vers Dieu : *Fiat manus tua super virum dexteræ tuæ et super filium hominis quem confirmasti tibi* « Que votre main, Seigneur, repose sur l'homme de votre droite et sur le fils de l'homme que vous avez confirmé en puissance (1). » Vous que vos vieux rois appelaient leur bonne ville de Paris, vous avez compris de nouveau qu'il n'y aurait de sécurité pour vous que dans une intelligence et une volonté souveraines, et par là vous avez abrité vos familles et vos foyers derrière la majesté du pouvoir. Telle est, Mes Frères, la troisième force qui protège votre cité : après vos murailles et vos armées, il semble qu'il n'y ait de sauvegarde

(1) Psaume, LXXIX, 16.

pour vous que dans le patronage du pouvoir. Et pourtant, il y a quelque chose de plus fort, de plus majestueux, de plus souverain que tout cela; une puissance qui vous protège mieux encore que vos murailles, vos armées et vos pouvoirs : c'est la loi. La loi est en effet la gardienne inflexible de vos droits, la protectrice suprême de vos intérêts; c'est la patronne humaine et terrestre de la cité. Partout où vous portez vos pas, la loi vous précède, elle vous suit, elle vous couvre de son égide : êtes-vous blessé dans votre honneur, attaqué dans votre personne ou dans vos biens, vous implorez son patronage, vous vous réfugiez derrière l'image de la loi, dans le sanctuaire de la loi, sous le glaive de la loi, et, ainsi préservés contre l'ennemi du dedans et l'ennemi du dehors, vous vivez heureux et confiants, à l'ombre et sous la protection de vos murs, de vos armées, de vos pouvoirs et de vos lois.

Voilà certes, Mes Frères, un patronage bien puissant, que la force de vos murs, la valeur de vos armées, la majesté de vos pouvoirs, la sagesse de vos lois; et cependant il y a eu pour votre ville des moments où la force de ses murs n'a pas tenu contre les

assauts de l'étranger, où la victoire, infidèle à vos armes, n'a laissé à vos malheurs que les consolations de la gloire; il y a eu pour votre ville des moments où vos princes descendaient de leur trône comme ces rois de Juda qui échangeaient les honneurs de la souveraineté contre les humiliations de l'exil; des moments où vos lois, impuissantes à réprimer le désordre, ont laissé subsister au milieu de vous le crime impuni et l'anarchie triomphante. Donc, chrétiens, ni la protection de vos murs et de vos armées, ni le patronage de vos pouvoirs et de vos lois ne suffisent pour assurer vos têtes contre les retours de la fortune et les vicissitudes des événements. Mais, je le veux bien, les forces humaines que je viens de réunir peuvent préserver votre ville des fureurs de la discorde et des calamités de la guerre; mais n'y a-t-il que ces maux-là qui menacent une cité? Quand le fléau, sortant du puits de l'abîme, promène le deuil et la tristesse le long de vos rues, lorsque, invisible et souverain, il envahit vos demeures pour assiéger vos familles, et qu'ainsi, étendant son voile funèbre sur la cité, il frappe depuis le premier né de Pharaon,

assis sur le trône, jusqu'au dernier-né du plus obscur citoyen : oh! alors, Mes Frères, où trouver sur la terre une force qui vous protège? De quoi vous sert le patronage des hommes? Le fléau se rit de vos murs, il défie vos armées, il brave vos pouvoirs, il échappe à vos lois, il passe et repasse sur vos têtes, comme l'ange du Seigneur à travers le camp de l'Assyrien. Qui l'arrêterait dans sa marche victorieuse? Les hommes? Ah! vous auriez beau crier vers eux comme cette femme de Samarie vers le roi d'Israël : « O roi mon seigneur, sauvez-moi de la famine! » Les hommes vous répondraient avec Joram : « Que me voulez-vous? Où prendrai-je de quoi vous sauver? » *Quid tibi vis? Unde te possum salvare* (1)? Vous le voyez, Mes Frères, ni la protection de vos murs et de vos armées, ni le patronage de vos pouvoirs et de vos lois ne réussissent à écarter de vous les fléaux qui assiègent le corps, pas plus qu'ils ne suffisent pour assurer vos têtes contre les coups de la fortune et les éventualités de l'avenir. Et d'ailleurs, n'y a-t-il dans votre cité que des corps à protéger?

(1) IV, Rois, VI, 27.

N'y a-t-il que cette misérable enveloppe qui ait besoin d'un patronage surhumain? Et vos âmes, ces âmes bien plus précieuses que la gloire de votre ville, que l'honneur de la patrie, que le sang de vos veines, vos âmes, qui les protégera? Serait-ce peut-être qu'elles comptent des ennemis moins formidables que ceux du corps? Écoutez l'apôtre saint Paul : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem.* « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang », *sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum* « mais nous avons à combattre contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres », *contra spiritualia nequitiæ in celestibus*, contre les esprits de malice répandus dans l'air (1). » Voilà, Mes Frères, les fléaux de l'âme suspendus sur votre ville : c'est l'esprit de haine, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'impureté qui vous harcèlent et vous poursuivent. Ah! si Dieu dessillait vos yeux, pour vous montrer les ennemis invisibles qui vous assaillent, comme il découvrait à Judas Machabée

(1) Ep. aux Eph., vi, 11, 12.

les célestes auxiliaires qui combattaient pour Israël, vous verriez les esprits de malice répandant sur cette immense cité la coupe du mensonge et de la volupté; vous les verriez amassant les ténèbres, semant le doute, soufflant la discorde; vous les verriez planant sur votre tête, frappant à votre cœur, assiégeant toutes les issues de votre âme. Je le sais, vous ne croyez plus guère à ces choses : les sophistes du dernier siècle vous ont persuadé qu'il n'y a de réel que ce qui est sensible et palpable. Mais de temps à autre vos adversaires spirituels vous avertissent de leur présence par des signes irrécusables. Hier encore vous jouiez avec les éléments du monde, vous tourmentiez les forces de la nature, et, comme aux anciens jours, derrière le rideau de matière qui les cache à vos yeux, vos ennemis invisibles se révélaient à vous avec leurs artifices et leurs prestiges. Voilà, chrétiens, les esprits de malice dont parle saint Paul. Eh bien, qui protégera votre cité contre les princes de ce monde de ténèbres, contre ces puissances plus terribles pour vous que les barbares qui jadis assaillirent votre ville, ou les hommes de la mer dont les drapeaux ont flotté

sur vos remparts, ou les armées étrangères qui ont foulé le pavé de vos rues? Ces principautés, ces puissances insaisissables, vos murs ne les arrêtent point, vos armées ne peuvent les combattre, vos pouvoirs ne sauraient les atteindre ni vos lois les enchaîner. Donc un patronage humain ne suffit pas à votre cité; il faut que Dieu établisse sur vos familles et vos foyers, sur vos corps et sur vos âmes, une protection surhumaine qui, écartant de vous les calamités de la terre, les fléaux du ciel et les puissances de l'enfer, permette à votre ville de goûter les douceurs de la paix et les joies du bonheur.

Mais quelle sera, Mes Frères, cette protection surhumaine? Où trouver ce céleste patronage? A qui Dieu va-t-il confier la garde de votre ville? Eh! qui donc s'intéresserait plus vivement à vos besoins que l'un de vos frères ou l'une de vos sœurs? Vous l'avez entendu : deux enfants de Juda, Onias et Jérémie, veillaient du haut des cieux sur la ville de Jérusalem. Dieu choisira également au milieu de vous l'un de vos enfants, et, le revêtant d'une puissance souveraine, il lui mettra au cœur un immense amour pour sa patrie; il remplira ses mains de ces parfums

de prières dont parle l'apôtre saint Jean (1), et il lui dira comme autrefois à Jérémie : « Je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, sur toute la cité, sur ses princes, ses prêtres et son peuple. Lorsque tes frères gémiront sous le poids de la souffrance et du malheur, quand la peste ou la famine désolera leur terre, quand l'ennemi assiègera les portes de leur ville, et qu'alors, te présentant devant moi, tu imploreras leur pardon, j'exaucerai ta prière, je soulagerai leur infortune, je tarirai leurs larmes, je guérirai leurs plaies. Car j'ai mis la prière sur tes lèvres, et ce glaive protecteur délivrera ton peuple des fléaux qui l'accablent et des maux qui l'assiègent. » Ainsi, chrétiens, c'est à l'un de vos frères ou à l'une de vos sœurs que Dieu confiera le patronage de la cité; et n'est-il pas juste qu'après avoir combattu avec vous sur la terre, ce soldat de l'éternité combatte pour vous dans le ciel? N'est-il pas juste qu'inondant de ses bienfaits la terre qui l'a vu naître et mourir, cet enfant de la patrie ne cesse de veiller sur la destinée de ses frères? Et que

(1) Apocal., v, 8.

sont auprès de ce céleste patronage, les forces humaines qui vous protègent? Si Philippe d'Espagne pouvait dire à ses courtisans, dans l'ardeur de sa foi : « Je crains plus les prières d'une pauvre femme qu'une armée de Maures », que sera-ce d'une prière tombant des lèvres d'un saint avec la puissance même de Dieu? Aussi, Mes Frères, toutes les nations chrétiennes ont-elles invoqué tour à tour le patronage d'un saint. Dans ses jours de deuil et de tristesse, la ville éternelle élève ses mains suppliantes vers les apôtres qui l'ont fécondée de leurs sueurs et arrosée de leur sang. Quand l'Allemagne veut défendre la foi de ses pères contre les ravages de l'hérésie, ou détourner de ses peuples les maux qui les menacent, elle répète le nom trois fois béni de Boniface, son apôtre et son martyr. Lorsque la Moscovie rassemble ses hommes du Nord sous l'étendard de la patrie, elle appelle saint Nicolas au secours de ses bataillons. Quand l'Angleterre encore fidèle se levait du milieu de l'Océan pour éloigner de ses rivages les fléaux du ciel ou les calamités de la terre elle invoquait saint Georges, son protecteur et son patron. Chaque fois que l'Irlande

veut se venger de ses oppresseurs par l'énergie qu'elle met à défendre ses croyances, elle jette un cri douloureux vers saint Patrice, pour demander à son apôtre la foi qui fait les confesseurs et le courage qui produit les martyrs. Et enfin, quand le dernier des grands peuples qui vous entourent, lorsque l'Espagne se croisait pour arracher aux infidèles ses villes et ses contrées, saint Jacques menait ses chevaliers à la victoire et combattait à leur tête pour sauver la liberté et l'indépendance de la patrie. Eh bien, vous Français, vous peuple de Paris, n'avez-vous pas aussi un nom protecteur dont le patronage s'étende sur votre capitale et votre empire? Ah! chrétiens, vos cœurs m'ont répondu, et ce temple, ces reliques, ces drapeaux de la patrie, tant de pompe, tant d'éclat, tant de magnificence me révèlent la patronne de la cité. Son nom est gravé dans vos cœurs, il repose sur vos lèvres; tout enfant de Paris le prononce avec bonheur, tout Français le répète avec un saint orgueil. Cette figure virginale apparaît au berceau de votre empire, avec le premier de vos vieux rois, comme l'ange tutélaire de la patrie; ce nom protecteur s'est mêlé à vos joies et à vos souf-

frances, il a été associé à toutes vos gloires comme à tous vos malheurs. Dieu a établi au milieu de vous quelque chose de plus fort que vos murs et vos armées, que vos pouvoirs et vos lois : il a placé dans ce temple la châsse de votre patronne comme l'arche de son alliance et le palladium de la cité, afin qu'au jour du deuil ou à l'heure de l'allégresse, il sorte de vos poitrines des cris de joie ou de douleur vers Geneviève votre protectrice, Geneviève votre patronne et votre sœur.

Mais pourquoi, Mes Frères, Dieu a-t-il donné à votre cité Geneviève pour patronne? C'est le sujet d'une seconde réflexion.

II

Un jour, un général romain traversait les Gaules, et, descendant le cours de la Seine, il aperçut une île sur les bords de laquelle s'élevaient quelques huttes de mariniers. A la vue de l'île que protégeaient les deux bras du fleuve, cet homme, le plus grand de l'an-

tiquité, sembla deviner ce que Dieu et les hommes pourraient faire d'un tel lieu, et, préludant aux destinées de cette misérable bourgade, il y transféra l'assemblée générale des peuples de la Gaule. Toutefois cette petite ville de la quatrième Lyonnaise ne sortit guère de l'obscurité jusqu'à ce qu'un deuxième César vint faire de sa chère Lutèce le lieu de sa résidence et la ville de son choix. Eh bien! l'avenir a-t-il trompé le génie des deux Césars? Qu'est devenue la colonie des mariniers de la Seine? Regardez autour de vous, regardez vers le nord, vers le midi, vers l'orient, vers l'occident, et voyez ce que vous êtes. Sortie du sein des eaux, la cité a débordé sur les deux rives du fleuve, elle a jeté au loin des flots d'habitants, et non contente d'élargir son berceau, elle a étendu ses deux bras sur les Gaules. Du Rhin à l'Océan, de la Manche aux Pyrénées, tout reflue vers elle comme vers le cœur de la patrie. Que dis-je? l'Europe entière se tourne vers votre ville comme vers l'arbitre de ses destinées. D'un mot, d'un geste, vous ébranlez le monde, et un signe de votre tête le calme, le rassure, le pacifie. Voilà Paris, voilà ce que vous êtes. Eh bien, à vous les Romains de l'Oc-

cident, à vous dont les drapeaux ont flotté sur toutes les capitales du monde, à vous le peuple le plus fier et le plus puissant de la terre, à vous si avides d'honneur et de gloire, quel céleste patronage Dieu va-t-il vous réserver? Placera-t-il vos armes sous la protection d'un saint guerrier? Va-t-il confier cette reine des cités à la garde d'un saint roi? Et pourquoi pas? La sainteté n'a-t-elle pas brillé au milieu de vos camps? N'est-elle pas montée sur le trône de vos rois? Sans doute, chrétiens; et pourtant Dieu n'a pas fait ainsi. Une gardeuse de brebis, une pauvre fille du peuple, c'est-à-dire peu de chose, rien selon les hommes, voilà ce que Dieu a choisi pour protéger la capitale du monde. Pourquoi cela? Ah! c'est pour vous faire comprendre qu'un rayon de la gloire divine efface toutes les gloires humaines; que la prière d'une simple villageoise est plus efficace pour vous défendre que vos murs et vos armées, vos pouvoirs et vos lois. L'image de cette sainte bergère, Dieu la tient suspendue sur votre ville, afin de vous préserver de l'orgueil qui perd les grandes cités, et de l'ambition qui perd les grands peuples. Car, qu'est-ce qui a perdu Babylone, Ninive, l'an-

cienne Rome, sinon l'ivresse du succès et l'éblouissement de la gloire? Donc, ce qui perdrait également votre ville, c'est l'orgueil qui ne tolère aucun frein, qui secoue le moindre joug, qui foule aux pieds les lois divines et humaines; c'est l'ambition, qui sème la discorde, qui enfante le désordre qui mène à l'anarchie. Voilà vos deux ennemis. Dieu l'avait prévu; c'est pourquoi il vous a donné Geneviève pour patronne, afin qu'ayant toujours devant les yeux tant de faiblesse et de pauvreté unie à tant de force et de gloire, vous admiriez dans Geneviève la puissance que donne la foi, et qu'à son exemple vous cherchiez avant toute autre gloire celle de la vertu.

Mais si, comme l'a dit un homme célèbre, Hugo Grotius, votre ville est la capitale du plus beau royaume après celui du ciel, qu'est-ce encore que Paris? Paris est le foyer des sciences et des lumières. Depuis que Charlemagne a paru au milieu de vous, tenant dans ses mains impériales le flambeau de la civilisation, vous n'avez cessé d'étonner le monde par l'éclat et la fécondité de votre génie. l'Europe entière admire l'exactitude et la profondeur de vos théologiens, l'ex-

quise simplicité et la brillante correction de vos littérateurs, la rectitude et la précision de vos philosophes. Elle a adopté votre langue comme le plus facile et le plus merveilleux instrument de la pensée. Votre puissance intellectuelle est si grande que Joseph de Maistre a pu dire de vous qu'une idée sortant de votre ville est un bélier plus fort que trente millions d'hommes. Il semblerait donc, chrétiens, que Dieu eût dû choisir parmi vos apôtres et vos docteurs pour donner un patron à votre ville si savante et si lettrée. Et cependant, ô profondeur des jugements de Dieu! que vois-je sur vos autels? Une pauvre fille ignorante et illettrée, une humble ouvrière dont toute la science consistait à mener paître ses brebis sur les coteaux de Nanterre ou dans les prés qu'arrose la Seine. Voilà sous quel patronage Dieu a placé la reine de la civilisation. Que signifie cet étrange mystère? Il signifie qu'un acte de foi divine est supérieur à toutes les connaissances humaines; qu'un acte d'amour, murmuré par une pauvre servante, derrière son troupeau, peut avoir plus de valeur que la science d'un savant. Dieu, qui sauva le monde par la folie de la croix, craignait que

la science ne vînt à vous enfler et à vous enorgueillir; qu'elle ne vous portât à mépriser l'humilité de la foi, la simplicité de l'Évangile. C'est pourquoi il vous a donné Geneviève pour patronne, afin qu'à la vue de cette humilité couronnée, de cette simplicité triomphante, vous les aînés de la civilisation, vous n'oubliiez jamais qu'en dépit de vos écoles, de vos universités, de vos académies, sans la foi, votre science ne serait qu'une vaine fumée, une source de perdition, un instrument de mort. Ah! puisse le peuple français, puisse la ville de Paris, en partie éloignée de la foi par un demi-siècle de doute et d'incrédulité, contempler en ce jour l'image de sa sainte patronne, afin que, renonçant aux fausses lueurs d'une science légère et superficielle, vous captiviez de nouveau votre raison sous le saint esclavage de la foi! là est votre avenir, votre bonheur; là est votre vie et votre salut!

Qu'est-ce enfin que Paris? et pourquoi Dieu a-t-il donné sainte Geneviève pour patronne à votre cité? Lorsque saint Jean Chrysostôme parlait au peuple d'Antioche, pour l'arracher à ses plaisirs il lui montrait cette longue file de solitaires qui, aux jours de fête, traver-

saient les rues de la voluptueuse cité; puis ce grand homme s'écriait : « Habitants d'Antioche, on dit dans tout l'Orient que vous aimez le luxe, les plaisirs, la volupté; eh bien, levez les yeux, et voyez ces hommes qui viennent à vous. C'est la pénitence qui traverse votre cité, c'est la chasteté qui parcourt vos rues. Dieu vous ménage un tel spectacle afin que votre ville, qui est la ville des plaisirs, devienne la ville des saints. » Ah! si Chrysostôme vous parlait ici à ma place, à la vue de ce luxe effréné, de ce faste que vous déployez à tous les regards, en face de vos palais, de vos théâtres, de vos lieux de réjouissances, devant ce matérialisme qui déborde de toutes parts, il s'écrierait : Habitants de Paris! je vois bien que votre ville est la ville des plaisirs, la ville des jouissances, la ville des voluptés. Eh bien levez les yeux, et voyez cette figure virginale qui domine votre cité. Elle est là qui se dresse entre vous et vos festins, vos bals, vos théâtres; elle est là qui vous suit au milieu de vos fêtes profanes, de vos danses païennes; son innocence proteste sans cesse contre le désordre de vos mœurs, contre le sensualisme qui ravage la capitale. A vous qui ne savez plus ce que c'est que

la pénitence et la mortification, à vous qui chaque jour imaginez de nouveaux raffinements en fait de bien-être et de délicatesse il fallait pour patronne une vierge dont l'image, toujours présente à vos regards, vous apprît à combattre les sens et à triompher de la chair. Ainsi parleraient les Chrysostôme, les Tertullien, les Cyprien. Et en effet, chrétiens, n'est-ce pas que votre cité, comme jadis la ville d'Antioche est la reine des plaisirs? N'est-ce pas que le monde entier vient puiser au milieu d'elle comme à la source des jouissances et de la volupté? N'est-ce pas que toutes les délices sensuelles viennent affluer au sein de Paris comme dans une mer sans rivage et sans fond? Or qu'y a-t-il de plus propre à modérer cette soif dévorante, que l'image de votre patronne, de cette vierge si pure dans ses affections, si chaste dans ses désirs, si pénitente, si mortifiée? O Geneviève notre patronne et notre sœur, ta virginité efface les désordres de cette grande ville, elle arrête la colère divine suspendue sur cette Babylone des temps modernes. Lorsque tu élèves tes mains innocentes vers le ciel, Dieu oublie nos iniquités, nos souillures disparaissent à ses yeux, et il ne reste plus devant le trône

de la majesté divine que le parfum de tes prières et la bonne odeur de tes vertus.

Voilà pourquoi, Mes Frères, Dieu a donné à votre ville sainte Geneviève pour patronne. Et maintenant permettez-moi de vous dire qu'un tel patronage ne saurait demeurer inefficace : si vous êtes les clients de sainte Geneviève, soyez aussi les imitateurs de ses vertus. Marchez avec elle dans l'humilité de votre foi, dans la simplicité de votre cœur; ne vous laissez ni éblouir par votre puissance, ni enivrer par votre gloire, ni séduire par votre science, ni entraîner par vos plaisirs. Je le sais, vous aimez tous votre illustre patronne, votre langue s'attacherait au palais plutôt qu'on n'arracherait le souvenir de Geneviève du cœur d'un enfant de Paris. Vous avez tous applaudi à l'acte réparateur qui rendit à son culte le plus beau temple de la capitale, et depuis ce moment-là vous n'avez cessé d'honorer sa mémoire en fréquentant ses offices, en vénérant ses reliques, en témoignant à ses prêtres vos respects et votre sympathie. Une telle conduite est digne de vous, et cependant là ne doit point s'arrêter votre amour pour Geneviève. Ah! je voudrais que ma voix pût percer cette

enceinte et retentir aux quatre coins de la capitale, pour dire aux populations qui la remplissent : Peuple de Paris tu t'inquiètes de beaucoup de choses; tu travailles le jour, tu travailles la nuit; tes rues sont sillonnées d'ouvriers, tu es infatigable dans ton activité; les étrangers se pressent dans ton sein pour admirer ton commerce et ton industrie; tu crées, tu inventes, tu perfectionnes; rien n'égale les ouvrages de tes mains ni les ressources de ton génie; mais au milieu de tes fatigues, de tes travaux, de tes plaisirs, n'oublie pas la seule chose nécessaire, ton avenir éternel, ton âme, ton salut! Que le souvenir de sainte Geneviève, que l'image de cette immortelle travailleuse, de cette angélique ouvrière réveille ton apathie, secoue ton indifférence, ranime ta foi au Christ et à l'Évangile, afin qu'éloignant les vices qui font les peuples misérables, tu acquières les vertus qui rendent les peuples heureux, et qu'ainsi, à l'exemple de ta sainte patronne, ornant ton front de ta triple couronne de l'humilité, de la chasteté, de la charité, tu mérites la seule récompense qui puisse répondre à nos désirs et satisfaire nos espérances, celle de l'éternité bienheureuse. Ainsi-soit-il.

DISCOURS

SUR

L'IDÉE D'UNE ÉGLISE PATRONALE

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE PATRONALE DE PARIS

A L'OCCASION

De l'installation du Doyen et des Chapelains de Sainte-Geneviève.

Le 1er Novembre 1867.

Mes Frères,

Ce n'est pas sans une vive émotion que je remonte dans cette chaire où il m'avait été donné, il y a quinze ans, de vous faire entendre la parole de Dieu. Depuis cette époque déjà lointaine, le cours des événements a modifié bien des choses. Issue de la pensée d'un prince généreux et d'un éminent prélat, l'institution de Sainte-Geneviève

a traversé plus d'une phase et subi des destinées diverses. D'autre part, beaucoup d'entre ceux qui aimaient à se grouper autour de cette chaire, et qui nous édifiaient par leur assiduité à fréquenter nos offices, sont allés dans un monde meilleur recevoir la récompense de leurs vertus. Ainsi en est-il des choses d'ici-bas! Dix, quinze années suffisent pour qu'en reparaissant au milieu d'une assemblée de chrétiens on n'y retrouve plus les mêmes visages et qu'on n'y sente plus battre les mêmes cœur ni tressaillir les mêmes âmes. Tant les générations se pressent sur le chemin de l'éternité; tant la mort est prompte à éclaircir nos rangs et à rompre les liens qui unissent entre eux les hommes sur la terre.

Mais, dans l'Église de Dieu, cette instabilité n'est qu'apparente. Les hommes passent, les institutions demeurent. Que dis-je, elles demeurent? elles se développent, elles progressent. Au lieu de fatiguer leur sève dans des efforts stériles, le temps, ce grand maître de la vie humaine, les fait arriver à leur maturité. L'expérience, en indiquant les améliorations nécessaires, sait emprunter au passé des leçons utiles pour l'avenir; et

les épreuves elles-mêmes, bien loin de les affaiblir, ne servent qu'à les consolider, en montrant ce qu'il y a en elles de force et de vie. Voilà ce qui est arrivé pour l'institution de Sainte-Geneviève. Mûrie par le temps, améliorée par l'expérience, éprouvée par les événements, elle se présente à vous dans de nouvelles conditions d'éclat, de vigueur, de fécondité. Et tout d'abord je dois remercier le gouvernement de l'empereur d'avoir mis le sceau à son œuvre en lui donnant une forme définitive, et d'avoir fait appel au clergé de France tout entier pour constituer à sainte Geneviève une garde d'honneur dans une réunion de prêtres d'élite, éprouvés par les luttes de la science et de la parole. Ces remerciements, nous les adresserons en même temps à l'illustre archevêque dont la haute intelligence a compris l'utilité de cette institution, et qui, en lui ouvrant des voies plus larges et plus sûres, vient d'ajouter aux mérites d'un épiscopat déjà si glorieux et si fécond pour l'Église de Paris. Je manquerais à la justice et à la vérité, si je ne rendais également un hommage public au digne représentant du premier pasteur, à M. l'Archidiacre de

Sainte-Geneviève, qui a su déployer, dans la restauration de cette œuvre, un zèle, une sûreté de coup d'œil et une expérience des affaires qui permettent de présager tout le bien qu'il lui sera donné d'accomplir lorsqu'il plaira au Seigneur de l'appeler à des fonctions plus hautes encore (1).

Nous voilà donc, Mes Frères, faibles, mais dociles instruments de Dieu pour le bien de vos âmes ; nous voilà devant vous, tout prêts à vous consacrer notre temps, notre parole, nos fatigues, nos veilles. Mais avant de traiter aucun autre sujet, et au début de cette organisation nouvelle, il est une question que j'ai dû me poser tout d'abord, et que je vais tâcher de résoudre. Qu'est-ce que l'église Sainte-Geneviève? Quelle est son idée ou sa raison d'être?

Quand je parcours l'une après l'autre ces églises qui forment pour la capitale une parure si splendide, j'en trouve une qui occupe un rang à part et au-dessus de toutes. Ce n'est pas sa haute antiquité ni les merveilles de son architecture qui lui assurent

(1) M. Lagarde, vicaire-général de Paris, archidiacre de Sainte-Geneviève.

ce privilège. Non; ne daterait-elle que d'hier, fût-elle de bois, qu'elle n'en resterait pas moins la première en dignité. Pourquoi cela? Parce que, dans cette église unique entre toutes, il y a ce qui ne se trouve nulle part ailleurs, quelque chose de central et de souverain, d'où part la doctrine et le gouvernement spirituel : je veux dire la chaire ou le siège de l'évêque, *catedra episcopalis*. De là vient qu'on appelle cette église l'église cathédrale. Elle est, pour tout un diocèse, le symbole de l'unité doctrinale et de l'autorité hiérarchique, la marque de l'apostolicité et le signe sensible de la communion avec l'Église universelle. Là siège l'évêque, successeur des apôtres, avec son sénat de prêtres groupés autour de sa chaire pour recueillir sa parole et transmettre ses instructions; et lorsque dans un diocèse, dans une église cathédrale s'élève une chaire épiscopale comme celle de Paris, une chaire dans laquelle se sont assis depuis dix-huit siècles des hommes tels que les Denys, les Marcel, les Germain, les Pierre Lombart, les Maurice de Sully, les Christophe de Beaumont, oh! alors, les peuples s'arrêtent avec respect devant ce mémorial des temps

passés, pour saluer dans la lignée des pontifes qu'il fait revivre à leurs yeux, la triple majesté du pouvoir, de la science et de la sainteté.

L'église Sainte-Geneviève n'est pas une église cathédrale. Elle n'a pas non plus le caractère ni le but des églises entre lesquelles se partage la grande famille diocésaine, et auxquelles vous appartenez tous par le lien de la naissance ou par le choix de l'habitation. Oui, il est pour chaque chrétien un temple auquel se rattachent ses souvenirs les plus chers et les plus intimes. Là s'est opérée son initiation à la vie chrétienne; là, l'eau du baptême a coulé sur son front pour lui conférer les droits de l'adoption divine; là, un jour, au début de la vie sérieuse, le Verbe incarné s'est uni pour la première fois à son âme afin de lui servir de soutien et d'aliment; là, à une heure non moins solennelle de son existence, il paraîtra avec la compagne de son choix pour sceller devant Dieu l'union qui devra faire son bonheur; et enfin c'est encore là qu'au terme de sa carrière, sa dépouille mortelle, escortée des prières de l'Église, viendra recueillir au seuil de la tombe les promesses de la résurrec-

tion. Voilà certes des relations étroites et profondes. Aussi, j'aime à le dire hautement, Dieu nous garde, Mes Frères, de vouloir rompre les liens qui vous unissent à vos paroisses, et d'affaiblir le moins du monde les droits de cette paternité spirituelle dont le pouvoir est en raison de la charge d'âmes. Nous agirions contrairement aux intentions de l'Église, de l'Église qui, en exigeant de chaque fidèle qu'il vienne accomplir dans l'église paroissiale, à une époque déterminée, le plus grand acte de l'année chrétienne, montre assez par là que ces foyers multiples de la vie religieuse contribuent puissamment à entretenir et à fortifier la communion des âmes.

Vous le voyez, Mes Frères, nous tenons avant tout à conserver à l'église Sainte-Geneviève son caractère particulier, et à ne pas la confondre avec tout ce qui n'est pas elle. Quelle est donc, me direz-vous, sa situation propre, et par suite son idée, sa raison d'être? Cette situation, je vais la caractériser d'un mot. Entre l'église cathédrale et les églises paroissiales, l'église Sainte-Geneviève occupe une place intermédiaire, un rang exceptionnel et unique, parce qu'elle seule

est l'église patronale de Paris. Et à ce titre elle est d'abord un centre de prières pour toute la capitale, parce que le patronage de sainte Geneviève s'étend à toute cette immense cité. Oui, c'est ici, dans ce lieu de pèlerinage, l'un des plus augustes du monde chrétien, que la prière doit affluer des divers points de Paris et de la France, pour venir demander à Dieu, par l'intercession de sainte Geneviève, la persévérance des justes, le retour des pécheurs, la guérison des infirmes, la prospérité de la patrie, le triomphe de l'Église. Et c'est d'ici, de ce réservoir des largesses divines que la prière, fécondée de Dieu, doit refluer dans tous les sens sur cette grande ville, comme un fleuve de grâces et de bénédictions, pour aller porter aux riches l'abnégation et l'esprit de charité, aux pauvres la résignation dans le malheur, à l'ouvrier et au travailleur la force de lutter contre les difficultés de la vie. Ainsi voit-on dans le corps humain le premier élément de la vie aboutir au cœur par une infinité de veines, et repartir de là pour se répandre par mille artères jusqu'aux membres les plus reculés. Ne vous étonnez donc pas que cette église soit un centre de vie religieuse, un

lieu de réunion pour tous : ni qu'à certains jours de l'année sa vaste enceinte semble trop étroite pour contenir la foule qui s'y presse. Vos pères vous ont appris qu'il est un sanctuaire dont tout enfant de Paris doit connaître le chemin, un sanctuaire d'où les faveurs divines se répandent sur la cité entière; et chaque fois que vous apparaissez sous les voûtes de ce temple, vous n'y venez pas seulement remplir les devoirs de la religion. Non; c'est encore un pèlerinage que vous accomplissez; c'est une grâce spéciale que vous pouvez y recueillir; car, si vous y apportez la foi, vous en retirerez les bénédictions et la récompense du pèlerin.

Centre de prières et de pèlerinage pour toute la capitale, l'église patronale de Paris doit être en second lieu un centre d'enseignement. De même que la prière descend de la montagne Sainte-Geneviève pour enlacer les esprits et les cœurs dans un réseau mystérieux et invisible, ainsi faut-il que la doctrine rayonne de ce sommet sacré sur les intelligences; ainsi faut-il que la parole de Dieu s'y fasse entendre à tous, vive, profonde, savante, pour la jeunesse des écoles échelonnée dans ce quartier des études et du

du savoir humain; élevée et pratique tout ensemble pour les pieux fidèles que leur dévotion à sainte Geneviève attire dans cette enceinte; instructive et attachante pour les classes ouvrières qui ont besoin tout à la fois de trouver dans la religion un frein et une consolation. Le passé et le présent se réunissent d'ailleurs pour assigner à l'église patronale de Paris cette destination particulière. Oui, c'était une grande idée de la part d'un de nos vieux rois que d'avoir construit sur ces hauteurs la basilique de Sainte-Geneviève, afin d'en faire un centre d'enseignement pour toute la capitale. Car c'est d'ici, de cette montagne fameuse que la science de la religion s'était jadis répandue sur toute l'Europe. C'est à quatre pas du lieu où je vous parle que les Pierre Lombard, les Thomas d'Aquin, les Albert le Grand étalaient devant leurs contemporains émus et ravis les magnificences de la doctrine chrétienne. C'est sur les flancs de cette colline que les Abélard et les Guillaume de Champeaux tenaient suspendue à leurs lèvres une jeunesse avide d'instruction religieuse; que Hugues et Richard de Saint-Victor initiaient les esprits aux méditations les plus pro-

fondes. Depuis lors, la montagne Sainte-Geneviève est restée ce qu'elle était auparavant, le berceau des grandes écoles, le siège d'institutions sans rivales dans le monde, le rendez-vous des sciences, des lettres et des arts. Voilà pourquoi il fallait que la chaire catholique se dressât sur cette cime, visible à tous, abordable à tous, pour y faire entendre sous toutes les formes, à travers les bruits et les contradictions humaines, la parole et les enseignements de Dieu.

Ce n'est là, toutefois, qu'un deuxième caractère propre à l'église Sainte-Geneviève. Car la prière commune engendre l'association, et la doctrine trouve dans les œuvres son expression pratique. Donc, pour répondre pleinement à son idée, l'église patronale de Paris doit devenir, en troisième lieu, un centre d'œuvres et d'associations. Ces mots, je les prends dans leur sens le plus large et le plus étendu. Car dans l'église Sainte-Geneviève, rien ne doit s'arrêter aux limites d'une paroisse ni d'un quartier; il faut que tout y soit vaste, expansif et central comme elle-même. Telle est, en effet, la forme que nos vénérables prédécesseurs ont cherché à imprimer aux institutions qui se

rattachent à ce temple. C'est dans tous les rangs de la bourgeoisie de Paris que se recrute la confrérie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève, cette antique et pieuse compagnie dont les plus hauts personnages se glorifiaient de faire partie dans les siècles de foi, et à laquelle nous nous efforcerons de rendre son éclat et sa splendeur passée. C'est aussi de tous les points de la capitale que nous sont arrivés les membres de cette association du Rosaire vivant, qui forme comme une couronne de perles déposée par les mains de sainte Geneviève sur le front de la très sainte Vierge. C'est encore de loin comme de près que la piété des familles députe vers le village de Nanterre cette congrégation de jeunes filles qui se réunissent sous ses auspices pour vénérer sa mémoire et s'inspirer de ses vertus. Voilà autant d'associations qui ont leur raison d'être et leur place marquée au milieu de nous. Mais combien n'aimerions-nous pas en voir augmenter le nombre, afin que l'épanouissement de la vie religieuse pût être en harmonie avec les magnificences de ce temple et avec sa destination propre! Que j'aimerais à voir ces associations ouvrières, ces sociétés chré-

tiennes de secours mutuels, ces confréries de Saint-François-Xavier se réunir, à certains jours de l'année, dans l'église patronale de Paris, pour y offrir l'imposant spectacle de cinq à six mille hommes jetant vers Dieu, de leurs mâles poitrines, le cri d'une foi ardente! Que j'aimerais à voir les conférences de Saint-Vincent de Paul, cette admirable milice de la charité, adopter pour le siège de leurs réunions annuelles et générales ce temple qui n'est limité par aucune circonscription, et dont la périphérie s'étend aussi loin que leur dévouement! Que j'aimerais à voir les cercles catholiques, où la jeunesse des écoles alimente et fortifie sa foi, venir se placer sous le patronage de la vierge de Paris, et choisir ce sanctuaire pour la consécration religieuse de leurs travaux scientifiques et littéraires! Que j'aimerais à voir ces œuvres de militaires disséminées sur divers points de la capitale se rattacher entre elles, se réunir en faisceau et se grouper autour de ce temple pour trouver leur point de ralliement et leur centre d'unité, en sorte que l'église patronale de Paris puisse devenir pour les braves jeunes gens de notre armée active ce qu'est l'église des Invalides pour les

glorieux vétérans de nos milices. Ce sont là des rêves, diront quelques esprits pusillanimes qui s'effrayent plus des obstacles qu'ils n'espèrent dans le secours de la Providence. Eh bien, ces rêves, nous essayerons de les convertir en réalités, dans la mesure de nos forces, avec l'aide de Dieu et sous l'égide de sainte Geneviève. Si nous ne parvenons pas à construire l'édifice tout entier, nous poserons du moins des pierres d'attente; ce que nous ne ferons qu'ébaucher, nos successeurs l'achèveront; mais ce que je ne crains pas d'affirmer dès maintenant, le regard tourné vers l'avenir, c'est que tel sera le rôle, telle sera la destinée de cette église. Oui, ce vaste foyer de prières et d'enseignements deviendra tôt ou tard, pour la capitale entière, un centre non moins fécond d'œuvres et d'associations.

Et maintenant, Mes Frères, après vous avoir dit l'idée de l'église Sainte-Geneviève, son but, sa raison d'être, je devrais, ce semble, faire un appel à votre piété, et vous demander votre bienveillant concours pour notre institution restaurée et agrandie. Mais déjà cette assistance si nombreuse et si recueillie, la touchante attention que vous

venez de prêter à ma parole, l'allégresse spirituelle que je vois peinte sur vos visages, tout cela m'indique assez que vos sympathies chrétiennes nous sont acquises, et qu'il ne nous reste plus qu'à les justifier par notre zèle pour le bien de vos âmes. Dans ce travail d'édification mutuelle, nous n'avons pas cru pouvoir mieux répondre à vos désirs qu'en inaugurant le nouvel ordre de choses par l'octave solennelle des Morts. Car s'il est une église indiquée pour ces exercices si consolants du culte catholique, c'est assurément celle que l'usage avait destinée à la sépulture des grands serviteurs de la patrie. Voilà pourquoi, en implorant tout d'abord la miséricorde divine sur nos parents et nos amis défunts, nous étendrons nos prières à tous les morts inhumés dans cette nécropole souterraine. Parmi ces hommes, il s'en trouve qui ont eu le malheur de combattre la religion chrétienne par des ouvrages tristement célèbres. Ces hommes ai-je besoin de le dire? nous passons notre vie à les réfuter par nos discours et par nos écrits. Mais devant leur avenir éternel, devant l'incertitude qui enveloppe leurs destinées futures il ne reste plus sur nos lèvres que la prière de la

charité. Ce n'est pas à nous de prononcer un jugement réservé à Dieu seul. Comme saint Paul, nous voudrions être anathème pour nos frères coupables, afin de pouvoir adoucir leur infortune ; et s'il est un spectacle capable de frapper les esprits les plus prévenus, c'est de voir l'Église catholique priant ici même sur la tombe de ses ennemis, et leur rendant en bénédictions après leur mort les outrages qu'elle avait reçus d'eux pendant leur vie.

Donc, Mes Frères, accourez de tous les points de Paris pour prendre part à la sainte ligue de prières que nous allons organiser pendant cette octave, afin de procurer à vos chers défunts le rafraichissement, la lumière et la paix. Et vous, ô notre bien-aimée patronne, dont le nom vient toujours se placer sur nos lèvres, dont le souvenir se retrouve au commencement de toutes nos joies, demandez à Dieu, pour ces prêtres qui vont se dévouer à votre culte, la grâce d'accomplir avec fruit leur belle mission, et pour ce religieux auditoire la force de persévérer dans le bien, afin que tous, prêtres et fidèles, ne se proposent d'autre but dans leurs paroles et dans leurs œuvres que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ainsi-soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT GERMAIN D'AUXERRE

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

Le 31 Juillet 1860.

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei.

Souvenez-vous de vos évêques qui vous ont annoncé la parole de Dieu.

Ep. aux Hébr., xiii, 7.

Mes Frères,

Lorsqu'une nation chrétienne veut chercher dans son passé ce qui a fait sa grandeur et sa gloire, elle a coutume de parcourir la lignée de ses princes, la lignée de ses hommes de génie, la lignée de ses héros; et c'est là une triple couronne que Dieu dépose sur le front d'un peuple. Mais quand, par

delà cette gloire terrestre et humaine, elle cherche ce qui fait sa grandeur surnaturelle et divine, elle dépasse l'héroïsme militaire, le génie et la royauté, pour compter avec un noble orgueil la lignée de ses saints.

Les saints! voilà le plus bel ornement d'un peuple et sa divine parure. A cette fécondité surnaturelle on peut mesurer sa force et sa vitalité. Or, s'il est une nation catholique qui apparaisse dans l'histoire, portant au front la couronne de la sainteté, c'est la nation française; et je n'ai pas besoin de sortir des murs de la capitale pour recueillir les témoignages de ce fait : l'art et la piété l'ont gravé au frontispice de nos monuments, et du haut de ces édifices consacrés par la religion, les Denys, les Germain, les Marcel, les Eloi, les Sulpice, les Séverin, les Médard, les Martin, les Clotilde, les Geneviève, les Louis, les Vincent, attestent de concert que si la sainteté a germé et fleuri sur un sol, c'est assurément sur cette terre prédestinée qu'on appelle la France.

Or, parmi ces grandes figures il en est une que nulle autre ne surpasse en éclat ni en hauteur. Nommer cet homme de Dieu qui apparaît au berceau de l'Église de France

comme l'un de ses fondateurs, c'est rappeler l'époque mémorable à jamais, où il plut à Dieu d'introduire notre patrie au sein de son royaume. Germain d'Auxerre est le type de ces grands évêques de la Gaule dont l'incrédulité elle-même a pu dire qu'ils ont formé notre pays comme les abeilles forment leur ruche. Sa vie apostolique n'a pas deux faces : aussi je ne la diviserai pas. Depuis le moment où Dieu l'enleva aux affaires du siècle pour lui confier le ministère des âmes, il offrit dans sa personne le modèle accompli d'un évêque chrétien. C'est l'aspect unique sous lequel je me propose de l'envisager dans ce discours.

Lorsqu'on veut étudier la mission providentielle d'un homme, il faut tout d'abord jeter un coup d'œil sur le théâtre au milieu duquel Dieu s'est plu à le produire. Or, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, à l'une des extrémités de l'empire romain, se trouvait une race, la dernière qu'eût touchée l'épée de Rome, avant que l'épée de Rome se brisât dans des mains devenues trop faibles pour la porter. Tout ce qu'il y avait eu de grand dans le vieux monde s'était rencontré

avec cette race que Caton définissait par deux traits : l'éloquence et la bravoure, *res militaris et argute loqui.* Lorsque Alexandre promenait ses phalanges à travers l'Asie, il était venu se heurter à cette race, et elle avait dit à l'homme devant qui la terre s'était tue : Nous ne vous craignons pas; nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel ne tombe sur nous. Aussi Rome ne tremblait-elle que devant cette race, qui un jour était allée au Capitole venger d'avance les humiliations de vingt peuples; et chaque fois que l'écho d'une menace franchissait les Alpes, la grande république ordonnait à ses consuls de veiller à son salut. Enfin, pour la dompter, il avait fallu que le plus grand homme de guerre de l'ancien monde déployât contre elle la double ressource du génie et de la cruauté. Mais la Gaule vaincue par César n'en demeurait pas moins pour ses vainqueurs une menace et une terreur; et il n'était pas besoin de creuser bien avant dans la terre des Civilis et des Vindex pour voir qu'elle n'avait rien perdu de sa sève ni de sa fécondité. Telle est la race au sein de laquelle Dieu avait fait naître Germain, avant que les Francs, s'unissant aux Gaulois, produisissent ce mé-

lange providentiel d'activité et de force qui est devenu la nation française.

J'ai nommé la patrie de Germain; je n'ai pas dit encore ce qu'elle était devant Dieu et devant le Christ. Or Dieu, qui destinait la Gaule à devenir l'un des plus beaux fleurons de la couronne de l'Église, Dieu voulut que la foi y jetât de bonne heure des racines profondes. Et comme rien de grand ni de durable ne se fonde ici-bas que par le sacrifice d'un sang pur librement versé, les premiers apôtres de la Gaule en avaient été les premiers martyrs. C'est là, chrétiens, un premier fait par lequel les conquêtes de la foi s'inaugurent dans le monde : elle grandit au milieu de la lutte et se fortifie par l'attaque; elle tire sa croissance de ce qui semblerait devoir l'étouffer dans son germe, et c'est en cherchant à l'éteindre dans le sang qu'on fait briller sa lumière. Telle est la marche invariable que suit la vérité ; c'est le sacrifice qui lui fraye la voie en lui ouvrant un passage à travers les préjugés et les passions humaines. C'est pourquoi les Denys, les Pothin, les Saturnin, les Firmin, et tant d'autres avaient cimenté par leur sang la doctrine qu'ils prêchaient, et la Gaule chrétienne était

sortie de là comme une tige immortelle d'une semence féconde.

Mais si le sang des martyrs est la semence bénie d'où naissent les Églises, la science des docteurs est la sève vivifiante qui les fait croître et se développer. De là vient que dans l'histoire des conquêtes spirituelles, Dieu a coutume de faire succéder à la phalange des confesseurs de la foi celle de ses défenseurs; car la science divine ne fleurit nulle part avec plus d'éclat que sur un sol trempé par le sang du sacrifice. Dieu n'y manqua point pour la Gaule. Il y suscita une pléiade de docteurs au milieu desquels saint Irénée et saint Hilaire s'élèvent comme la plus haute expression du génie illuminé par la foi.

Après le martyre qui fonde, après la science qui affermit, vient le gouvernement qui organise et qui achève. Lorsqu'une terre a bu le sang du sacrifice, qu'elle a été pénétrée des rayons de la doctrine, elle ne réclame plus d'autre principe de fécondité que les labeurs du sacerdoce et de l'épiscopat. C'est pourquoi les grands évêques prennent place dans l'histoire des peuples chrétiens à la suite des grands docteurs et des grands martyrs, et leur activité merveilleuse vient donner à l'é-

difice entier sa forme et son couronnement. La Gaule eut ce privilège qui n'échut à aucune autre nation dans un plus haut degré. Dieu fit naître dans son sein au quatrième et au cinquième siècle, une génération d'évêques telle qu'il s'en offre rarement dans l'histoire de l'Église. C'étaient les Martin de Tours, les Marcel de Paris, les Loup de Troyes, les Remy de Reims, les Mamert de Vienne : hommes grands par le cœur, grands par le caractère, grands par la foi et par les œuvres, groupe sublime d'où se détache la figure de saint Germain d'Auxerre.

J'ai marqué le rang que Dieu lui assignait ; il me reste à vous dire comment il a su l'occuper. Or parmi ceux que Dieu destine au ministère des âmes, il en est qui semblent en quelque sorte porter avec eux en naissant le signe de l'élection. Comme Samuel, ils entendent dès le bas âge la voix de Dieu qui les appelle; et cette voix qui leur parle au cœur ne laisse de son ni d'autorité à aucune autre. Ils suivent docilement l'attrait souverain de la grâce et, comme un vaisseau qui se laisse aller au gré d'un vent protecteur, ils arrivent devant l'Église qui les reçoit et aux pieds du Christ qui les bénit, poussés par une force

secrète qui dirige leur jeunesse dans un cours non troublé. Il en est d'autres, au contraire, que les événements ou les hommes détournent brusquement de leur voie pour les rejeter sur des routes d'où ils ne rapportent le plus souvent qu'un esprit inquiet ou un cœur blessé; et alors pour réparer ce que le monde a détruit, il faut l'une de ces illuminations soudaines ou l'un de ces coups d'autorité qui triomphent des âmes et dont Dieu seul a le secret.

Germain fut du nombre de ces derniers; et il semble que, pour assurer à cet homme une action puissante sur son époque, Dieu ait permis qu'il la vît en face, mêlé aux erreurs et aux agitations du temps. La jurisprudence et les armes l'avaient enlevé à l'Église, et les honneurs couronnant ses grandes qualités paraissaient fermer devant lui la voie du retour. Gouverneur d'Auxerre, sa ville natale, il consacrait aux plaisirs d'une vie mondaine tout le temps que ne réclamaient point ses fonctions; et, comme la plupart des grands seigneurs de cette Gaule moitié barbare et moitié civilisée, il supportait impatiemment le joug de l'autorité spirituelle. Un blâme sévère qu'il s'était attiré de la part de l'évêque

d'Auxerre pour une fantaisie coupable avait allumé dans son cœur le feu de la vengeance; mais son âme naturellement droite et fière, était aussi capable d'accepter une humiliation que prompte à la sentir. Ce sacrifice de l'orgueil au devoir fut peut-être le principe de sa conversion; car Dieu n'attend de l'homme égaré dans ses voies qu'un effort généreux pour lui tendre la main et le relever de ses chutes. L'évêque d'Auxerre comprit qu'un tel homme, acquis au sacerdoce, en deviendrait la gloire et la force; et à cette époque où l'acclamation populaire faisait les rois en élevant sur le pavois des chefs de tribu, la voix du peuple, désignant Germain pour évêque fut regardée avec raison comme la voix même de Dieu.

Germain porta dans la chaire épiscopale l'énergie et l'activité qui distinguaient son âme. Et c'est là une loi morale qui suit son cours régulier dans le gouvernement de la Providence. La grâce ne détruit point les qualités de la nature, mais elle les épure, les agrandit et les transforme; elle fait tourner au bien ce qui servait au mal. Elle renverse Paul sur le chemin de Damas; mais, en se relevant sous la main de Dieu qui l'a

touché, le futur conquérant des âmes restera toujours l'impétueux cavalier qui poussait devant lui son coursier vers Damas, et qui, de persécuteur devenu apôtre, trouvera la terre trop petite pour l'ardeur qui le consume. Elle communique à Augustin une force qu'il ne connaissait pas; mais le fils de Monique gardera sous l'action divine cette profondeur et cette vivacité de sentiment qui ont fait la moitié de son génie. Ainsi en fut-il de Germain, et quelque changement que la grâce eût opéré en lui, on retrouvait dans le pontife, sans mélange de vices, les qualités que déployait le gouverneur d'Auxerre.

C'est que, en effet, l'épiscopat des Gaules exigeait alors un grand caractère joint à une âme pleine de foi. Offrir dans sa personne une expression vivante de l'Évangile, faire germer et fleurir la sainteté dans les âmes, combattre les erreurs qui menaçaient de troubler la pureté de la doctrine, intervenir entre les souffrances des peuples et la tyrannie des princes, comme un ange de paix et de conciliation : telle est la mission qui se présentait à Germain et qu'il accomplit fidèlement.

Et d'abord, ce qui, dans un grand minis-

tère, est compris de tous et s'impose à tous, c'est l'ascendant de l'exemple. Car il n'y a rien de plus fort ni de plus puissant sur la terre qu'une parole qui emprunte son autorité à la sainteté de la vie. C'est par là que le christianisme a conquis le monde. Avant lui, bien des philosophes avaient enseigné le devoir, exalté la vertu, recommandé le sacrifice; mais le plus souvent leurs actions démentaient leurs paroles. De là l'inanité de leurs efforts et l'impuissance de leurs discours. Si, au contraire, l'Évangile a triomphé de la race humaine, c'est qu'il a été prêché par des saints. Quand le monde vit se dérouler devant lui cette légion d'hommes détachés d'eux-mêmes, pleins de mépris pour les jouissances de la terre, foulant aux pieds les vanités du siècle, humbles, chastes, charitables jusqu'à l'héroïsme, bénissant ceux qui les maudissaient, répondant à la calomnie par le silence, à l'outrage par le bienfait, au supplice par la patience, au blasphème par la prière : oh! alors, vaincu par un tel spectacle, il se jeta dans les bras d'une religion qui joignait à la persuasion de la parole la force et l'efficacité de l'exemple.

Vous comprenez dès lors l'influence sou-

veraine que la parole de Germain dut exercer sur les populations de la Gaule. Cet homme que les dignités humaines avaient trouvé si ardent aux plaisirs, le voilà qui donne l'exemple du détachement le plus complet. Une rigidité de conduite qui parle à tous les yeux, répand autour de sa vie une renommée de vertu dont ses contemporains se sont fait l'écho. Sa nourriture, c'est un peu de pain d'orge dont il use avec parcimonie : son vêtement, une tunique grossière qui ne s'accomode ni aux intempéries de l'hiver, ni aux ardeurs de l'été; son lit, une couche misérable qui suffit à la nature et repousse la mollesse. Voilà l'homme sur les pas duquel les multitudes se presseront respectueuses et soumises, qui domptera les hérésies, qui brisera les armées, qui fléchira les puissances de la terre. Ah! je n'en suis pas étonné. Il y a dans le sacrifice librement accompli une grandeur et une solennité dont s'émeuvent ceux-là même qui ne le comprennent pas. Et aujourd'hui encore, dans ce siècle où le prestige est aux choses vaines, nul d'entre nous n'échappe entièrement à la domination du sacrifice. Le détachement, sous telle forme qu'il s'offre à nos yeux,

nous inspire un sentiment de respect que n'obtiennent de notre part ni la richesse ni les dignités; et je défie tout homme qui a le sens de la grandeur morale, de rencontrer sur son chemin quelque pauvre franciscain traversant nu-pieds et la corde aux reins les rues de cette capitale, entre la richesse qu'il dédaigne et le plaisir qu'il foule aux pieds, sans se dire au fond de son âme : Il y a là de la majesté, il y a de la grandeur; car c'est la grandeur et la majesté du sacrifice.

Non pas que les serviteurs de Dieu recherchent ce prestige de la sainteté qui s'attache à leur vie; non, mais ils le trouvent à côté d'eux; et plus leur humilité s'en effraye, plus Dieu en fait briller l'éclat. Aussi la réputation de Germain se répandit-elle au loin; et quand les évêques de la Gaule, réunis en concile, résolurent de combattre l'hérésie de Pélage sur le sol de la Grande-Bretagne, c'est à Germain d'Auxerre et à Loup de Troyes qu'ils confièrent cette mission, comme aux docteurs les plus propres à défendre la vérité par l'autorité de leur science et l'ascendant de leur vertu.

Dieu, qui a fait descendre la vérité sur la

terre, n'a pas voulu qu'elle triomphât sans combattre. Voilà pourquoi les attaques ne feront jamais défaut à la doctrine catholique, et si c'est le propre de l'Église de vaincre toujours, il est également dans sa destinée de ne rester jamais sans ennemis. Ne vous en étonnez pas, mes Frères : Si le Fils de Dieu lui-même, la vérité incarnée, a daigné se livrer à toutes les contradictions humaines, ne faut-il pas que sa doctrine, déposée dans l'Église, partage son sort, et qu'impérissable comme Lui, elle trouve, à son exemple, l'incrédulité à côté de la foi, et le blasphème en face de l'amour? Oui, telle est la loi du monde. Il faut que la vérité règne sur le genre humain par droit de conquête, comme elle règne sur lui par droit de naissance. Et rien n'est assurément plus beau ni plus glorieux que cette marche patiente et laborieuse de la vérité, qui conquiert pied à pied le terrain des âmes; qui trouve à chaque pas une victoire dans un combat nouveau; qui s'avance à travers mille obstacles qu'elle renverse, et fait tourner à son éclat jusqu'aux ténèbres mêmes dont on cherche à la couvrir. Dieu ne pouvait ménager à la vérité un plus grand triomphe, qu'en permettant aux hom-

mes de la discuter, pour les contraindre à témoigner, par leurs résistances mêmes, de sa force et de sa souveraineté.

C'est pourquoi il y aura toujours des hérésies, parce qu'il ne manquera jamais d'hommes pour repousser la vérité que Dieu leur présente par les mains de l'Église. Or, si j'examine le caractère de l'hérésie que Germain allait combattre dans la Grande-Bretagne, je trouve qu'elle fait encore le fond de toutes les erreurs modernes : c'était la négation de la chute de l'homme et de la nécessité d'une rédemption. Comme les rationalistes de nos jours, Pélage, leur ancêtre à tous, soutenait que la nature humaine, telle qu'elle est en chacun de nous, se suffit à elle-même sans le secours de la grâce. Comme eux, il fermait l'oreille à la voix du genre humain, qui, pendant quatre mille ans, tourmenté par le sentiment de sa faute, demandait, attendait, désirait la délivrance. Comme eux il fermait l'oreille à la voix de la conscience, qui atteste par nos ténèbres, nos défaillances et nos égarements, que nous sommes déchus de notre état primitif, et que, si le Fils de Dieu ne nous avait pas tendu une main secourable, s'il ne nous avait pas touchés de sa croix et

arrosés de son sang, l'humanité retomberait sur elle-même sans lumière, sans force et sans vie. Tant il est vrai que l'erreur est contrainte à se répéter sans cesse, et que, pour châtiment de son orgueil, Dieu la condamne à tourner dans un cercle d'agitations stériles, sans pouvoir y trouver le repos ni même la nouveauté.

Telle est l'hérésie que Germain allait combattre dans la Grande-Bretagne avec les armes de la vérité. Mais, avant de l'y suivre, je dois à votre piété de ne point passer sous silence un incident qui a pour nous tous un intérêt et un charme particuliers.

Un jour que les deux apôtres de la foi traversaient un village situé sur leur route, la multitude, avertie de leur arrivée, s'était portée à leur rencontre. Car de la Bretagne à l'Aquitaine et de l'Armorique à la Provence, il n'y avait pas deux noms plus glorieux ni plus vénérés que ceux de Germain d'Auxerre et de Loup de Troyes. Aussi, à leur approche, on se porte au-devant d'eux, on les entoure, on leur baise les pieds, on s'incline sous leurs mains. Pour eux, émus et attendris, ils traversent les rangs de la foule agenouillée sur leur passage, en ré-

pandant autour d'eux ces bénédictions puissantes dont les successeurs des apôtres ont recueilli l'héritage. Mais toup à coup Germain s'arrête, une illumination soudaine a fait tressaillir son âme, et son œil, s'animant d'un regard prophétique, a démêlé dans la foule une jeune fille de sept ans. Comme le vieillard Siméon au temple de Jérusalem, il a lu dans cette âme sa sainteté future, sa merveilleuse destinée. Ainsi le secret des opérations divines se dévoile-t-il aisément à un esprit dont le regard limpide n'est plus troublé par les ténèbres de la concupiscence. Le vieillard donc s'approche de la jeune fille, et levant les yeux vers le ciel, il prédit à tous que cette enfant sera grande devant Dieu et grande devant les hommes. Cette enfant, vous l'avez nommée, c'était sainte Geneviève. Dieu avait réservé à Germain le glorieux privilège de discerner la vocation de la future patronne des Gaules.

A partir de ce moment-là, le saint évêque ne perdit plus de vue celle dont il avait prophétisé la mission et pressenti la sainteté. Quand plus tard le vent de la calomnie vint à se déchainer sur elle, il défendit son innocence contre les préventions d'une multitude

égarée; et je n'en suis pas surpris. L'Église catholique est jalouse de la couronne de ses vierges; car cette gloire si pure est en même temps l'une des preuves les plus éclatantes de sa divinité. La virginité est au milieu d'elle l'arôme préservateur qui bannit la corruption ou qui la neutralise; c'est le parfum céleste qui embaume le champ du père de famille; c'est le lis qui fleurit au milieu des ronces et des épines; c'est une émanation de la nature angélique sur l'humanité; c'est le drapeau de la victoire complète de l'esprit sur les sens; et quand l'Église veut prouver au monde qu'elle vient de Dieu, elle n'a qu'à lui montrer la sainte phalange de ses vierges pour manifester une force et une pureté qui ne sont pas de la terre.

Sa sollicitude n'est pas moindre pour préserver les esprits des atteintes du mensonge. De là cette activité prodigieuse que déploya Germain à son arrivée dans la Grande-Bretagne. Il prêche, il combat, il attaque, il réfute; il réunit des assemblées, établit des conférences publiques, chasse l'hérésie de toutes ses positions, l'accule, la terrasse; et ce que la parole a commencé, le miracle, plus fort que la parole, l'achève et le complète.

Oui, le miracle, car Dieu voulut que la puissance du thaumaturge vînt soutenir la doctrine de l'apôtre. J'entends dire quelquefois : Pourquoi les miracles, si fréquents à cette époque, sont-ils devenus plus rares de nos jours? Pourquoi Dieu intervient-il moins souvent dans les choses d'ici-bas par une action directe et immédiate de sa providence? La raison en est toute simple, Mes Frères, et c'est saint Augustin qui va nous la donner. Lorsqu'une plante, dit-il, est jeune et délicate, on l'arrose fréquemment et on la cultive avec soin; mais dès qu'elle atteint son développement complet, on l'abandonne au cours ordinaire de la végétation : la pluie du ciel et la chaleur suffisent désormais pour entretenir sa force et sa vitalité.

Il en est ainsi de l'Église. A son entrée dans le monde, elle avait besoin d'un secours extraordinaire pour s'y soutenir et s'y développer. Sans le miracle, le genre humain, esclave des sens et des passions, n'aurait pu rompre avec ses traditions de vice et de mensonge. Car le miracle, c'est le signe authentique, le cachet de vérité, le sceau irréfragable que Dieu imprime à son œuvre; c'est le coup d'État de la Providence, c'est

l'éclair qui sillonne la nue et qui déchire en un clin d'œil les ténèbres les plus épaisses. Voilà pourquoi le miracle a dû se multiplier autour du berceau de l'Église. Aujourd'hui qu'elle est là debout, victorieuse de l'espace, du temps et des passions, elle se maintient par sa propre force, elle n'a plus besoin, pour prolonger sa vie, de cette intervention fréquente de la puissance divine, car elle est elle-même un miracle permanent et le plus palpable de tous. Pour asseoir ce roc immobile au-dessus du flot des passions humaines, il fallait toute une succession de merveilles; une fois le roc assis sur une base inébranlable, Dieu a pu retirer sa main ou du moins la laisser voir à de rares intervalles; le roc se soutient par lui-même, et fort de la puissance que Dieu lui a donnée, il se rit de la tempête et de ses colères inutiles.

Ne vous étonnez donc pas qu'en plaçant Germain en face de ces hérésies primitives, Dieu ait armé sa main du miracle, et qu'il ait soumis à son pouvoir les fléaux du corps et de l'âme, les éléments de la nature et jusqu'aux puissances de l'enfer. Dieu proportionne ses dons aux besoins de son Église, et il sait tirer des profondeurs de son con-

seil les moyens infaillibles qui assurent à la vérité le triomphe sur l'erreur. Ranimée dans sa foi par le zèle des deux évêques gaulois, la Grande-Bretagne repoussa de son sein l'hérésie de Pélage, et une deuxième mission entreprise par Germain quelque temps après, acheva de couronner le succès de la première.

Je ne sais, Mes Frères, si cet épisode de la vie de saint Germain nous inspire la réflexion qu'il fait naître dans mon esprit. La mission des évêques gaulois dans la Grande-Bretagne prouve que dès l'origine l'état religieux de ce pays attirait l'attention et excitait le zèle de l'Église des Gaules. Et lorsque, à une distance de quatorze siècles, nous nous reportons à l'époque actuelle, un sentiment douloureux s'empare de notre âme. Une hérésie plus dangereuse que celle de Pélage a ravagé depuis trois cents années cette île fameuse que Dieu semble avoir placée au sein des mers pour les couvrir et les dominer. Le protestantisme a rompu violemment les liens qui unissaient l'Angleterre à l'Église catholique, et la défection de ce pays est le plus grand obstacle au triomphe de la vérité sur la terre. Oui, comme on l'a dit

bien de fois, l'Angleterre manque à l'Église catholique et le catholicisme manque à l'Angleterre. Que n'eût pas fait, depuis trois siècles, cette race sœur et rivale de la nôtre, avec sa ténacité, son bon sens, son esprit entreprenant; que n'eût-elle pas fait pour le triomphe de la foi, si, en place d'un christianisme amoindri et mutilé, le catholicisme en avait été l'âme et la vie? Au lieu de n'obéir qu'aux calculs d'une ambition égoïste, elle eût porté au loin la foi évangélique sur l'aile de ses vaisseaux; elle eût mis au service de Dieu et de l'Église ses trésors qu'elle prodigue dans des missions stériles, son activité qui ne connaît plus d'autre mobile que l'intérêt matériel; et peut-être, à l'heure qu'il est, la croix de Jésus-Christ se dresserait d'un continent à l'autre, souveraine et maîtresse des deux mondes.

En perdant la foi catholique, la Grande-Bretagne a méconnu cette mission dans laquelle Dieu lui réservait une si large part. A Dieu ne plaise, néanmoins, que nous désespérions de l'avenir, et si nos pressentiments ne nous trompent pas, c'est de l'Église de France qu'est parti, comme au temps de Germain d'Auxerre, le coup mortel qui de-

vait frapper l'hérésie. Au commencement de ce siècle, quelques évêques français abordèrent également sur les côtes d'Angleterre. En apparence, ce n'était pas le souffle de Dieu qui les portait vers cette rive; une tourmente sociale, à nulle autre pareille, les rejetait loin d'une patrie encore plus malheureuse qu'ingrate. Mais Dieu, qui se plaît à conduire les hommes par des voies secrètes, Dieu dirigeait vers ces rivages les nobles exilés. Depuis un siècle et demi des préjugés invétérés, des colères aveugles avaient égaré les masses, et l'Église catholique n'apparaissait plus à leur œil troublé qu'à travers le bandeau du fanatisme et de la haine. Mais à la vue et au contact de ces augustes débris de l'Église de France, de ces évêques qui portaient si noblement le poids de l'infortune sous leurs cheveux blanchis par l'âge et la fatigue, la haine se tut, les colères s'assoupirent, les préventions cédèrent quelque peu de leur force et de leur vivacité. Ce fut le point de départ d'un mouvement de retour qui, depuis, est allé toujours croissant et que nous saluons aujourd'hui des plus vives et des plus légitimes espérances. Dieu avait pris quelques se-

mences de vérité dans l'antique terre des Gaules, et le vent de sa Providence les avait répandues sur les rives d'Angleterre. Et lorsqu'un jour ce grand peuple, revenu à la foi de ses pères, se retournera vers son passé, il comptera parmi les premiers instruments de sa conversion ces évêques français qui avaient su lui faire admirer, au milieu des souffrances de l'exil, la sérénité de leur foi et la dignité de leurs vertus.

Vous trouvez peut-être, Mes Frères, que je me suis éloigné de saint Germain. Non, en vous rappelant que son exemple n'a pas été perdu pour ses successeurs, j'ai montré en lui un modèle qu'il suffit d'imiter pour bien mériter de Dieu et de l'Église. Ce n'est là, toutefois, qu'un trait dans cette grande figure de l'évêque gaulois, et pour achever de la mettre en relief, il me reste à vous la présenter sous un autre jour non moins pur ni moins éclatant.

C'était alors le moment où l'empire romain se débattait au milieu des barbares acharnés à sa ruine. Or, à mesure que le monde lui échappait, Rome redoublait de violence à l'égard des peuples soumis à ses lois : on eût dit qu'elle voulait épuiser contre eux les

derniers restes de son énergie, et, comme tous les pouvoirs faibles, elle cherchait dans l'oppression le prolongement de sa vie. Prises de la sorte entre l'invasion barbare et la domination romaine, les populations de la Gaule avaient à souffrir également des violences de l'une et des exactions de l'autre. Dès lors la mission des évêques était toute tracée. Se jeter en travers des hordes barbares pour calmer leur fureur et arrêter le pillage; plaider la cause des opprimés auprès des gouverneurs; réprimer les excès de la force matérielle par l'influence de la force et de l'autorité morale : tel était le ministère de paix et de charité qu'en absence de tout frein, de tout pouvoir modérateur, l'épiscopat seul se trouvait en état d'exercer avec fruit.

Or, je dis que cette mission-là était grande et belle. Sans doute le pouvoir de l'Église s'exerce principalement dans le domaine des choses spirituelles. Elle ne s'implique pas d'elle-même dans les affaires du siècle, et son royaume ne vient pas de ce monde. Mais quand les peuples gémissent sous le poids de la tyrannie, quand les princes abusent de leur pouvoir pour opprimer leurs sujets,

et que les cris de la souffrance sortent de toutes les poitrines, douloureux et poignants, alors l'Église intervient au nom du droit, de la justice, de la morale, de l'Évangile; car l'Eglise est une mère, et les douleurs de ses enfants ne sauraient passer sur son cœur sans y laisser une blessure ou du moins sans y trouver un écho.

Tel est l'office d'intercession, et au besoin de réprimande et de blâme, qui convient à l'Église dans les affaires de ce monde; et ce rôle de médiateur, que des écrivains légers ont traité d'usurpation, a rempli de ses féconds résulats les plus belles pages de notre histoire. Germain comprit à merveille cette mission, qui, pour l'épiscopat au cinquième siècle, était un devoir impérieux et sacré. Le gouverneur de la province accable d'impôts le diocèse d'Auxerre. Touché des maux de son peuple, Germain quitte sa résidence, descend vers Arles, et, se faisant l'organe de son troupeau, obtient du préfet des Gaules la révocation d'un décret inique. Quelques années après, l'Armorique, poussée à bout par les violences de la domination romaine, se soulève contre elle : Aétius, le dernier soutien de l'empire, charge le féroce Éocaric,

roi des Alains, de punir les révoltés. Germain a vainement supplié le barbare de retarder l'exécution de la sentence. Déjà les troupes sont en marche pour saccager la province. Alors le saint évêque, n'écoutant que sa charité, se jette au-devant du chef des Alains, saisit la bride du cheval, le détourne, et le barbare frappé d'un tel courage, suspend sa marche et revient sur ses pas. Puis, non content d'avoir arrêté le fléau, Germain veut l'éloigner à jamais. Oubliant son grand âge, il traverse les Alpes et se rend à Ravenne pour obtenir de l'empereur lui-même la grâce des rebelles. Mais la mort le surprend dans l'exercice de ce ministère de paix et de conciliation.

Certes, Mes Frères, rien n'est plus grand, rien n'est plus beau que cette intervention du pouvoir spirituel apparaissant au milieu des luttes de la terre comme un ange de douceur et de miséricorde. Cet évêque qui se jette au devant d'une horde de barbares et qui la désarme par le seul ascendant de sa vertu et de son caractère, offre à l'âme un des spectacles les plus touchants qu'on puisse trouver dans l'histoire des hommes; car c'est le triomphe le plus éclatant de la

force morale sur la violence et la brutalité. N'eût-elle accompli dans le monde que cette mission de paix et de charité, l'Église catholique se serait acquis des droits immortels à la reconnaissance des peuples. Dans ces temps de désordre où la force remplaçait le droit; au milieu de ces populations à peine sorties de l'état de barbarie, elle était là avec sa croix, son Évangile, ses évêques, ses papes, protégeant la faiblesse des uns, réprimant la violence des autres, adoucissant les souffrances des vaincus, modérant l'insolence des vainqueurs, imposant des trèves à tous. Souveraine, elle commande; médiatrice, elle concilie; mère, elle intercède, elle prie; et depuis Germain d'Auxerre détournant de son peuple la fureur d'un barbare, jusqu'à l'archevêque de Paris se jetant au travers d'une lutte fratricide en disant : « Que mon sang soit le dernier versé! » l'épiscopat catholique n'a cessé d'apparaître au milieu des haines et des discordes, le pardon sur les lèvres et l'amour dans le cœur.

Et maintenant, Mes Frères, après avoir suivi Germain sur le théâtre où il lui a été donné d'accomplir de si grandes choses, je

devrais pénétrer avec vous dans le silence de la retraite, où se préparait cette éminente sainteté qui étonnait le monde. Car, pour comprendre les saints, il ne suffit pas d'admirer l'éclat qui environne leurs actions, il faut les étudier loin du monde, dans l'obscurité de la solitude où se renferme leur vie cachée. C'est là, et non pas au milieu du bruit des affaires et de l'agitation des hommes; c'est aux pieds de Jésus-Christ, dans le silence de la prière et de la méditation; c'est là, dis-je, que se font les saints; et cette activité merveilleuse que nous admirons au dehors a pour principe le travail de la grâce qui s'opère au dedans. Si donc je voulais rechercher avec vous pourquoi Germain d'Auxerre a été un grand évêque, un grand homme selon Dieu, c'est-à-dire un grand saint, je vous le montrerais dans l'humble monastère qu'il avait fait bâtir près de sa ville épiscopale, et au fond duquel s'est passée sa vie intime. C'est là qu'en purifiant son âme il se rendait digne d'être choisi de Dieu pour devenir un instrument de la Providence; c'est là qu'il puisait ce feu de la charité qui allait se répandre ensuite sur la Gaule entière et au delà; c'est là qu'au terme

de ces grandes missions entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il allait se coucher dans la poussière de son néant, en répétant la parole du maître : *Servi inutiles sumus* « Je ne suis qu'un serviteur inutile. » C'est de là, enfin, qu'est sortie cette merveilleuse sainteté qui, après avoir fait bénir son nom sur la terre, lui a valu d'être inscrit dans le ciel.

Grand évêque, grand saint, vous qui avez été l'un des fondateurs de cette Église de France à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, protégez-là par vos prières comme vous l'avez illustrée par vos œuvres. Vous avez offert dans votre personne le modèle de l'évêque et du prêtre; obtenez-nous la grâce de suivre fidèlement la voie que vous nous avez tracée. Vous avez été choisi de Dieu pour discerner la patronne de cette grande cité; joignez-vous à elle pour appeler sur nos têtes les bénédictions divines. Vous avez arrosé des sueurs de votre zèle un pays voisin que l'hérésie désole de nouveau; obtenez-lui ce retour à la foi catholique que nous désirons si ardemment. Vous avez adouci les maux qui affligeaient la patrie à votre époque; conjurez les mal-

heurs qui la menacent de nos jours. Montrez-vous enfin notre protecteur et notre patron, comme vous êtes notre modèle et notre gloire.

DEUXIÈME PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VINCENT DE PAUL

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DES LAZARISTES, A PARIS

Le 10 Juillet 1858.

Sa louange sera dans ses œuvres.
Laudent eum opera ejus.
PROVERBES, XXXI, 31.

MES FRÈRES,

Lorsqu'un homme a traversé l'histoire, laissant derrière lui un grand nom, la question qui se présente est naturellement celle-ci : Qu'a-t-il fait ou qu'a-t-il opéré? Car tout homme, quel qu'il soit, ne peut attacher son nom qu'à des œuvres. Que ces œuvres meurent avec lui ou qu'il se survive en elles, qu'elles restent stériles ou qu'il leur commu-

nique la fécondité, c'est toujours par elles qu'il aura marqué son passage sur la terre; il ne sera, devant Dieu et devant les hommes, que ce qu'auront été ses œuvres. Voilà pourquoi le Sage a dit ce mot : « La louange de chacun sera dans ses œuvres. » *Laudent eum opera ejus.*

Puis donc qu'il en est ainsi, Mes Frères, la voie que doit suivre ma parole est toute tracée. Ayant à vous entretenir d'un homme dont le nom s'échappe de toutes les lèvres et vit dans tous les cœurs; d'un homme qui a su rendre l'admiration muette, ou du moins qui désespère la louange par la difficulté d'en parler dignement; ayant à vous entretenir d'un tel homme, je dois me demander à son sujet : Qu'a-t-il fait ou qu'a-t-il opéré? Et s'il lui a été donné d'accomplir ici-bas une œuvre forte et durable, quel est le caractère de cette œuvre? quelle en est la forme? D'où vient que, parmi les œuvres humaines, il n'en est aucune qui resplendisse davantage ou qui ait le privilège de s'attirer au même degré le suffrage de tous? D'où vient enfin qu'auprès de cet homme parti de si bas et arrivé si haut, toute gloire humaine pâlit ou s'efface à tel point que je ne puis prononcer son nom

sans me sentir remué jusqu'au fond de mon âme et sans faire tressaillir la vôtre? Voilà mon sujet. Je dois chercher dans les œuvres de saint Vincent de Paul le principe de sa louange et la raison de sa survivance au cœur et dans la mémoire des hommes.

Or, pour vous rappeler ces œuvres, Mes Frères, je n'aurais qu'à vous dire : Regardez autour de vous, elles sont sous vos yeux. Dieu les réunit en ce moment autour des reliques de ce grand saint comme un témoignage vivant de sa glorieuse fécondité. Mais en vous parlant ainsi, je me bornerais à constater la perpétuité d'une œuvre que je dois étudier en elle-même pour vous en expliquer la merveilleuse économie. Je dis donc, et c'est là toute ma pensée : Vincent de Paul a organisé le dévouement chrétien dans les temps modernes. Telle est la grande œuvre qu'il lui a été donné d'accomplir ici-bas, et, cette œuvre, c'est son mérite devant Dieu et sa gloire aux yeux des hommes.

I

Affirmer que Vincent de Paul a organisé le dévouement chrétien dans les temps modernes, c'est dire assez qu'il trouvait par-devers lui les éléments de son œuvre. Car le dévouement n'était pas né d'hier, il comptait plus de seize siècles d'histoire. Il était né le jour où le Christ avait dit à l'humanité : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les hommes, c'est à moi que vous l'aurez fait »; et il avait reçu sa plus haute forme, sa consécration divine à l'heure où le Christ, scellant par son sang la loi du sacrifice, avait embrassé le monde dans l'universalité de son dévouement. Voilà l'origine de la charité chrétienne : la parole d'un Dieu répétée d'âge en âge par tous les échos de la tradition et le sang d'un Dieu qui, rejaillissant sur les âmes, ajoute à l'efficacité d'une parole divine la toute-puissance d'un exemple divin.

En assignant ainsi au dévouement chrétien le Calvaire comme lieu d'origine et comme point de départ, je ne veux pas nier assuré-

ment qu'avant ce grand fait il n'y ait eu dans l'humanité de beaux dévouements. Sans parler, en effet, du peuple juif, qui possédait toutes les choses chrétiennes en germe et par anticipation, la nature humaine, si affaiblie qu'elle put être par les vices et par les erreurs du paganisme, conservait assez de force néanmoins pour ne pas exclure toute espèce de sacrifice. Le dévouement se produisait, au sein du vieux monde, sous une double forme, l'amour de la famille et l'amour de la patrie; et ce sont là de belles pages à côté de tant d'autres où l'égoïsme inscrivait le sanglant témoignage de ses haines et de sa barbarie. Mais le dévouement d'homme à homme, sans distinction de castes ni de nationalités, de Grec ni de barbare, d'homme libre ni d'esclave; ce dévouement universel et profond qui s'élargit à mesure qu'il se répand, et qui, se multipliant par lui-même, ne s'arrête ni ne calcule, pourvu qu'il consacre au service de la souffrance et de la pauvreté tout ce qu'il a de force et de vie, ce dévouement-là était inconnu ou à peu près; il ne s'explique véritablement que par les deux choses que je viens de dire, la parole d'un Dieu soutenue et fortifiée par l'exemple d'un Dieu.

Donc, issu de la parole et du sang d'un Dieu, le dévouement chrétien a fait son entrée dans le monde, portant avec lui la double énergie qu'il puisait dans son origine. Je ne vous dirai pas tout ce qu'il y a opéré : je serais infini, et, d'ailleurs, je sortirais de mon sujet. Toutefois, pour vous faire apprécier à sa juste valeur l'œuvre de saint Vincent de Paul et marquer la place qu'elle occupe dans les annales du dévouement chrétien, je dois rechercher en peu de mots ce que les siècles passés ont pu offrir de précédents à sa merveilleuse activité.

Or, si je remonte au berceau même de l'Église, je trouve qu'un des premiers objets de sa sollicitude a été d'organiser la charité; et, pour aller au fond de cette organisation naissante, je la réduis à trois éléments principaux : la collecte, le repas de charité et le ministère des secours.

Vous trouverez peut-être, Mes Frères, que ce que je dis là est bien simple, et que l'Église n'avait pas besoin de la grâce divine pour trouver ces trois choses. Eh bien, non. Tout simples qu'ils paraissent, les trois faits que je viens d'énoncer contenaient en germe toute une révolution. La collecte chrétienne! Mais

qui donc s'était imaginé auparavant de poser cette base première de l'assistance, de creuser un lit à ce fleuve des largesses privées qui va, grossissant de tout ce qu'il trouve sur son chemin, porter jusqu'aux extrémités de la terre, comme le tribut de la fraternité, le denier de la veuve et l'offrande du riche? Ce fait-là s'étalant aux yeux d'une société égoïste comme la société païenne, n'était-ce pas un phénomène prodigieux, inouï? Et quand l'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens en faveur des chrétiens de la Palestine, leur disait : « Touchant les collectes qui se font pour les saints, *de collectis autem quæ fiunt in sanctos*, faites ce que j'ai ordonné aux églises de la Galatie; que le premier jour de la semaine, chacun de vous mette quelque chose à part chez soi, et réunisse ce qu'il veut donner; » lorsqu'il en appelait ainsi au monde entier pour guérir quelques plaies ignorées, n'était-ce pas inaugurer, par un fait manifeste et palpable, ce règne de la charité qui n'a d'autres limites que le temps et l'espace, et dont Tertullien disait aux empereurs païens : *Unam omnium agnoscimus rempublicam mundum*. « Nous ne connaissons pour tous les hommes

qu'une seule et même société, le monde? »

C'était donc, pour l'Église primitive, une inspiration aussi neuve que féconde, d'avoir organisé sous la forme de la collecte le tribut de la fraternité. Cela est si vrai, chrétiens, qu'après dix-huit siècles, au moment où je parle, nous ne faisons pas autre chose que ce que saint Paul a dit. Quand le cri de la détresse part d'un point du globe, lorsqu'un désastre inattendu plonge une partie de la chrétienté dans le deuil et dans la misère, aussitôt la collecte chrétienne, bénie par l'Église, fécondée par le dévouement, va de rang en rang, se multiplie du nord au midi, de l'est à l'ouest, partout où il se trouve des cœurs qui savent aimer et compatir; parce que, pour nous comme pour l'apôtre saint Paul, il n'y a plus ni Macédoine, ni Galatie, ni Palestine; le dévouement n'a pas de patrie, il n'est d'aucune langue, sa patrie est dans tous les cœurs, son théâtre c'est le monde, *unam omnium agnoscimus rempublicam, mundum.*

Il ne suffisait pas toutefois d'avoir établi dans la collecte chrétienne la base première de l'assistance; il fallait de plus que la charité catholique s'offrît au monde païen sous

une forme éclatante. Je ne puis assez vous dire, Mes Frères, combien je me sens touché en songeant à cette magnifique conception du christianisme naissant. Réunir autour d'une même table les riches et les pauvres, les grands et les petits, les serviteurs et les maîtres, confondre en un instant les rangs et les conditions dans l'égalité de l'amour, et, après avoir dispensé à tous une même nourriture corporelle, couronner ce repas de charité par l'aliment des âmes : tel est le beau idéal que l'Église des premiers temps conçut et réalisa. Ce n'était là sans doute qu'un phénomène transitoire : inapplicable sur une vaste échelle, cette forme touchante de la bienfaisance ne convenait qu'à l'état de minorité où se trouvaient les premiers fidèles; mais ce sera la gloire éternelle du christianisme d'avoir atteint dès son début la perfection de la charité; et chaque fois que, dans le cours des siècles, le dévouement voudra s'inspirer d'un grand exemple, au souvenir de ces tables communes que la fraternité chrétienne dressait autrefois pour les riches et les pauvres, il se sentira plus de foi pour respecter un égal et plus d'amour pour chérir un frère.

Tels sont les deux grands faits par lesquels l'Église inaugura dans le monde le règne de la fraternité : la collecte chrétienne et les agapes. Mais le christianisme naissant est allé plus avant dans l'organisation de la charité. Afin d'établir ce qu'il appelait le ministère des Tables, c'est-à-dire le service des pauvres, il ne jugea point que ce fût trop d'exiger pour une si haute fonction un rayon même du sacerdoce. Et bien que le diaconat, dans l'idée divine de son institution, eût une fin plus relevée, l'Église ne craignit pas de réunir, sans les confondre, le service de l'autel et le service des pauvres, en ordonnant que ceux-là mêmes exerceraient le ministère des secours à qui revenait par privilège le ministère de l'autel. Tant il est vrai, pour parler avec saint Augustin, qu'aux yeux du christianisme, le service des pauvres est une fonction sainte et comme une sorte de sacrement. Et ne croyez pas que cette divine hardiesse de l'Église n'ait pas laissé de traces profondes dans l'histoire de la charité. Non; quatre siècles durant, ce double ministère se confondit dans un même exercice, et lorsqu'au IIIe siècle de l'ère chrétienne le diacre saint Laurent,

n'écoutant que l'inspiration de sa foi, disait au préfet de Rome, en lui montrant les pauvres qu'il avait réunis autour de lui : *Hi sunt thesauri ecclesiæ* « Voilà les trésors de l'Église », il proclamait assez haut ce qu'il allait confirmer par le martyre, qu'après la grâce et le sang de Jésus-Christ, l'Église n'a rien de plus précieux que ses pauvres, et que pour lui ravir ce trésor dont elle confie la garde à ses ministres, la tyrannie n'aura jamais assez de bras ni la persécution assez de supplices.

Aussi, Mes Frères, ce fut un grand spectacle pour le monde païen, que cette organisation de la charité dont je viens de vous indiquer les trois éléments primitifs. Après avoir essayé d'y répondre par la calomnie, il en vint à l'étonnement, et de l'étonnement il passa bientôt à l'admiration. Voyez comme ils s'aiment entre eux! Tel est le cri qui s'éleva de toutes parts au sein des sociétés idolâtriques. Et ce cri-là, c'était tout autant le cri de l'impuissance que celui d'une admiration forcée. Quand l'empereur Julien, cet homme qui consuma tout son génie à vouloir ressusciter des choses mortes; lorsque, dis-je, ce dernier des païens essaya de relever

sur des bases fragiles un édifice ruiné, il rencontra sur son chemin la charité chrétienne; et ne pouvant se résoudre à tant d'infériorité, il osa du moins tenter la lutte. Il fit alors ce que le protestantisme fera plus tard en face de Vincent de Paul. Impuissant à imiter le dévouement catholique, il essaya de contrefaire. Il ne sera pas dit, criait-il à ses adeptes qui ne l'entendaient pas, il ne sera pas dit que ces Galiléens nourriront nos pauvres. Mais la voix de Julien se perdit dans le vide. Le dévouement chrétien le laissa dire et passa outre, jusqu'à ce qu'enfin, subjugué par tant d'héroïsme, le monde ancien eût abdiqué ses haines dans les bras de la charité, comme il avait répudié ses erreurs sous la parole triomphante de la foi.

Alors, Mes Frères, au point où j'en suis dans cette marche historique vers Vincent de Paul, le dévouement chrétien se trouva face à face avec un monde nouveau. Quelque admirable qu'eût été l'organisation de la charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église, il ne pouvait pas se faire que les remèdes ne s'accrussent avec les infirmités. Le moyen âge comprit à merveille cette loi du progrès dans le bien, et pour égaler les

consolations aux douleurs, il enrichit l'économie de la charité de deux conceptions neuves : l'hospice chrétien et l'ordre hospitalier.

Je sens, Mes Frères, que je lutte à chaque pas contre une difficulté de mon sujet. Nous chrétiens de deux mille ans, nous sommes tellement familiarisés avec ces institutions que nous n'y prenons plus garde, tant elles nous paraissent simples et naturelles; et c'est là sans doute, pour le dévouement catholique, la plus haute preuve de sa fécondité que d'avoir rendu impossible jusqu'à l'étonnement même. Mais supposez un instant qu'on eût dit à quelque philosophe de l'antiquité, qu'on eût dit à Socrate ou à Platon : Il y aura une époque dans l'histoire de l'humanité où la souffrance et la pauvreté auront leurs palais, où chaque ville, chaque bourgade du monde civilisé ouvrira un asile au malheur; il n'y aura pas sur la terre de lieu plus saint ni plus respecté que ce refuge des malades et des pauvres, hormis le temple même de la Divinité; si, dis-je, on avait parlé de la sorte à ces hommes de bien qui ne soupçonnaient même pas qu'une telle idée pût venir à l'esprit d'un mortel, ils eussent traité de chimère une pareille prédiction ou

plutôt ils eussent béni à l'avance et salué de leurs transports une religion capable de concevoir et d'exécuter de si grandes choses. Eh bien, ce que l'esprit humain n'aurait pas soupçonné, l'Église l'a fait au moyen âge, comme elle continue à le réaliser de nos jours. Tandis que d'une main elle élevait à Dieu ces temples magnifiques qui ne nous ont plus laissé que le mérite de l'imitation, de l'autre elle érigeait ses Hôtels-Dieu à côté de ses cathédrales ou à la porte de ses monastères. Pour les multiplier, elle excitait le zèle des peuples et la munificence des princes; elle protégeait leurs biens en les couvrant de son inviolabilité; elle armait ses pontifes de l'anathème pour écarter tout attentat contre ce qu'on appelait l'hospice de Dieu, *hospitium Dei*, jusqu'à ce que, enveloppée par elle dans un vaste réseau d'établissements de charité, l'Europe entière n'offrit plus une contrée où la souffrance n'eût son asile, ni la pauvreté son hôtel et son serviteur.

Car, vous le concevez sans peine, Mes Frères, cette création merveilleuse de l'hospice chrétien appelait d'elle-même, comme suite et comme complément, une deuxième

création : je veux dire l'ordre hospitalier. Il ne suffisait pas, en effet, que la pauvreté eût son hôtel; il fallait, de plus, qu'elle eût son serviteur. L'Église le lui donna. Quelques lignes de l'Évangile suffirent pour opérer ce prodige. Unissant dans une harmonie féconde la vie d'action et la vie contemplative, l'Église traça le code du dévouement en lui donnant pour principe le détachement de soi-même, et pour lien d'association la perpétuité d'un vœu accepté par elle et ratifié de Dieu. Cela encore était bien simple, comme vous le voyez, mais simple comme tout ce qui est grand, comme tout ce qui est divin. Issu du conseil évangélique et de l'inspiration divine, l'ordre hospitalier se multiplia sous toutes les formes pour faire face à toutes les infortunes. Chaque fois qu'un fléau inconnu jusqu'alors venait fondre sur la société, il trouvait pour le combattre une association nouvelle. Il n'y eut pas jusqu'aux pestiférés et aux lépreux à qui le dévouement catholique n'assurât des serviteurs et des frères. Si la barbarie mahométane, impuissante à réduire l'Europe sous ses lois, se venge de ses revers en lui forgeant des chaînes, le rachat des captifs s'organise aus-

sitôt par les soins des trinitaires ou des pères de la Merci. Trois siècles durant, la pauvreté eut même sa chevalerie, sa milice permanente et réglée. Une main étendue sur le tombeau de Jésus-Christ qu'ils protégeaient contre les infidèles, les chevaliers de Saint-Jean sanctifiaient le métier des armes par le service des pauvres. Tout contribuait au même but; tout venait en aide à cette brillante floraison de la charité chrétienne : la papauté multipliait ses bénédictions, la royauté ouvrait ses trésors, la noblesse donnait ses fils, le peuple imitait ce qu'il avait sous les yeux ou bénissait ce qu'il ne pouvait qu'admirer; et si rien n'était venu arrêter dans son mouvement expansif la charité chrétienne; si, au lieu de s'affaiblir par la division, de rompre violemment cette unité traditionnelle qui faisait sa gloire et sa force, l'Europe avait pu développer en paix les institutions qu'elle portait dans son sein, un avenir merveilleux eût fait suite au passé, et une splendeur sans égale eût couronné à son faîte l'édifice de la charité.

Dieu permit qu'il n'en fût pas ainsi. En brisant le lien de la fraternité chrétienne, la prétendue Réforme porta un coup fatal à

l'œuvre du dévouement. Tandis qu'elle détruisait par l'égoïsme individuel le principe même de l'association, qu'elle arrêtait l'essor de la charité en proclamant l'inutilité des bonnes œuvres, qu'elle déliait d'une main téméraire des vœux marqués du sceau de Dieu, d'autre part elle multipliait les maux de l'humanité sans pouvoir les guérir. Un siècle de guerres et de rivalités sanglantes s'était écoulé, ne laissant derrière lui qu'un long deuil et des ruines. La misère des peuples portée à son comble, l'amour faisant place dans les cœurs à des haines fratricides, les âmes desséchées par la soif des richesses, un matérialisme effréné débordant sur le monde : tels furent les résultats de cet événement qui prolonge jusqu'à nous sa funeste influence.

Alors Dieu, qui, au milieu de nos disputes et de nos agitations, ne perd jamais de vue le pauvre et ses souffrances, Dieu suscita un homme qui pût reprendre l'œuvre du dévouement catholique au point où le moyen âge l'avait laissée. A cet effet il le doua d'un sens ferme et droit; il lui mit au cœur un immense amour pour les pauvres, et, le faisant apparaître au seuil du monde moderne, il le char-

gea de réorganiser l'édifice de la charité. L'homme que Dieu investit de cette sublime fonction, vous l'avez nommé, Mes Frères, c'est saint Vincent de Paul. Il est temps de le voir à l'œuvre. C'est l'objet de ma seconde partie.

II

Je viens d'esquisser à larges traits l'organisation de la charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église et pendant le moyen âge. Comme nous l'avons vu, à mesure qu'elle se développait sous l'action divine et selon les besoins du temps, de nouvelles créations s'ajoutant aux anciennes les rajeunissaient en les transformant. Il nous faut déterminer à présent le caractère de l'œuvre de saint Vincent de Paul et la place qu'elle occupe dans l'histoire du dévouement catholique.

Pour rendre là-dessus mon idée aussi nettement qu'il m'est possible, j'appellerai à mon secours un exemple que je tire d'un ordre parallèle à celui de la charité, l'ordre de la foi ; un exemple que j'ai déjà eu occasion

de citer dans une autre enceinte. Car, bien que distinctes dans leur objet immédiat, la foi et la charité convergent au même but, et tout homme qui reçoit de Dieu une haute mission, la reçoit pour accomplir ici-bas une grande œuvre de foi ou une grande œuvre de charité.

Donc, quatre siècles avant saint Vincent de Paul, un de ces hommes que Dieu se plaît à échelonner d'âge en âge comme les ouvriers de ses conseils, se vit appelé à résumer tout le travail des idées chrétiennes qui s'était opéré de saint Paul à saint Augustin et de saint Augustin jusqu'à lui. Chargé d'une pareille tâche, cet homme prodigieux prend ce qu'il trouve sous la main, ce que la tradition chrétienne lui a légué de faits et d'idées; il les réunit en faisceau, les combine, les coordonne; il part de la raison qu'il analyse, qu'il creuse; il dispose les vérités naturelles, les aligne comme un majestueux péristyle qui entoure l'édifice sacré; puis pénétrant à l'intérieur, il range par ordre les vérités révélées comme autant de colonnes qui prennent leur point d'appui sur la terre pour s'élancer vers le ciel; il fait circuler à travers ces nefs de l'intelligence le souffle de Dieu qui les anime et les pénètre; il met en l'air ce dôme de la

vérité que supporte la foi, qu'embellit la charité, que l'espérance couronne, jusqu'à ce qu'il sorte d'entre ses mains un édifice semblable à ces monuments gigantesques du même âge qui entraînent l'œil sous terre et qui l'emportent dans la nue. Cet homme, vous le connaissez tous, c'est saint Thomas d'Aquin, et jamais œuvre ne trahit à un plus haut degré le génie de l'organisation que la somme théologique de saint Thomas d'Aquin.

Eh bien, je dis que Vincent de Paul a fait pour la charité au dix-septième siècle ce que le Docteur angélique avait fait au treizième pour la science de la foi. Il a été, permettez-moi ce mot qui exprime toute ma pensée, il a été le Thomas d'Aquin de la charité. C'est le caractère de son œuvre et le but de sa mission.

Oui, lui aussi, cet homme si simple et si grand, a été doué par Dieu du génie de l'organisation; et comme Thomas d'Aquin, il a légué au monde chrétien sa Somme, une Somme magnifique, la Somme de ces œuvres. Il a recueilli dans son âme tout ce que le dévouement catholique avait su, dans le cours des âges, trouver d'inspirations au

service de la souffrance et de la pauvreté, et complétant l'héritage du passé par des vues plus larges, l'enrichissant de conceptions neuves, il a transmis aux siècles futurs cette organisation de la charité que l'Église catholique a le droit de compter parmi ses plus belles gloires dans les temps modernes. Voilà quelle a été la mission providentielle de ce grand homme. Pour le démontrer, je ne raconterai pas sa vie. Ayant eu déjà le bonheur de vous la retracer du haut de cette chaire, je ne puis que rappeler ce que vous savez tous (1). Est-il dans les siècles passés une institution quelconque de bienfaisance qu'il n'ait ou rajeunie, ou restaurée, ou agrandie? Y a-t-il une œuvre de charité qui ne soit venue se rattacher comme un anneau à cette chaine d'établissements qui s'étend jusqu'à nous? De l'Hôtel-Dieu qu'il transforme à la Salpétrière qu'il érige, des malades qu'il soulage aux pauvres qu'il nourrit, des vieillards qu'il recueille aux enfants trouvés qu'il sauve, des forçats qu'il délivre aux captifs qu'il rachète, à travers les établissements qu'il fonde, les asiles qu'il ouvre,

(1) Ce premier panégyrique de saint Vincent de Paul n'a pas été recueilli.

les hôpitaux qu'il crée, pendant tout un demi-siècle, le monde suit avec étonnement les prodiges de son activité. N'est-ce point là, je vous le demande, dans l'ordre de la charité, cette vaste et magnifique synthèse que nous admirions tout à l'heure dans l'ordre de la foi? N'est-ce point des deux côtés la même étendue d'esprit et cette largeur de coup d'œil qui embrasse et qui relie entre elles toutes les parties d'un grand tout? Et s'il est vrai qu'on ne saurait aborder un problème de la foi sans trouver en face de soi le nom et le génie de Thomas d'Aquin, chaque fois que le dévouement cherche à se produire sous une forme nouvelle, chaque fois que l'esprit chrétien, inspiré par la foi, se traduit parmi nous en quelque œuvre féconde, pour peu que l'on creuse à la source de ces grandes choses, on y trouve à côté du doigt de Dieu, qui met tout en mouvement, la main et le cœur de Vincent de Paul.

Tant il est vrai qu'il a été donné à cet homme de recueillir toutes les traditions de la charité chrétienne pour les coordonner entre elles dans une majestueuse harmonie. Mais Vincent de Paul a fait plus. Cette Somme de la charité, dont les éléments lui

étaient fournis par seize siècles d'inspiration et de foi, il l'a complété en y introduisant un élément nouveau. C'est, si je puis me servir de ce mot, le côté neuf et original de son œuvre; par là il s'est montré véritablement créateur.

Quand je dis que Vincent de Paul a révélé par ce côté l'énergie créatrice de son esprit, je suis loin de prétendre que la tradition catholique du dévouement ne lui offrit sur ce point aucune espèce de précédent; il en est de la charité comme de la foi : *non nova*, *sed nove*, cette loi du progrès normal et régulier s'applique au bien comme elle convient au vrai. Il ne s'y produit rien d'absolument neuf ou du moins qui ne se rattache par quelque endroit à un fait primitif et fondamental. Mais j'ose affirmer que la création dont je vais parler appartient en propre à Vincent de Paul, sinon dans son principe, du moins dans la forme qu'elle a reçue de lui et dans les applications qu'il a su en tirer.

Dieu, Mes Frères, Dieu qui a bien fait tout ce qu'il a fait, a établi au milieu de nous une force souveraine qu'il a renfermée dans ce qu'il y a de plus faible et de plus délicat. Quand l'homme fait son entrée dans le monde,

il trouve à côté de lui cette force qui lui tient lieu de celle qu'il n'a pas encore. C'est appuyé sur elle qu'il franchit l'espace qui sépare la vie du berceau de la vie de l'adolescence. Plus tard, et à l'instant même où cette force tutélaire vient à le quitter, il la cherche autour de lui dans un autre cœur. Et à moins que Dieu ne consente à devenir lui-même toute sa force, à moins qu'il ne fasse de sa vie une vie réservée en l'embaumant de ce parfum céleste de la solitude qui s'appelle le célibat, à moins, dis-je, que Dieu ne lui fasse cette grâce, la plus grande de toutes, l'homme n'a point par lui-même assez de force pour se passer d'un tel secours, parce qu'il n'y a pour lui, après la grâce de Dieu, dans les bons comme dans les mauvais jours de son existence, rien de plus fort ni de plus consolateur que de trouver à son côté ce don de la tendresse et ce don de la compassion qui forment ici-bas la plus haute puissance d'aimer.

Eh bien, cette force-là, cette puissance d'aimer, la plus souveraine que Dieu ait créée, il fallait la détourner de tout autre objet pour l'appliquer à la souffrance et à la pauvreté. Voilà le problème. Et j'ose dire que

ce problème offrait de graves difficultés dans sa grandeur même. Car pour que ce dévouement obtînt tout son effet, il fallait qu'en contact perpétuel avec le monde, il n'en reçut aucune atteinte; qu'après avoir déployé son énergie, il se repliât sur lui-même dans la conscience de son néant, et qu'au milieu des périls surgissant de lui-même, il conservât intacte sa virginité. C'était là une de ces difficultés que Dieu seul peut trancher. Dieu la trancha par Vincent de Paul.

Mais comment l'a-t-il tranchée? Ici, Mes Frères, je l'avoue, je me sens confondu. Et ce qui confond mon esprit, ce n'est pas même tant cette rectitude de jugement et ce suprême bon sens, cette sûreté de coup d'œil et cette limpidité d'un regard qui voit le fond de tout, ce tact, cette sagesse de conduite, cette habileté de discernement, cette expérience des âmes qui placent Vincent de Paul au premier rang des esprits fondateurs : tout cela, je l'admire assurément; mais ce que j'admire encore plus, c'est la divine hardiesse que donnait à cet homme la vivacité de sa foi. Où va-t-il chercher une arme pour défendre le dévouement contre sa propre faiblesse? Où trouvera-t-il une sauvegarde à

sa virginité? Dans le dévouement même. C'est par l'exercice continu de son ministère, c'est en ne laissant aucune heure vide de sacrifice, c'est en aimant Dieu et les pauvres du matin au soir à la sueur de son front, que la charité conservera la pureté de l'ange dans la fragilité de la chair. Écoutez, chrétiens, ce nouveau code du dévouement tracé par la main du génie sous la dictée de Dieu : « Vous n'aurez point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autres cloitres que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autre clôture que l'obéissance, ni d'autre voile que la modestie. » Mais voici quelque chose de plus audacieux, s'il pouvait y avoir de l'audace quand on marche avec Dieu, Vincent de Paul ne craint pas d'enlever au dévouement de sa force en lui laissant toute sa liberté. Au lieu de l'enchainer aux pauvres par la perpétuité d'un lien quelconque, il veut que chaque année ajoute à son mérite celui d'une consécration nouvelle, et qu'ainsi prolongé, par un choix libre et réfléchi, le sacrifice trouve sa garantie pour l'avenir dans l'expérience de son passé. O homme sublime! que vous êtes admirable! Non, vous n'avez pas

trop présumé de vous-même dans votre immortelle création; l'expérience n'a pas démenti la sagessse ni la profondeur de vos vues. Voilà deux siècles que le monde est en possession de l'œuvre que vous lui avez léguée, et au milieu de tant de voix qui se sont réunies pour l'exalter et la bénir, la critique n'a pu soulever un blâme ni la calomnie trouver un écho.

Ah! Mes Très Chères Sœurs, permettez qu'en ce moment notre cœur de prêtre éclate au milieu de vous, et que notre admiration se reporte de votre glorieux fondateur à vous qui formez sa couronne terrestre, parce que vous êtes l'œuvre de sa foi et de son génie. Pour louer Vincent de Paul, je ne puis mieux faire que de rappeler tout ce que le monde vous a rendu d'hommages volontaires ou forcés. Oui, si depuis votre origine la vénération des peuples s'est attachée à vos pas; si le dix-huitième siècle lui-même, ce contempteur ironique de l'Évangile, s'est arrêté devant vous, respectueux et timide; si de nos jours vous avez réuni les suffrages de tous ceux qui ont conservé le sens de la grandeur morale; si l'islamisme, en vous voyant aborder ses rivages, s'est pris à

douter de lui-même; si l'hérésie jalouse a ramassé tout ce qui lui restait de force pour vous suivre de loin, ne pouvant vous atteindre; si l'incrédulité a senti renaître en face de vous une foi qu'elle ne se connaissait plus; si enfin votre charité, parlant plus haut que nos discours et nos livres, dissipe les préjugés, fait tomber les défiances en manifestant la vérité par son signe le plus visible et le plus palpable, le signe du sacrifice et du dévouement; à vous sans doute, à vous le mérite, à vous la récompense; mais l'honneur de toutes ces choses, je suis heureux de le dire devant le tombeau de ce grand homme, l'honneur en remonte, après Dieu, à saint Vincent de Paul.

Toutefois, Mes Frères, si je m'en tenais à ce que je viens de dire, je n'aurais pas pénétré avec vous tout ce qu'il y a de sagesse et de profondeur dans les conceptions de saint Vincent de Paul. Si solide, en effet, et si bien organisée que pût être l'œuvre du dévouement telle qu'il l'avait conçue, elle n'aurait pu se soutenir par elle-même. Pour qu'elle subsistât toujours forte et vivante, il lui fallait un appui extérieur; il fallait que, tout en restant ce qu'elle était, elle se rattachât par

un lien indissoluble à un dévouement sinon plus grand, du moins plus sacré par son origine et par son caractère : Vincent de Paul le comprit à merveille. Voulant affermir et couronner en même temps l'édifice de la charité, il résolut d'appeler à son aide, comme source de vie et comme principe de direction, le dévouement du prêtre.

C'était encore là une vue de génie tout autant qu'une inspiration de la foi. Ramener toute l'organisation de la charité au sacerdoce comme à sa source, faire marcher de front ces deux dévouements qui embrassent le monde dans leur virginité commune, les relier au sommet par l'unité du conseil et de la direction, et les répandre à travers l'humanité, appuyés l'un sur l'autre dans l'alliance d'un même but, c'était braver l'enfer et défier la mort. Ah! c'est qu'en dehors du prêtre vous établirez, si vous le voulez, vous établirez des sociétés, vous organiserez des secours, vous bâtirez des édifices, vous ferez de la bienfaisance; vous ne ferez pas du dévouement. Quand le Christ envoya ses apôtres à travers le monde, il leur confia ce qui enfante le sacrifice, ce qui le soutient, le nourrit, la parole de la foi et la vie du sacre-

ment. C'est à cette double source jaillissant du sacerdoce que le dévouement puise ses inspirations et renouvelle sa jeunesse en perpétuant sa vigueur. Dix-huit siècles sont là pour attester que toute œuvre de charité qui veut se passer du prêtre, qui cherche en dehors du sacerdoce de Jésus-Christ la vie et la fécondité, tombe d'inanition ou périt de langueur. Voilà pourquoi, quand cet homme extraordinaire reçut de Dieu la mission d'organiser le dévouement dans les temps modernes, il fit du sacerdoce l'appui de son œuvre, et, dirigeant vers ce but tout l'effort de son âme, il voulut que, depuis les villes de l'Europe jusqu'aux plages de l'Océanie, le monde vît s'avancer côte à côte, sous le même étendard, le prêtre et la sœur de charité, le missionnaire du dévouement et le missionnaire de la foi.

Voilà l'œuvre de saint Vincent de Paul; cette œuvre,. nous l'avons recueillie fidèlement et nous en vivons. Notre siècle ne l'a complétée que sur un point; mais cette institution nouvelle, née des besoins de l'époque, se rattache encore à l'homme dont nous venons d'expliquer la mission; elle porte son nom, elle s'inspire de son esprit, elle arbore

son drapeau. Oui, c'était une grande idée, au milieu de l'indifférence des uns et de l'incrédulité des autres, c'était une pensée féconde de former, entre le prêtre et la sœur de Charité, une milice de jeunes hommes ardents et dévoués, pour combattre le fléau de la misère par l'arme du dévouement. Cette œuvre nouvelle, l'Église l'a bénie, Dieu lui a donné l'accroissement; à quelques années de son origine, elle a fait le tour du monde, elle compte ses membres par milliers. Et quand je cherche dans ce siècle où, comme toujours, le mal traverse le bien, quand je cherche parmi ses œuvres quelqu'une qui puisse être d'un grand poids dans la balance de Dieu et de l'histoire, non, je n'interroge pas nos livres, je ne compte pas nos systèmes je ne vais pas frapper à la porte de nos écoles et de nos académies, j'oublie même un instant les révolutions qui ont agité la surface mobile de nos sociétés modernes; je vais trouver dans quelque mansarde obscure trois ou quatre étudiants de Paris, et, surprenant dans leur âme l'idée naissante des conférences de saint Vincent de Paul, je me dis, la main sur mon cœur et le regard dans l'avenir : Voilà l'une des

œuvres fécondes du dix-neuvième siècle!

O Vincent de Paul! ô grand homme! ô grand saint! nous voici en ce jour autour de vos reliques, nous tous qui vous vénérons comme notre modèle ou qui vous chérissons comme notre père. J'ai dit, ou plutôt mon cœur a essayé de dire ce que vous avez fait pour l'Eglise et pour le monde. Continuez par vos prières l'œuvre de miséricorde que vous avez commencée sur la terre. Bénissez du haut du ciel ces prêtres au milieu desquels vous avez laissé votre esprit; ces héroïnes de la charité qui vous doivent, après Dieu, tout ce qu'elles sont; ces généreux chrétiens qui marchent sous votre bannière dans les voies du dévouement. Etendez votre protection à ce diocèse de Paris sur lequel vous répandîtes jadis les sueurs de votre zèle, à cette nation française qui se glorifie d'avoir été votre patrie terrestre. Ah! bénissez surtout les pauvres, les infirmes, les malheureux, tous ceux qui souffrent et qui gémissent sous le poids de la douleur. Vous avez été leur père ici-bas, soyez-le dans le ciel, restez notre père à tous.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE CLOTILDE

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE SAINTE-CLOTILDE, A PARIS

Le 4 Juin 1857.

Cum invocasset regina omnium rectorem et salvatorem Deum, convertit Deus spiritum regis.

Quand la reine eut invoqué celui qui gouverne et qui sauve les âmes, Dieu convertit l'esprit du roi.

ESTHER, XV.

MES FRÈRES,

C'est en ces termes que l'Écriture sainte rapporte le triomphe d'Esther sur l'esprit du roi Assuérus, son époux; et je ne saurais choisir dans les saintes lettres de trait plus conforme à celui qui caractérise la vie de la pieuse reine dont je viens célébrer devant vous la mémoire et les vertus. Elle aussi a triomphé par la prière de l'esprit d'un prince

idolâtre; et, plus heureuse qu'Esther, elle n'a pas remporté un triomphe passager; elle a obtenu de Dieu une victoire définitive, la victoire de la foi sur l'infidélité, la victoire du christianisme sur la barbarie païenne.

Nommer sainte Clotilde, c'est rappeler les origines de la royauté et de l'Église de France, c'est rappeler l'enfantement d'une grande nation à la foi catholique, c'est rappeler l'alliance immortelle de la religion avec la patrie, Clovis, Remy, Geneviève; le champ de bataille de Tolbiac, les fonts baptismaux de Reims; la royauté chrétienne, l'épiscopat chrétien, la virginité chrétienne : tous ces noms, tous ces faits, toutes ces institutions rayonnent et se groupent autour de la noble figure qui surgit de là comme le type sacré de l'épouse, de la mère et de la reine chrétiennes.

C'était donc une heureuse idée que d'avoir consacré de tels souvenirs par l'érection de ce temple, et d'avoir fait de ce monument splendide le mémorial de notre conversion à la foi, en y attachant le nom de sainte Clotilde. Déjà, vers une autre extrémité de la capitale, une église s'élevait comme le témoin d'une époque mémorable à jamais; et,

du haut de cette église, la vierge patronale de Paris nous redisait à tous ce que Dieu avait fait pour nous introduire dans le royaume de son Fils. Mais il fallait qu'au témoignage de l'héroïque vierge de Nanterre la sainte epouse de Clovis vînt ajouter le sien, et que l'on vît ainsi Geneviève et Clotilde enlacer leurs mains protectrices pardessus la capitale. C'est pourquoi je suis heureux de dire pour la première fois dans cette enceinte la part qu'a prise votre illustre patronne au grand événement qui a fait de la France la fille aînée de l'Église et le royaume très chrétien.

Cette part, c'est la part de l'épouse et celle de la mère. Épouse du premier roi des Francs, elle a aidé à l'établissement du règne de la foi en France. Mère des successeurs de Clovis, elle a contribué à l'affermissement du règne de la foi en France. Or, par l'exercice de ce double ministère, elle a inauguré dans notre pays la mission traditionnelle dévolue à l'épouse et à la mère chrétiennes. C'est sous ce double aspect que j'ai dessein d'envisager la vie et les œuvres de sainte Clotilde dans les deux parties de mon discours.

I

L'apôtre saint Paul, voulant formuler une des lois du gouvernement divin, écrivait ces mots si propres à étourdir le sens humain et à renverser toutes les idées reçues dans le monde : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* (1) « Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a pris ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable selon le monde, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle chaire ne se glorifie devant lui », *ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus*. Telle est la grande maxime du gouvernement divin. Dieu donc, voulant faire de la nation française le premier royaume de son Fils, choisit pour instrument de cette conquête ce qu'il y a de plus faible et de moins puissant en apparence, une femme.

(1) Ire aux Corinth., I.

Et pour que vous ne soyez pas surpris que Dieu ait inauguré d'une façon si éclatante la mission de la femme chrétienne dans notre pays, je dois vous rappeler ce qu'il avait fait pour la rendre digne de coopérer avec lui dans l'économie de la foi. Et d'abord, il avait effacé de son front la sentence de dégradation que le paganisme y avait écrite. Puis il avait dit à l'homme, par l'organe de son Fils : Elle est ton égale ; qu'elle cesse d'être ton esclave pour devenir ta compagne et ta sœur. Avilie depuis tant de siècles, la femme s'était relevée sous l'influence de cette grande parole ; et, mettant au service de la foi la puissance d'aimer que Dieu lui a donnée, elle avait reconquis dans le sang du martyre les titres de sa noblesse. On l'avait vue, inébranlable sous le glaive des persécutions, partager avec l'homme les gloires de la souffrance et les grandeurs du sacrifice. On avait vu les Thècle, les Perpétue, les Lucie, les Agathe, les Cécile, les Anastasie réhabiliter leur sexe à force d'héroïsme, et lui rendre dans le foyer domestique comme au milieu du monde le rang que doivent lui assurer ses vertus et son cœur. De ce moment-là, une ère nouvelle, une ère glorieuse s'ouvrait

pour la femme affranchie, relevée, ennoblie par le Christ. Dieu se servira de son ministère pour la conversion des âmes : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

Ne vous étonnez donc pas qu'une simple femme apparaisse à l'origine de la conversion des Francs comme l'instrument d'un tel œuvre : trois siècles de foi couronnés par le martyre avaient préparé la femme chrétienne à l'apostolat intime que sainte Clotilde devait inaugurer en France. Elle aussi était issue d'une de ces races nouvelles qui, touchées par l'Évangile, allaient régénérer le monde. Fille d'un chef des Bourguignons, elle croissait dans la retraite pour le salut et l'avenir de la France. Dieu, qui la destinait à de si grandes choses, n'avait pas épargné à sa jeunesse les épreuves de l'adversité. Presque au sortir de l'enfance, elle avait vu périr son frère et sa mère sous les coups d'un usurpateur qui s'était fait du fratricide un degré pour monter sur le trône; et comme s'il ne lui eût pas suffi d'avoir formé cette âme à l'école du malheur, Dieu permit qu'une deuxième épreuve vînt s'ajouter à la première. Catholique au milieu d'un peuple arien, elle avait retiré du contact de l'hérésie

une foi pure et des convictions non troublées; et tandis qu'autour d'elle l'erreur déployait toutes sortes de séductions aidées par la menace, la pieuse fille de Chilpéric conservait le don de la vérité dans l'innocence de son cœur. C'est ainsi que Dieu a coutume d'agir lorsqu'il veut confier à une âme quelque haute mission : il la détache de bonne heure des choses d'ici-bas par une infortune qui pour elle est une grâce; puis il la place en présence de l'erreur ou du vice pour éprouver, dans un premier combat, sa force et sa fidélité.

Or, pendant que cette fleur de sainteté s'épanouissait au soleil de la grâce, de grands événements se préparaient dans la Gaule. Un de ces hommes qui apparaissent à l'origine des empires, portant au front le signe de l'énergie créatrice, préludait à ses destinées futures par ces coups d'audace qui révèlent le génie d'un fondateur. Quand ce chef de tribu auquel il a été donné de jeter les bases de l'une des royautés les plus durables qu'il y ait eu dans le monde, lorsque, dis-je, cet homme eut enveloppé d'un regard la terre où il était venu poser le pied, il comprit qu'entre le Rhin et l'Océan il n'y

avait de place que pour un maître. Telle fut l'idée qu'il conçut, l'idée de l'unité territoriale; et nous ses descendants, nous vivons encore de l'idée que le fer de ce barbare traça sur le sol en lui ouvrant un sillon que mille ans n'ont pu fermer. Mais cet homme, qui croyait en son épée, ne croyait pas en Dieu, et sans Dieu et le Christ la France ne se faisait pas. Donc, poussé de Dieu, il s'en alla quelques jours solliciter une alliance que l'esprit politique dictait à son cœur; mais la Providence dépassait les calculs de l'homme; et lorsque, associant à sa fortune l'épouse de son choix, il croyait n'avoir fait monter sur le trône que la grâce et la beauté, c'est Jésus-Christ qu'à son insu il avait appelé à régner sur les Francs.

Ici, Mes Frères, j'entre au vif de mon sujet, en venant toucher à cet apostolat intime que Dieu réservait à Clotilde. Sans doute lorsque, assise avec sa sœur aînée aux portes de la ville des Bourguignons, elle exerçait l'hospitalité envers les pauvres voyageurs, la pieuse enfant ne se doutait pas qu'un jour tout un peuple lui devrait sa foi. Toutefois, un attrait mystérieux la poussait vers cette terre inconnue que la Providence ouvrait de-

vant elle, et ce ne fut pas sans une secrète conscience de sa mission qu'elle surmonta la résistance artificieuse de celui qui, après avoir rempli sa jeunesse de deuil, s'en était fait le tuteur. Unie à Clovis par les liens du sacrement, la nièce de Gondebaud comprit ce que Dieu et l'Église attendaient de sa foi. Dieu, comme disait Bossuet, Dieu, qui s'était servi des chastes attraits de la reine Esther pour gagner le cœur d'un prince infidèle, Dieu avait préparé un charme innocent au chef des Francs dans les agréments infinis de sa pieuse épouse. Profitant de l'ascendant moral que lui assurait une affection profonde, Clotilde essaya d'abord de combattre dans l'esprit du roi franc son attachement à l'idolâtrie. « Les dieux que vous adorez, lui disait-elle, ne sont que vanité : impuissants pour eux-mêmes, ils ne peuvent nous être d'aucun secours, car ce sont des dieux de bois, de pierre ou de métal. Le Dieu qu'il faut adorer, c'est celui qui de rien a fait toutes choses, qui a créé le ciel et la terre et formé l'homme de sa propre main. » Mais ces paroles glissaient sur l'âme de Clovis sans y pénétrer; et je n'en suis pas surpris. Sans doute, le raisonnement est une arme invinci-

ble contre l'erreur spéculative ou théorique, et Dieu n'a pas voulu que la vérité arrivât au cœur de l'homme sans passer par son intelligence; mais par delà les résistances de l'esprit, il est une force dont le raisonnement ne vient pas à bout, c'est la volonté. Là est le grand obstacle, et cet obstacle souverain, Dieu seul peut le briser. Nous pouvons bien faire fléchir une âme sous le poids de nos raisons, la placer entre l'évidence et l'absurdité sans lui laisser de recours contre la doctrine catholique; mais la défaite de l'intelligence n'entraîne pas nécessairement la soumission du cœur. Voilà ce qui explique pourquoi tant d'hommes résistent à la religion, bien qu'ils n'aient d'arme contre elle que dans de misérables sophismes. Ce n'est pas que la foi chrétienne ne s'impose à leur esprit par l'autorité de ses preuves. Appuyée sur des faits qui ne souffrent pas de réplique, confirmée par un témoignage qui tire sa force d'un sang librement versé, crue par les plus beaux génies dont l'humanité s'honore, victorieuse du temps, de l'espace et des passions, la religion s'offre à l'homme portant au front le signe irrécusable de sa divinité. Mais quand vous aurez enchaîné une âme par le lien de la

conviction, vous n'aurez triomphé d'elle qu'à demi. Dieu seul peut achever la victoire par un de ces coups de grâce qui enlèvent l'homme à lui-même et le jettent dans les bras de la vérité tout frémissant de foi et d'amour.

C'est pourquoi le raisonnement ne suffit pas à vaincre les rébellions d'une âme, et la prière a plus d'efficace contre elles que les plus savantes démonstrations. Clotilde comprit à merveille cette loi des âmes que le Fils de Dieu a consacrée par son exemple et fécondée de son sang : n'ayant pu ramener par elle-même un esprit opiniâtre, elle eut recours à Dieu, qui tient dans ses mains le cœur des rois. Comme Esther dans le palais d'Assuérus, elle s'isolait au milieu d'une cour tumultueuse, et là, dans le silence de la retraite, elle priait Dieu de déchirer les ténèbres qui enveloppaient l'âme de Clovis. Oh! qui dira la ferveur d'une prière dont Dieu allait récompenser la persévérance par la conversion de tout un peuple? Ce n'est pas qu'il ne plût au Seigneur d'éprouver la constance de sa douce servante. Les années s'écoulaient, et le conquérant des Gaules demeurait sous le joug de l'idolâtrie. Clotilde avait obtenu que son premier-né, Ingomer,

reçût le baptême; mais l'enfant était mort pendant qu'il portait encore les habits blancs, symbole de son initiation à la vie chrétienne, et Clovis avait trouvé dans cette perte un motif pour se rattacher à l'erreur : « Si l'enfant avait été consacré au nom de mes Dieux, disait le prince idolâtre à sa pieuse femme, il vivrait encore; mais comme il a été baptisé au nom de votre Dieu, il n'a pu vivre. » Clotilde se consolait de la mort de son fils et des reproches de son mari par la pensée que le Seigneur l'avait estimée digne d'ajouter un ange au chœur des bienheureux. Quand la maladie de son deuxième fils, baptisé comme le premier, déchira son cœur de mère par de nouvelles angoisses, Dieu jugea que c'en était assez pour éprouver sa fidélité, et la prière de Clotilde sauva les jours du jeune Clodomir. Voilà, Mes Frères, la persévérance que Dieu exige de la prière. Et vous qui m'écoutez en ce moment, peut-être demandez-vous à Dieu la conversion d'un époux ou d'un fils que vous aimez. Peut-être a-t-il plu au Seigneur d'éprouver votre constance par le retard qu'il met à exaucer vos vœux. Les années se passent, l'indifférence s'accroît, les préjugés s'enracinent, les vices s'invé-

tèrent, les égarements continuent; le ciel semble d'airain pous vous qui l'implorez, et rien ne vous fait présager l'heure de la miséricorde. Eh bien, ne désespérez pas, persévérez dans vos supplications à l'exemple de Clotilde. C'est quand Dieu paraît sourd à notre voix, que nous touchons d'ordinaire au terme de nos espérances. Un jour viendra où votre prière, pénétrant les nues, descendra comme une pluie rafraîchissante sur des cœurs dont elle calmera les passions, pour y ramener la vigueur et la fécondité de la foi. Non, ne craignez pas : Dieu fera jaillir un miracle de sa bonté plutôt que de condamner l'épouse ou la mère chrétienne à des vœux impuissants et à des larmes stériles.

Ce miracle, Dieu l'accorda aux prières de Clotilde, et vous savez comment. Vous connaissez trop l'histoire de votre pays pour que j'aie besoin de m'arrêter au grand acte qui a été le point de départ de sa vie religieuse. Dieu, qui destinait la France à devenir le soldat de sa providence, voulut que la foi de la nation fût scellée sur un champ de bataille et qu'une victoire l'enchaînât au Christ par la reconnaissance. Lors donc qu'au fort de la mêlée, dans les plaines de

Tolbiac, le chef des Francs jeta vers le Dieu de Clotilde le cri de la détresse, il écrivit sur la première page de notre histoire ce qui la remplira toute entière : il conclut pour les siécles futurs ce pacte sublime où la France engageait son dévouement et Dieu ses bénédictions. C'est ainsi que le christianisme naquit en France, d'une prière et d'une victoire. Le Dieu de Clotilde qui avait inspiré la prière et donné la victoire, dit à Clovis, par la bouche de l'Église : « Courbe la tête, doux Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Et debout, les mains étendues vers les fonts baptismaux de Reims, Clovis, et la nation française avec lui, jurèrent de rester fidèles au Dieu de Clotilde. Dieu reçut le serment de la Patrie, et dans leur touchante simplicité, nos pères purent écrire en tête de la loi salique : « Vive le Christ qui aime les Francs! » Un lien d'amour unissait à jamais au Christ le royaume très chrétien et à l'Église sa fille aînée.

Voilà l'œuvre de sainte Clotilde, l'œuvre de sa foi, de ses prières, de ses vertus, de ses larmes. Mais je n'aurais pas dit tout ce qu'elle a fait pour en préparer le succès, si

je n'indiquais également ceux qu'elle avait appelés à coopérer avec elle. Pour convertir la nation française à la foi catholique, Dieu s'était plu à rapprocher trois grandes âmes par une sainte et intime alliance. En arrivant au milieu des Francs, Clotilde y avait trouvé une vierge dont la sainteté s'élevait à l'héroïsme. Dieu, qui choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort, Dieu avait pris cette jeune fille de derrière un troupeau, et, dépouillant sa condition comme sa naissance de tout éclat humain, il s'était réservé son cœur par le don de la virginité. Puis il l'avait placée sur un grand théâtre pour faire éclater sa puissance dans la faiblesse de sa servante. Un jour, le plus redoutable de ces barbares qui s'étaient abattus sur l'empire romain comme sur une proie facile avait poussé jusqu'aux portes de Paris son coursier sous les pas duquel l'herbe ne croissait plus; et il avait suffi des priéres de l'humble vierge pour détourner un fléau que rien n'arrêtait dans sa marche. Délivrée d'Attila, la future capitale de la France avait éprouvé les horreurs de la famine, et l'héroïque jeune fille, n'écoutant que sa charité, s'était jetée dans une barque sous

les yeux de l'ennemi pour ramener l'abondance au milieu d'un peuple ravi et stupéfait de tant d'intrépidité. Ne vous étonnez donc pas que Clotilde se soit associé Geneviève dans l'œuvre capitale qui devait décider de notre avenir, et que, s'unissant à la vierge par une sainte amitié, elle ait demandé à cette deuxième prière une vertu que son humilité n'attendait pas de la sienne. Ce qu'une tendre affection inspirait à l'épouse, une ardente charité le dictait à la vierge. Quel spectacle, Mes Frères, que cette sainte Ligue de prières formée au berceau de la patrie, que ces deux nobles femmes joignant leurs mains pures au-dessus de la France et demandant au Seigneur, l'une la conversion d'un époux tendrement aimé, l'autre celle d'un pays dont Dieu avait révélé à son cœur les grandes destinées!

Mais il fallait qu'entre l'épouse et la vierge, entre Clotilde et Geneviève, une troisième puissance travaillât également à la conversion des Francs. C'est qu'en dehors de cette puissance rien ne se fait ici-bas dans les choses de Dieu et de la foi. Depuis que Jésus-Christ avait dit aux apôtres : « Allez et instruisez toutes les nations de la terre »,

le sacerdoce catholique s'en était allé portant la doctrine jusqu'aux extrémités du monde. La Gaule avait vu apparaître de bonne heure les hérauts de la foi, et là, comme ailleurs, le sang des martyrs était devenu une semence de chrétiens. Marchant sur les traces des apôtres, les Pothin, les Denys, les Martial, les Saturnin, les Donatien, avaient cimenté par leur sacrifice la foi que les Irénée et les Hilaire défendaient par leurs écrits. C'est pourquoi l'épiscopat dut se retrouver à l'origine de la royauté française, alors que la race conquérante, se mêlant à la race conquise, prépara par cette fusion l'unité nationale qui fait notre force. Pour élever le sacerdoce à la hauteur de cette mission nouvelle, Dieu suscita une génération d'évêques tels qu'il s'en est offert rarement dans l'histoire de l'Église : c'étaient les Remy de Reims, les Germain d'Auxerre, les Loup de Troyes, les Césaire d'Arles et tant d'autres; hommes grands par la foi, grands par le cœur et par le caractère, et dont l'incrédulité elle-même a pu dire qu'ils ont formé le royaume de France comme les abeilles forment leurs ruches. Or, c'est à sainte Clotilde que revient l'honneur

d'avoir inauguré en France ce rôle glorieux et fécond de l'épiscopat. De même qu'elle s'était unie à Geneviève par le lien de la prière et des bonnes œuvres, elle chercha dans saint Rémy la puissance de la parole et l'ascendant du caractère. Sitôt que le vainqueur de Tolbiac fut revenu avec la promesse qu'il avait faite au Dieu des chrétiens, Clotilde manda en secret l'évêque de Reims, et celui-ci n'eut pas de peine à vaincre une résistance que Dieu lui-même avait brisée. Dès ce moment-là, le christianisme jetait en France des racines qui ne devaient plus se dessécher : l'épiscopat se chargeait d'accomplir l'œuvre commencée par cet apostolat intime que sainte Clotilde avait exercé avec tant de zèle et de persévérance.

Telle est, Mes Frères, la sublime alliance inaugurée sur le berceau de la nation française et qui lui a valu sa conversion à la foi catholique : l'alliance de l'épouse chrétienne avec la vierge chrétienne et le prêtre chrétien à l'effet d'établir le règne de Dieu dans les âmes. Et si, à quatorze siècles de ce grand fait, je cherche au milieu de nous ce qui conserve, nourrit et propage la foi, non, je n'ouvre pas nos livres, je ne vais pas

frapper à la porte de nos académies et de nos universités : le mal a passé par là, mal qui se guérit de jour en jour, mais qui n'a point disparu. Je vais au foyer domestique et j'y retrouve sainte Clotilde; j'y retrouve l'épouse chrétienne, toujours pieuse, soumise à la foi, appliquée aux bonnes œuvres, et priant avec larmes pour tous ceux qui lui sont chers. De là, je vais au chevet du malade, et j'y retrouve sainte Geneviève; j'y retrouve la vierge chrétienne, toujours pure, chaste, sublime de charité, et puisant dans la virginité de son cœur la force de se dévouer pour ses frères jusqu'au sacrifice de la vie. Je vais enfin dans tous les lieux où se trouve une âme à éclairer, à purifier, à sauver, et depuis le trône du prince en face duquel s'élève sa chaire, jusqu'au lit du pauvre où il porte ses pouvoirs avec ses consolations, j'y retrouve saint Rémy; j'y retrouve l'évêque ou le prêtre chrétien, priant, exhortant, pardonnant, et se faisant tous à tous. Voilà ce qui perpétue la foi dans nos sociétés modernes. Et si, malgré nos erreurs, nos fautes, nos révolutions, l'Évangile est encore debout au milieu de nous, immortel et fécond, c'est qu'il nous reste, par

la grâce de Dieu, ces trois forces divines qui, dans leur faiblesse apparente, ont survécu à tout, ont triomphé de tout : le prêtre, la sœur de charité et l'épouse chrétienne; saint Rémy, sainte Geneviève et sainte Clotilde.

J'ai dit la part qu'a prise sainte Clotilde à l'établissement de la foi dans notre pays comme épouse du premier roi des Francs; il me reste à décrire la part qu'elle a eue à l'affermissement de la foi en France comme mère des successeurs de Clovis. C'est le sujet de ma seconde partie.

II

S'il est une grande page dans l'histoire des conquêtes de la foi, c'est l'œuvre de la conversion des barbares, ces races nomades qui ont formé le monde chrétien. Quand Dieu les amena devant l'Église pour qu'elle les reçut dans son sein en les régénérant, elle les trouva déployant toute l'énergie sauvage d'une nature déchue : violents jusqu'à la férocité, adonnés pour la plupart au féti-

chisme le plus grossier, sans notion du droit ni respect pour la vie, n'écoutant que les inspirations de leur haine, et livrés à des passions qui ne connaissaient pas de frein. Tel est le chaos sur lequel l'Église allait essayer sa force créatrice; voilà les éléments à l'aide desquels elle devait composer une société de frères, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, et s'aimant entre eux jusqu'à l'oubli des injures. Éclairer l'esprit de ces peuples, purifier leur conscience, discipliner leur volonté, façonner leur caractère, adoucir leurs mœurs, désarmer leurs colères, assoupir leurs haines, changer leurs habitudes, en un mot réformer leur conduite et leur vie : quelle œuvre et quelle mission! Et si l'on compare les obstacles aux moyens, le succès de l'entreprise à sa difficulté, il faut fermer les yeux à l'évidence ou reconnaître qu'une sève divine avait retrempé les âmes, et que, pour relever si haut la nature humaine tombée si bas, l'Église avait besoin d'un autre levier que le bras de l'homme et d'un autre point d'appui que la terre.

Aussi, Mes Frères, vous le comprenez sans peine, une réformation si difficile ne pouvait être l'œuvre d'une année ni d'un

siècle. Parmi les nouveaux convertis, il dut s'en trouver beaucoup que l'action du christianisme n'avait pas complètement saisis et qui, sous le caractère du chrétien, conservaient un reste de la barbarie dont l'Évangile les avait dépouillés. De là, ces actes de cruauté dont le premier roi des Francs s'était rendu coupable, même après sa conversion à la foi : actions criminelles que sa pieuse épouse n'avait pu prévenir, trop heureuse qu'une sainte mort eût racheté les fautes d'une vie si étrangement mêlée. Or cet instinct de la cruauté qui s'était fortifié chez les Francs par de longs siècles d'habitude, allait se réveiller parmi les enfants de Clovis. C'est pourquoi Dieu laissa leur sainte mère au milieu d'eux jusqu'à un âge avancé, afin qu'elle pût exercer sur ses fils l'ascendant que lui assuraient son affection et ses vertus.

Après la mort de son royal époux, Clotilde s'était retirée à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, cette gloire de l'épiscopat des Gaules. Là, dans le silence de la retraite, elle partageait son temps entre la prière et les bonnes œuvres, offrant à ses fils comme à la nation entière l'exemple de la plus haute piété. Or je trouve ici, Mes

Frères, une première influence que Dieu permet à la mère chrétienne d'exercer sur sa famille, l'influence de l'exemple. Pour le prouver, il me suffirait d'en appeler à vos propres souvenirs. Qu'est-ce qui a fait le plus d'impression dans vos jeunes années? qu'est-ce qui a retenu la loi de Dieu au fond de votre âme dans un âge plus avancé? C'est l'exemple de votre mère. Si vous priez encore, c'est parce qu'il fut un temps où ses mains se joignaient aux vôtres dans une commune prière; et je n'ai jamais touché à un homme de ce siècle, si sceptique ou si indifférent qu'il parût, sans retrouver dans son cœur, sous l'enveloppe du sophisme ou de la passion, sans y retrouver à quelque degré la foi de sa mère. Le monde peut affaiblir ces impressions reçues avec la vie, mais non les effacer; elles revivent tôt ou tard, dans le calme des passions ou à l'heure de l'infortune, avec ce charme infini que Dieu leur a prêté, et c'est la meilleure sauvegarde que l'homme puisse trouver ici-bas contre l'erreur et le vice. Quand César fut arrivé sur les rives du fleuve qui le séparait du crime, on dit que l'image de la patrie, s'offrant à ses yeux, fit reculer un instant ce

fameux Romain. Ainsi en est-il du jeune chrétien égaré dans ses voies. Aussi longtemps qu'il n'a point banni de son cœur les souvenirs du premier âge, ses erreurs ne sont pas sans retour; et l'exemple d'une pieuse mère se survivant en lui, retiendra sur le seuil de son âme une foi défaillante ou une vertu prête à périr.

Ce n'est pas que sainte Clotilde se soit bornée à cette influence de l'exemple si puissante sur des fils qui aiment leur mère. Chaque fois que le bruit d'une rupture ou la menace d'une hostilité arrivait à son oreille la noble femme quittait sa retraite pour apparaître au milieu de ses enfants comme un ange de paix et de miséricorde. Et voilà, chrétiens, un deuxième ministère divinement confié à la mère chrétienne, le ministère de la clémence et de la pacification. Elle est là au cœur de la famille, comme l'amour qui écarte ce qui divise, pour chercher ce qui rapproche. C'est à un pareil office de médiation qu'elle doit employer cette puissance d'aimer que Dieu lui a donnée. A elle d'éviter les froissements, de concilier les intérêts, d'apaiser les différends, d'accorder les caractères, de faire régner enfin cette divine cha-

rité en dehors de laquelle le christianisme n'est qu'un mot sans valeur et sans portée. Ce devoir, sainte Clotilde le comprit à merveille, et c'est à son heureuse intervention que l'histoire attribue l'union qui s'établit dans l'origine entre les fils de Clovis, et qui répondait si peu à la diversité de leurs caractères et à l'inquiétude de leurs désirs.

Ne croyez pas toutefois qu'en cherchant à maintenir parmi ses enfants l'esprit de concorde et de charité, la pieuse mère leur inspirât des sentiments de faiblesse indignes de leur naissance ou de leur rang; et je n'éprouve pas le moindre embarras à rappeler un fait qui se trouve sur mon chemin et que je ne veux pas dissimuler. Sans doute il est dans la vie des saints plus d'une action qui n'échappe pas au blâme; et, loin d'amoindrir leur mérite, cette faute expiée par les larmes de la pénitence ne fait qu'en rehausser l'éclat. Mais à Dieu ne plaise que j'aie recours à ce principe, ni même aux idées du temps pour expliquer un fait que le préjugé ou la mauvaise foi ont seuls pu reprocher à sainte Clotilde, comme un acte de vengeance peu chrétienne. Héritière de la Bourgogne, Clotilde s'était vue dépossédée

de son droit par un oncle qui avait trempé une main fratricide dans le sang de son père et de sa mère. Cette usurpation du meurtrier ne devait pas rester sans châtiment. C'est pourquoi la veuve de Clovis n'hésita pas à prier ses fils de venger les droits de leur mère par la force des armes. Or je dis qu'en agissant de la sorte, la reine exprimait un sentiment chrétien, celui du droit et de la justice. S'il est un bienfait que l'Évangile ait porté au monde, c'est d'avoir substitué l'idée du droit à celle de la force brutale, en la gravant au plus profond de la conscience humaine. Un simple particulier peut renoncer à son droit par un motif de charité; la justice ne le permet pas au prince, lorsqu'il s'agit de défendre les lois de la morale. Car ce n'est pas en vain, dit saint Paul, que le prince porte le glaive, *non enim sine causa gladium portat;* il est le ministre de Dieu et l'exécuteur de sa vengeance, à l'égard de celui qui fait le mal, *vindex in iram ei qui malum agit* (1). Voilà le principe évangélique auquel obéissait Clotilde en appelant les armes au service du droit; et je remercie

(1) Ep. aux Rom., XIII, 4.

Dieu d'avoir montré une fois de plus, par l'exemple de cette grande reine, que la sainteté s'allie à la force d'âme, et qu'en bannissant de son cœur tout ce qui peut l'avilir, la grâce communique au chrétien plus d'énergie et de noblesse.

Le sentiment du droit et de la justice était si profondément gravé dans le cœur de sainte Clotilde, qu'il lui inspira, quelques années plus tard, une réponse sublime jusqu'à l'imprudence. Son fils Clodomir était mort, laissant trois enfants en bas âge, et Clotilde les avait recueillis auprès d'elle pour les élever dans la crainte de Dieu. Sachant que leurs oncles convoitaient leur héritage, elle n'oublia rien pour faire triompher la justice de l'iniquité. Mais Dieu permit qu'une épreuve suprême rompît le dernier lien qui l'attachait au monde. Un jour qu'elle était allée à Paris plaider la cause des pauvres orphelins, elle vit venir à elle un envoyé des rois francs ses fils, qui lui dit, en lui présentant des ciseaux et une épée nue : « Choisis ; veux-tu qu'ils vivent les cheveux coupés, c'est-à-dire sans trône, ou qu'ils soient mis à mort ? » A ces mots, la reine indignée s'écria : « S'ils ne sont pas élevés

sur le pavois, j'aime mieux les voir morts que tondus. » Cri héroïque d'une mère qui défend le droit des enfants de son fils! Elle espérait sans doute que cette réponse désarmerait les rois francs et que leur ambition reculerait devant un assassinat. Mais l'instinct du barbare se réveillant dans Clotaire, trompa son attente. Ce terrible événement remplit son âme d'une immense douleur. Désormais le monde se fermait devant elle. Atteinte dans ses plus chères affections, abreuvée de chagrin, affligée de ces désordres toujours croissants qu'elle ne parvenait plus à réprimer, il lui restait ce qui reste à une mère aimante et désolée, il lui restait la prière.

Elle eut recours à cette dernière puissance que Dieu laisse à une mère dont l'exemple et la parole ont échoué contre les vices de ses enfants. Rentrée à Tours, elle ne quitta plus sa retraite, persévérant jusqu'à la mort dans les pratiques de la piété. Chaque fois que le bruit des discordes, alors si fréquentes, arrivait à son cœur, elle redoublait de supplications pour cette nation des Francs dont elle demeurait l'ange tutélaire après en avoir été la mère selon la foi. C'est à sa prière

que Dieu avait accordé la conversion de ce peuple; c'est par la vertu de sa prière que la foi continuait à fleurir sur un sol ingrat, malgré tous les efforts que l'on tentait pour l'en déraciner. Il a plu en effet à la divine providence de donner à la prière une grande part dans le sort des empires; et là où une politique humaine ne voit que le jeu des événements, les calculs de l'intérêt, les ressorts de l'habileté, les coups de la fortune, la religion aperçoit des mains qui s'élèvent vers le ciel pour faire descendre sur la terre les bénédictions divines. Tel événement dont la science et le génie s'attribuent tout le succès est dû peut-être à la prière de quelques saintes âmes qui ont versé des larmes fécondes dans l'obscurité d'un cloître. Voilà ce que la foi enseigne à l'homme assez clairvoyant pour découvrir dans les choses de ce monde la main souveraine qui les dirige à son gré. C'est pourquoi la pieuse mère des rois francs chercha dans la prière le seul moyen qui lui restât pour agir sur leur âme; et si elle ne parvint pas à prévenir toutes leurs fautes, elle obtint du moins qu'une fin chrétienne rachetât les désordres de leur vie. Douze ans après sa mort, on vit le plus in-

digne de ses fils, Clotaire, se traîner en sanglotant sur le pavé de l'Église de Tours que sa mère avait arrosé de larmes, et cette pénitence tardive, fruit de la prière d'une sainte, a laissé sur sa tombe, chargée des malédictions des hommes, l'espérance du pardon de Dieu.

Tel est, Mes Frères, le rôle de la mère chrétienne que sainte Clotilde a inauguré en France. Par là elle a précédé de l'exemple les Bathilde, les Blanche de Castille, les Anne d'Autriche et toutes celles qui, sur le trône ou au-dessous du trône, ont exercé depuis quinze siècles ce ministère de piété auquel il convient d'attribuer en grande partie la conservation de la foi dans notre pays. Car ce que je disais tout à l'heure de l'épouse s'applique mieux encore à la mère chrétienne. C'est à nos mères que nous devons pour la plupart du temps et nos qualités d'homme et nos vertus de chrétien. Ce que nous recevons d'ailleurs est peu de chose ou ne sert qu'à fortifier cette base indispensable de notre éducation religieuse et morale. Voilà pourquoi la mère chrétienne est devenue et reste encore, par la grâce de Dieu, le premier et le plus sérieux des insti-

tuteurs. L'Église catholique n'a pas d'auxiliaire plus puissant que cet apostolat intime qui sait retenir au foyer domestique la pureté de la foi et la dignité des mœurs. Et si l'esprit religieux, aidé par l'esprit de famille, s'est conservé parmi nous vivant et fécond; si les théories mauvaises qui nous envahissent de toutes parts ont affaibli la foi de nos contemporains sans réussir à l'éteindre; si dans la vie des hommes d'aujourd'hui, vie d'entraînement plutôt que de calcul ou d'opposition haineuse, nous sommes témoins de retours souvent tardifs, mais qui manquent rarement, c'est qu'on n'a pu toucher à ce fondement de l'éducation chrétienne, c'est qu'il reste au foyer domestique une puissance morale qui ne perd jamais son empire, parce qu'elle s'impose à nous avec la double autorité de l'affection et de la vertu.

Sainte reine, vous qui avez inauguré dans notre patrie ce double ministère de l'épouse et de la mère chrétiennes, vous qui, par vos prières avez enfanté à la foi toute une nation, jetez les yeux du haut du ciel sur cette France catholique qui, après tant de siècles, demeure encore ce qu'elle était devenue aux fonts baptismaux de Reims, le royaume très

chrétien et la fille aînée de l'Église. C'est à vous que nous devons ce qui a fait jusqu'ici la force, la grandeur et le salut de la France. Obtenez-nous la conservation de cette foi sans laquelle il n'y a pour la France ni avenir ni bonheur. Conjurez par vos prières les malheurs qui menacent la patrie, les dangers que lui suscitent l'indifférence des uns et l'incrédulité des autres; afin que, toujours forte, religieuse, dévouée à la cause de Jésus-Christ et de l'Église, elle accomplisse ici-bas ses grandes destinées, jusqu'au jour où elle fera place à cette patrie céleste dans laquelle nous jouirons avec vous de l'immortalité bienheureuse.

PANÉGYRIQUE
DE SAINTE MADELEINE

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DE LA MADELEINE, A PARIS

Le 22 Juillet 1858.

Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud id universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus.

Je vous le dis en vérité, partout où cet Évangile sera prêché dans le monde entier, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire.

S. Marc, xiv, 9.

Mes Frères,

Jamais parole s'est-elle mieux vérifiée? Jamais prédiction a-t-elle reçu un accomplissement plus parfait? Jésus-Christ promet à Madeleine une mémoire immortelle, et le souvenir de Madeleine s'est perpétué d'âge en âge; son nom a traversé les siècles, entouré du respect et de la vénération des chrétiens. Jésus-Christ n'assigne aux louan-

ges de Madeleine d'autres bornes que celles de l'Évangile; et la gloire de l'illustre pénitente de Béthanie s'est propagée dans le monde avec les conquêtes de la foi : partout le récit de ses vertus a pris place à côté des enseignements du Sauveur, et son triomphe s'est associé au triomphe même de la religion. Des temples qui s'élèvent sous son puissant patronage, les éloges que lui décernent les ministres de la parole sainte, les cantiques sacrés où nos cœurs font éclater leur admiration et leur joie, sont autant de témoignages rendus à la mémoire de Madeleine et à l'accomplissement de cette prophétie du Fils de Dieu : « En vérité, je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché dans le monde entier, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. » *Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus.*

Et pourquoi donc, Mes Frères, le nom de Madeleine est-il arrivé jusqu'à nous, si glorieux et si vénéré? D'où vient que sa mémoire, bénie de l'univers entier, n'a connu d'autres limites que celles de l'Évangile?

Comment une pécheresse a-t-elle pu être élevée à un tel degré d'honneur? Jésus-Christ nous l'apprend lui-même : c'est parce qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum.* La divine charité a été le principe et la source du triomphe de Madeleine, et c'est en aimant beaucoup qu'elle a mérité d'être beaucoup aimée. Or, cette divine charité qui éclate dans toutes les actions de sainte Madeleine revêt différents caractères et s'offre à nous sous diverses formes, suivant les circonstances de sa vie; et il semble que Dieu ait voulu faire briller ce céleste amour de toutes les splendeurs que comporte notre existence terrestre, en le produisant sous des aspects multiples dans cette épouse bien-aimée de l'Agneau sans tache. L'Évangile nous la présente, en effet, dans quatre situations successives où son amour pour Jésus-Christ se déploie avec autant de pureté que d'énergie : dans la maison du pharisien où elle donne l'exemple de l'amour pénitent; dans la demeure de Béthanie, où elle nous offre le modèle de l'amour contemplatif; au pied de la croix, où elle atteint à l'héroïsme de l'amour crucifié; auprès du sépulcre de Jésus-Christ qui la gratifie des joies de l'amour

bienheureux. Ainsi le triomphe de la charité dans Madeleine embrasse à la fois les larmes de l'amour pénitent, les lumières de l'amour contemplatif, les dévouements de l'amour crucifié et les délices de l'amour bienheureux. Étudions dans ses différents actes cette divine charité dont la vie de Madeleine nous offre l'expression la plus complète et la plus touchante.

I

Un jour, le Sauveur fut invité à manger chez un pharisien nommé Simon, et étant entré dans sa maison, il se mit à table. Et voici qu'une femme réputée pécheresse dans la cité, ayant appris qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfums, et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle se mit à les arroser de larmes, et, les essuyant avec ses cheveux, elle les baisait et les embaumait de parfums. Or Jésus dit à cette femme : « Allez en paix, votre foi vous a sauvée et vos péchés vous

sont remis (1). » Voilà le triomphe de l'amour et de l'amour pénitent.

Il y a dans l'homme une puissance, la plus haute et la plus souveraine de toutes. C'est par elle et dans elle que nous trouvons, à proprement parler, la perfection de notre nature. Car si un homme peut être grand par l'esprit, grand par le caractère, il est encore plus grand par le cœur; et le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui, c'est de dire : Il y a là un grand cœur. C'est du cœur, en effet, que procède son mérite ou son démérite, sa noblesse ou son ignominie; et l'homme ne s'élève pas autant parce qu'il sait que parce qu'il aime. Voilà pourquoi saint Augustin, voulant définir la vertu ou la sainteté, c'est-à-dire tout l'homme, écrivait ce mot, un des plus profonds qui soient tombés de sa plume : « La sainteté c'est l'ordre dans l'amour. »

Mais si la sainteté est l'ordre dans l'amour, le vice est le dérèglement dans la puissance d'aimer. Et ne croyez pas que ce grand homme ait rien exagéré en ramenant à l'amour bien ordonné le principe de nos vertus, et à l'amour déréglé la source de nos égarements.

(1) S. Luc, VII.

Oui, toute passion mauvaise est une fausse direction de l'amour. L'orgueil, c'est l'amour déréglé de soi-même dans les choses de l'esprit; l'ambition, c'est l'amour déréglé de soi-même dans la sphère de la volonté; la volupté, c'est l'amour déréglé de soi-même dans la région des sens; et la triple concupiscence n'est pas autre chose qu'un mouvement du cœur qui n'a pas Dieu pour terme, ni la loi divine pour règle. Ramenez dans le droit chemin cette force morale qui dévie de la ligne éternelle que Dieu lui a tracée, vous avez l'humilité qui s'abaisse dans l'amour de la vérité, la charité qui s'épanche dans l'amour du prochain, la chasteté qui se renferme dans l'amour du devoir, vous avez l'ordre dans l'amour, vous avez ce qui constitue la vertu, vous avez ce qui fait les saints.

Tout est là pour l'homme : aimer dans l'ordre et agir sous l'impulsion d'un amour bien ordonné, voilà notre grandeur morale; c'est la loi de la sainteté. Et en formulant cette grande loi, j'ai montré la double face sous laquelle s'offre à nous la vie de Madeleine. Elle aussi s'était écartée de la voie que Dieu a ouverte devant nous, et répandant sur les créatures ces trésors d'amour dont Dieu

s'est réservé la plénitude, elle avait trouvé le vide et le dégoût là où elle cherchait le repos avec la satisfaction. Et c'est là un premier châtiment que Dieu inflige au cœur de l'homme détaché de son principe, le sentiment douloureux de ce qu'il a perdu. Ah! c'est qu'il y a dans l'homme une faim et une soif de la divinité que rien d'humain ne peut satisfaire. En se retirant d'un cœur, Dieu y laisse un vide que l'univers entier ne parvient pas à combler. Vous avez beau faire pour le remplir. Rassemblez-y toutes les créatures, jetez-y tous les plaisirs du monde et tous les trésors de la terre, si vous n'y mettez pas Dieu, vous ne ferez qu'élargir le vide qui est en vous. Vous tournerez dans un cercle d'agitations stériles, sans pouvoir y trouver la paix ni le bonheur. Vous demanderez la jouissance à toutes les choses créées, et elles ne vous répondront que par la déception. Chaque plaisir en s'enfuyant vous renverra un trait qui perçant votre cœur le laissera sanglant et désespéré. Car Dieu n'a pas voulu qu'une créature puisse être heureuse sans lui, et c'est la grandeur de l'homme, de son cœur comme de son intelligence, de ne pouvoir se reposer que dans l'infini.

Madeleine sentit le vide d'une âme esclave des passions, et ce fut une première grâce que Dieu lui fit pour la retirer du vice. Mais ce sentiment, si efficace qu'il puisse être, ne suffit pas pour opérer la conversion du pécheur. Que d'âmes, en effet, que d'âmes meurtries par leurs chutes, et souffrant des blessures qu'elles ont reçues sans faire aucun effort pour se relever! C'est qu'elles ne cherchent pas dans la religion, dans sa doctrine et dans ses sacrements, la force qui leur manque. Cette force, Madeleine la trouva aux pieds de Jésus-Christ. Oh! qui dira le charme surhumain et l'irrésistible puissance de cette parole, à la fois suave et forte, qui perçait l'âme de ses traits brûlants et ramenait la confiance dans les cœurs agités par le remords; dans ce regard perçant et doux où la tendresse du père se mêlait à la clairvoyance du juge et à l'autorité du maître; sur ce visage adorable, où l'expression d'une compatissante bonté tempérait l'éclat de la majesté divine? Seigneur Jésus, votre sainte face a disparu du milieu de nous; nous ne pouvons plus y lire ce reflet de votre divinité qui illuminait les âmes, cet attrait infini qui captivait les cœurs; mais votre voix est arrivée jusqu'à

nous, et aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, l'humanité tressaille de confiance en écoutant cette parole d'ineffable tendresse : *Non veni vocare justos sed peccatores* « Je suis venu appeler les pécheurs encore plus que les justes (1). »

Madeleine ne résista point à cet appel de l'Homme-Dieu. Et voyez comme l'âme rentrée dans l'ordre sait reporter vers le bien toute l'énergie qu'elle déployait pour le mal. Je disais tout à l'heure qu'il y a dans l'homme un sentiment, le plus énergique et le plus profond de tous, l'amour. Mais quand l'amour est purifié, agrandi, transformé par la grâce, il prend un autre nom et acquiert une nouvelle force. Trouvant ce mot trop profané par la langue des passions, l'Évangile lui en a substitué un autre dans la divine chasteté de son langage, celui de la charité. Or la charité est forte comme la mort, *fortis ut mors dilectio* (2). Pour elle il n'y a ni périls ni difficultés. Rien ne lui coûte, rien ne l'arrête, car la charité rend léger ce qui est pesant, agréable et doux ce qui est amer. Pour obéir à l'ardeur qui la pousse, elle passe par-

(1) S. Math., IX, 13.
(2) Cantiq., VIII, 6.

dessus les répugnances de la nature, les convoitises des sens, les rébellions de la volonté. Tout lui est douceur, parce qu'elle sait faire du devoir un plaisir, de la souffrance un bonheur, du sacrifice une passion. Voilà ce qu'opère l'amour transfiguré par la grâce ou la charité. Ne vous étonnez donc pas qu'ayant reçu dans son cœur une étincelle de ce feu divin, Madeleine ait foulé aux pieds l'orgueil et le respect humain, pour rendre sa pénitence aussi éclatante que sa faute.

Elle apprend que le Sauveur est chez Simon le pharisien, au milieu d'une assistance nombreuse. Aussitôt elle y court, elle y vole. Loin de redouter l'éclat d'une pareille démarche, elle en recherche l'humiliation : elle choisit à dessein une circonstance solennelle pour égaler l'expiation au scandale qu'elle a donné, et c'est en public, sous les yeux de ceux qui la connaissent, qu'elle noiera ses fautes dans les larmes du repentir. Eh! que lui importent les sourires de pitié qu'elle recueillera sur son passage, les dédains ou les railleries du monde! Qu'est-ce que cela pour un cœur que Dieu a touché de son amour? Elle traverse la salle du festin, se jette aux pieds de Jésus-Christ, et, les arro-

sant de ses larmes, elle lui dit dans ce langage muet la douleur dont son âme est pénétrée. Larmes puissantes, larmes fécondes, puisqu'elles ont valu à Madeleine cette sentence de miséricorde : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé! »

Vous vous étonnez peut-être qu'il ait suffi de quelques larmes pour effacer les fautes d'une vie entière! Ah! vous ne savez pas ce que vaut une larme bénie de Dieu, ce qu'il y a dans ce don mystérieux d'efficace et de fécondité. Qu'est-ce que l'homme ne peut pas faire avec une larme? Avec une larme il attendrit ce qu'il y a de plus dur, il désarme ce qu'il y a de plus cruel, il abat ce qu'il y a de plus fort. Lui arracher une larme, c'est le subjuguer, c'est le vaincre; car les larmes, c'est le trésor de son cœur, c'est le sang de son âme. Quand l'homme ne possède plus rien, qu'il est là, debout sur le chemin de la vie, nu comme il était sorti du sein de sa mère, il lui reste une ressource, un bien, une puissance, il lui reste ses larmes. Car les larmes, c'est la consolation du malheureux, c'est le patrimoine du pauvre, c'est le refuge du pécheur. En versant devant Dieu une

goutte, une seule goutte de ce sang de son âme, l'homme se réhabilite, expie ses fautes, rachète son passé. Et comment Dieu pourrait-il refuser le pardon à des larmes sanctifiées par sa grâce? Les hommes eux-mêmes n'ont-ils pas coutume d'agir ainsi? Ne suffit-il pas d'une larme tombée de l'œil d'un frère, d'une parole de regret qui s'échappe de ses lèvres, d'un sentiment de douleur qui se peint dans ses traits, pour désarmer notre bras et refouler la vengeance au fond de notre cœur? Si donc, nous qui sommes mauvais, nous nous laissons attendrir aux larmes de nos semblables, que sera-ce de Dieu « qui est si bon, comme disait saint Louis, que meilleur il n'y a »? Oui, je me plais à le répéter, c'est le grand mot, c'est le vrai mot de mon ministère, il y a dans le repentir, dans ces larmes du cœur, dans ces sanglots d'une âme broyée par la douleur, il y a dans ce déchirement d'une poitrine qui jette vers le ciel le cri de la pénitence, il y a, dis-je, dans tout cela, une vertu qui purifie l'âme, qui la change, qui la transfigure. Voilà pourquoi il a suffi de quelques larmes brûlantes tombées du cœur de Madeleine sur les pieds de Jésus, pour lui mériter cet arrêt de clémence :

« Allez en paix, vos péchés vous sont remis. »

Je le sais, Mes Frères, par un étrange contraste, le monde est dur, impitoyable même envers les victimes qu'il a faites. Après avoir applaudi à leur chute, il se rit de leur pénitence. Loin d'exciter son admiration ou sa reconnaissance, la miséricorde de Dieu devient pour lui un objet de scandale, et, comme le pharisien de l'Évangile, il est tenté de voir un acte de faiblesse là où il devrait bénir une merveille de bonté. Que j'aime peu ces sophistes sans âme qui voudraient nous faire un Dieu métaphysique, au cœur sec, et un Christ aux bras étroits! Et combien saint Paul me paraît avoir lu plus avant dans la nature divine lorsqu'il disait : *Habemus pontificem qui possit compati infirmatibus nostris :* « Ce qu'il nous faut, c'est un pontife qui puisse compatir à nos infirmités (1). » A Dieu ne plaise, sans doute, que nous cherchions dans l'exemple de Madeleine de quoi affaiblir l'horreur du péché. Oui, l'innocence reconquise par les larmes du repentir n'égalera jamais l'innocence conservée; l'enfant prodigue, revenu de ses égarements, ne parta-

(1) Ep. aux Hébr., IV, 15.

gera pas toutes les joies réservées à celui qui n'aura jamais quitté la maison paternelle. Oui, le péché est un mal à nul autre pareil. Soixante siècles de misères et de souffrances suspendus sur l'humanité, comme conséquence d'une faute unique, voilà le péché! le sang d'un Dieu, rançon douloureuse de la captivité du mal, voilà le péché! une éternité de supplices, châtiment d'une faute grave, non expiée, non effacée, voilà le péché! Mais nous le savons également, à côté de la justice il y a dans le cœur de Dieu des compassions sans limites, des tendresses infinies, des trésors d'amour dont nul ne saurait mesurer la profondeur ni l'étendue; et depuis la croix du scélérat qui s'élevait à côté de la croix de Jésus-Christ, jusqu'à l'échafaud du criminel qui se dressait hier encore sur nos places publiques, l'Église catholique est là, l'Évangile à la main, pour redire au monde entier qu'il n'y a pas de larmes sans espérance ni de repentir sans pardon.

Mais pour que l'amour pénitent triomphe pleinement de la justice divine, il faut que la persévérance en égale la vivacité. C'est pourquoi Madeleine ne quitta plus la voie où elle venait d'entrer, et la charité, principe de son

triomphe, en assura la durée. A partir de sa conversion, l'Évangile nous la montre s'attachant aux pas de Jésus-Christ pour recueillir pieusement les leçons du divin maitre; et dans la maison de Béthanie, où elle lui offre l'hospitalité, nous la voyons aux pieds du Sauveur, se nourrissant des paroles qui tombent de ses lèvres sacrées. C'est la deuxième face sous laquelle la charité se manifeste à nous dans sainte Madeleine.

II

Un jour, dit saint Luc, que le Seigneur était entré dans la maison de Marthe et de Marie-Madeleine, celle-ci, s'asseyant à ses pieds, écoutait ses paroles. Or Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait, et venant vers Jésus, elle lui dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide. » Et le Seigneur, répondant, lui dit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Or une seule

chose est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée (1). » Voilà le triomphe de l'amour et de l'amour contemplatif.

Vous ne l'ignorez pas, Mes Frères, ce mot sonne mal à l'oreille du siècle. Bien des personnes se sont accoutumées à tenir pour perdu tout le temps qu'elles ne consacrent pas au soin des intérêts matériels; et cette béatification de la vie contemplative par l'Homme-Dieu est une des vérités qui heurtent le plus leur sens dévoyé. Or je ne sache pas dans l'Évangile de trait plus fécond en lumière pour notre époque que cet épisode de la vie de Marie-Madeleine.

Qu'est-ce qui nous manque, en effet, à l'époque où nous sommes? Ce qui nous manque, ce n'est certes pas l'activité. Depuis un demi-siècle, une ardeur fiévreuse entraîne notre génération dans toutes les voies qui s'ouvrent devant elle. Découvertes et inventions, progrès de l'industrie, entreprises commerciales, conquêtes sur la nature, développements de l'art, constructions colossales, travaux de tout genre : quel vaste

(1) S. Luc, x.

champ où l'activité humaine se déploie sans relâche! Et si je rappelle ce fait dont nous sommes tous témoins, ce n'est pas un blâme que j'énonce ni un reproche que j'articule. Non; pris en soi, ce mouvement est légitime. Car l'activité physique est pour le genre humain un besoin et un devoir : elle constitue sa première vie, sa vie extérieure et sociale.

Mais là n'est pas l'homme tout entier. Et pour vous montrer qu'on ne viole pas impunément les lois établies de Dieu, il me suffira de vous rendre attentifs à un deuxième fait. D'où vient qu'au milieu d'une telle activité, on surprend dans les âmes un malaise profond que tous reconnaissent, que personne ne peut nier? D'où vient que nous entendons dire tous les jours autour de nous à ceux-là même qui semblent avoir atteint le faîte de la prospérité : « Je ne m'appartiens pas, tout m'enlève à moi-même, la vie m'échappe; je suis entraîné par un tourbillon continuel; les préoccupations m'assiègent, les affaires m'absorbent, me dévorent? » D'où vient qu'on ne rencontre partout que des visages soucieux, des fronts rembrunis et des cœurs blasés? C'est, Mes Frères, que notre existence se consume dans une activité

toute extérieure : nous répandons notre âme au dehors sur tout ce qui nous entoure, sans la conserver au-dedans calme et pure; nous ne savons pas nous créer des moments où libres de toute agitation, nous puissions nous retrouver en face de Dieu et de nous-mêmes; bref, nous ne vivons pas, nous ne savons pas vivre de la vie intérieure.

Tel est le vice de notre situation morale : un développement excessif de la vie extérieure et un manque presque absolu de la vie intérieure. Nous vivons au dehors, nous ne vivons pas au dedans; nous rompons à chaque instant le silence de notre âme, aussi prompts à en sortir que lents à y en rentrer; notre cœur est rempli de mille objets qui l'occupent, il est vide de Dieu. De là ce malaise, cet ennui, ce mécontentement de soi-même que tous les efforts d'une activité inquiète ne réussissent pas à dissiper. Sans le commerce de l'âme avec Dieu par la prière et la méditation, sans cette vie intérieure qui est un élément essentiel du bonheur de l'homme, parce qu'elle forme une partie intégrante de sa nature, nous aurons beau faire, nous nous consumerons vainement : nous épuiserons les sources de la jouissance,

nous doublerons la somme du bien-être matériel, nous effacerons les distances, nous comblerons les espaces, nous tourmenterons les éléments, nous forcerons la mer elle-même à remplir des ports que la main de Dieu n'avait pas creusés, nous étonnerons les siècles futurs par les merveilles du nôtre, nous transformerons cette planète que Dieu a désignée pour théâtre à notre activité; et quand nous aurons achevé ce que je viens de dire, si Dieu ne règne pas au fond de notre âme, nous nous serons agités dans le vide; nous aurons trouvé toutes choses, le plaisir, la richesse, la gloire, tout excepté ce qui manque à l'homme quand il ne vit pas avec Dieu et en Dieu : la paix et le bonheur.

Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ disait à la sœur de Madeleine : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium* « Vous vous troublez et vous vous inquiétez de beaucoup de choses, or une seule est nécessaire. » Ces paroles, qui assignent à la vie extérieure une limite, une règle. un contre-poids dans la vie de prière et d'oraison, l'Église catholique, interprète du divin maître, les répète au genre humain depuis dix-huit siècles. Loin

d'elle la pensée de vouloir proscrire une activité légitime et raisonnable dans les choses de la vie sociale; mais rappelant à ses enfants les intérêts supérieurs de leur âme, elle leur dit de sa voix maternelle : Au milieu des efforts que vous faites pour acquérir les biens périssables, ne perdez pas de vue la seule chose nécessaire, car la figure du monde passe. Quelque peine que vous vous donniez pour la retenir, tout vous fuit, tout vous échappe, tout vous glisse entre les doigts. Seule la foi, seule la sainteté reste, car seules elles sont indispensables, seules elles sont, comme Dieu, immortelles.

Et ne croyez pas, Mes Frères, que cette vie intérieure, élément essentiel du bonheur de l'homme, soit incompatible avec la vie du monde. Même dans le tumulte des affaires on peut se construire une demeure au fond de son âme, où l'on se retire par intervalles pour s'y retrouver seul avec soi-même et avec Dieu. Joindre Marthe à Marie, selon la belle expression des saints Pères, la vie active à la vie de prière et d'oraison, tel est l'idéal du chrétien engagé par devoir ou par état dans les embarras du siècle. Sans doute l'âme s'appartient davantage, elle est plus

libre dans son mouvement vers Dieu, au fond de ces retraites sacrées où la vie contemplative élève entre elle et le monde une barrière infranchissable. Comme Madeleine, ils ont choisi la meilleure part ceux qui, laissant derrière eux les vanités de la terre, s'ensevelissent dans la solitude pour se retremper aux sources de la prière et de la méditation; comme elle, assis aux pieds de Jésus-Christ, ils recueillent la parole qui tombe de ses lèvres, s'en nourrissent et s'en pénètrent; ils savourent avec délices ce pain spirituel qui ne laisse de place dans leur âme à aucun autre aliment. Leur vie est en quelque sorte une anticipation du ciel et de ses joies divines. A la vérité, le monde s'en étonne, il s'en irrite même : en présence de ces ordres contemplatifs qui sont une des gloires de la piété chrétienne, il répète volontiers la plainte que Marthe adressait au Seigneur : *Domine, non est tibi curæ quod soror mea relinquit me solam ministrare, dic ergo illi ut me adjuvet.* A quoi bon tant d'existences qui se consument dans une contemplation oisive et stérile? Ne vaudrait-il pas mieux qu'elles fussent mêlées à la vie publique et consacrées au service de la société? Déplorable

illusion! N'y aurait-il dans la vie religieuse que cette leçon vivante du détachement qui s'impose avec l'autorité d'un sacrific perpétuel; cette force morale de l'exemple que possède la sainteté parvenue à un haut degré; ce parfum de piété qui s'échappe des asiles de la prière pour embaumer l'Église; cette protestation permanente de l'esprit évangélique contre les désordres et les scandales qui avilissent l'humanité; ce contre-poids spirituel aux tendances matérialistes qui entraînent la société hors de ses voies; ces ligues de prières organisées sur tous les points du globe pour fléchir l'éternelle justice irritée par nos crimes et appeler sur la terre les bénédictions du ciel; n'y aurait-il d'autre résultat que ce que je viens de dire, le bon sens et la logique obligeraient encore à voir dans les ordres voués à la vie contemplative un service public, un immense bienfait social.

Mais à Dieu ne plaise, Mes Frères, que la prière et la méditation soient un obstacle à la vie active : l'exemple de Marie-Madeleine va nous montrer que le dévouement puise dans la vie intérieure son aliment et sa force. Toute l'histoire de l'Église est là pour témoigner de ce fait; et chaque fois que vous

remonterez à l'origine d'un grand sacrifice, d'une activité féconde pour le bien des âmes, vous y trouverez la vie spirituelle comme principe et comme source. C'est dans la solitude de Clairvaux que saint Bernard cherchait les inspirations d'un zèle dont l'Europe entière recueillait les fruits; c'est après avoir demandé à l'oraison la lumière et le feu de la charité, que saint Vincent de Paul tirait de son âme ces créations immortelles qui ont su rendre l'admiration muette et la louange inutile. Loin d'arrêter l'essor de leur activité, la vie contemplative le fortifiait en le dirigeant. Et pour m'en tenir à ce qui se trouve plus près de nous, qui est-ce qui de nos jours a su mettre au service de la société le dévouement le plus actif? Quelques âmes pieuses, dont la prière et la méditation font toute la puissance. Vous admirez, Mes Frères, ces héroïnes de la charité qui savent tenir le monde entier suspendu entre l'étonnement et la reconnaissance, et que l'Église plaçait naguère en face du schisme, de l'hérésie et de l'incrédulité, afin qu'à la vue de tant de force dans une si grande faiblesse, ces trois puissances de l'erreur pussent reconnaitre la vérité à son signe le plus mani-

feste et le plus palpable, au signe de l'abnégation et de la charité. Eh bien, qu'est-ce qui soutient et alimente ce sacrifice dont le monde bénit les effets sans en connaître le principe? La vie intérieure. Otez ce ressort intime qui communique à l'âme une énergie surnaturelle, cette piété du cœur qui s'épanche dans la prière et se développe par elle, à l'instant même la charité languit et le dévouement s'arrête. C'est parce que leur fondateur a su combiner dans une sage proportion la prière et l'action, la vie intérieure et la vie extérieure; c'est pour cela que la piété donne des ailes au dévouement de ces saintes religieuses, que ni le réduit du pauvre, ni le chevet du malade, ni le lit de camp du blessé n'ont rien qui les arrête, et qu'animés par un zèle toujours vivant, elles ne reculent devant aucun sacrifice pour suivre leurs frères infirmes ou délaissés sur le calvaire de la souffrance.

C'est aussi là que Madeleine va s'offrir à nous; et, d'après ce que je viens de dire, vous n'en êtes pas surpris. Le dévouement puise son énergie aux pieds de Jésus-Christ, dans le commerce surnaturel de l'âme avec Dieu. Voilà pourquoi Madeleine restera fidèle

au Sauveur jusqu'à la mort, et tandis que les apôtres eux-mêmes délaisseront leur maître, la charité, plus forte que la crainte, conduira Madeleine au pied de la croix, où nous amène le développement de notre sujet.

III

« Il y avait debout, au pied de la croix, dit saint Jean, témoin de cette grande scène, la mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. » Voilà, Mes Frères, dans sainte Madeleine, le triomphe de l'amour crucifié avec Jésus-Christ.

Nous l'avons dit, la grandeur de l'homme éclate surtout dans la puissance d'aimer que Dieu a partagée avec lui; mais l'amour lui-même ne trouve toute sa grandeur et n'atteint à sa véritable force que dans le don de soi-même ou dans le sacrifice.

Le sacrifice est, à proprement parler, ce qui caractérise l'amour en le distinguant de la passion coupable, qui n'est au fond qu'un

égoïsme cruel. Non, l'amour vraiment digne de ce nom ne fleurit jamais dans une âme incapable de sacrifice; et depuis la mère qui se dévoue pour l'enfant qu'elle aime jusqu'au soldat qui donne sa vie pour la patrie sa mère, c'est le sacrifice qui prouve l'amour, le révèle et l'exprime. Aussi l'humanité ne se trompe-t-elle pas là-dessus; et si vives que soient les protestations de l'amitié, si généreux que paraisse son langage, quand l'heure du sacrifice la trouve insensible, nous en concluons avec douleur que nous n'avions touché qu'une main froide et un cœur vide.

C'est pourquoi Dieu, voulant donner aux hommes la plus haute preuve d'amour, se sacrifia pour leur salut; et tous, tant que nous sommes, nous devons prendre part à cette oblation volontaire, et prouver à notre tour l'amour que nous portons à Dieu en sacrifiant pour lui le plaisir au devoir, la passion à la loi. Madeleine comprit à merveille la nécessité de cette donation réciproque Le moment venu, elle n'hésita pas à participer de cœur et en acte au drame douloureux du Calvaire. Moins timide que les apôtres, plus constante que saint Pierre, aussi fidèle que saint Jean, elle suivit le Sauveur jusqu'au

lieu des souffrances, et se tenant debout au pied de la croix, elle mêla ses larmes au sang de l'Homme-Dieu. Voilà ce que j'ai appelé une participation volontaire au sacrifice de la croix; c'est le triomphe de l'amour crucifié avec Jésus-Christ.

Oui, voilà bien le triomphe de l'amour crucifié au sommet du Calvaire; et quand je m'arrête à ce groupe sublime qui se tient devant la croix, désolé, mais sans crainte, je trouve que le sacrifice lui prête une grandeur et une majesté incomparables. *Amor meus crucifixus est*, s'écriait Ignace d'Antioche en face du martyre : « Mon amour a été crucifié ». Ce qui triomphe, en effet, à ce moment solennel, c'est l'amour crucifié dans le cœur d'un Dieu, l'amour crucifié dans le cœur d'une mère, l'amour crucifié dans le cœur d'un disciple, l'amour crucifié dans le cœur d'une pénitente; et depuis la grande victime qui se résigne sous le poids de la souffrance, jusqu'à ces augustes témoins que la douleur tient courbés sans pouvoir les abattre, c'est l'esprit de sacrifice qui fait l'unité de ce drame où la divinité et l'humanité se rencontrent dans la plus haute expression de l'amour.

Et pourquoi, Mes Frères, Madeleine a-t-elle sa place dans ce cortège de l'amour que forment à Jésus-Christ mourant une mère vierge et un disciple vierge? D'où vient que la pécheresse de la cité se trouve associée au pied de la croix avec tout ce qu'il y a de plus pur et de plus saint sur la terre? Ah! c'est qu'elle aussi avait beaucoup aimé, *dilexit multum*; et, comme nous l'avons vu, les larmes de l'amour pénitent rendent à l'âme sa vertu première. Pour compléter le triomphe de la charité à l'instant le plus solennel de nos destinées, Dieu voulût qu'elle s'offrit au Calvaire sous les traits de l'innocence et sous la forme du repentir, et qu'ainsi la sainteté s'y trouvât représentée dans son double état. Voilà pourquoi le sacrifice de l'amour divin s'est consommé entre la virginité d'une part et la pénitence de l'autre, entre l'expiation et l'innocence, entre Madeleine et saint Jean.

Non, je ne m'étonne pas que le repentir ait eu sa place d'honneur au pied de la croix à côté de l'innocence, et que l'un et l'autre se soient rencontrés sur le Calvaire dans l'égalité de l'amour. La croix n'est-elle pas, en effet, le trône de la clémence et le tribunal

du pardon? La croix, c'est l'arbre de refuge des malheureux surpris par l'orage des passions. La croix, c'est la planche de salut qui reste aux naufragés flottant sur la mer du siècle. La croix, c'est l'étendard qui rallie les vaincus et les blessés dans les combats de la vertu. La croix, c'est le trophée de la victoire pour ceux qui ont triomphé d'eux-mêmes et du monde. Madeleine avait donc sa place marquée au pied de la croix : elle y représentait la grande lignée des pénitents qui ont retrouvé sur le Calvaire la force de combattre et la grâce de vaincre.

Stabat juxta crucem. « Elle se tenait auprès de la croix. » Quelle leçon et quel modèle! Mes Frères, deux doctrines se disputent le monde : la doctrine de la jouissance et la doctrine du sacrifice. L'une s'attache à la croix, l'autre s'éloigne de la croix; celle-là se tient à portée du sang de Jésus-Christ, celle-ci se soustrait à l'action de ce sang réparateur; d'une part la glorification du plaisir et l'apothéose de la chair, de l'autre l'amour de la pénitence et le triomphe de l'esprit; ici le monde, là l'Évangile : telles sont les deux voies qui s'ouvrent devant nous. Or c'est encore ici que Marie-Made-

leine a choisi la meilleure part en s'attachant à la croix. Car, quoi que vous fassiez pour fuir la croix, vous ne sauriez l'éviter; si vous ne l'acceptez pas de gré, vous la subirez par force. Nous la portons avec nous; elle nous précède, nous accompagne, nous suit le long de la vie : nous la trouvons en nous-mêmes, dans les souffrances du corps et de l'âme; nous la trouvons au foyer de nos familles, dans les revers de fortune ou dans la perte de ceux qui nous sont chers; nous la trouvons au milieu de la société, dans l'injustice des hommes; que dis-je? nous la trouvons jusqu'au sein des plaisirs, dans l'amertume qu'ils laissent après eux. Des sophistes s'étaient flattés, de nos jours, d'effacer la souffrance du nombre des réalités humaines : à les entendre, le Calvaire et la croix allaient disparaître à jamais dans le partage égal d'une jouissance non troublée; et voici que le Calvaire s'étend, se prolonge, se multiplie sous nos yeux; le flot de la souffrance, bien loin de baisser, monte sans cesse, grossit, déborde, et la croix se dresse au milieu de nous plus lourde et plus pesante que jamais. Tant il est vrai que la souffrance est inséparable de la destinée humaine? Donc, Mes

Frères, suivons Madeleine sur le Calvaire, retournons au pied de la croix, acceptons sans murmure les épreuves que Dieu nous envoie, unissons nos larmes au sacrifice de Jésus-Christ : c'est par la souffrance que l'âme s'épure, s'affermit et s'élève; c'est par le sacrifice qu'elle prouve sa fidélité en méritant son bonheur.

IV

Madeleine avait participé à la vie souffrante de Jésus-Christ; elle devait également prendre part à sa vie glorieuse. Aux larmes de l'amour pénitent, aux douleurs de l'amour crucifié allaient succéder les joies de l'amour bienheureux. Nous l'avons suivie de la maison du pharisien à la demeure de Béthanie et jusqu'au pied de la croix; nous voici arrivés auprès du sépulcre de l'Homme-Dieu, où Madeleine reçoit pour prix de son amour le privilège de jouir la première de la vue du Sauveur ressuscité, et d'en porter la bonne nouvelles aux apôtres.

Ce qui fait le bonheur de l'amour, c'est la vue et la possession de l'objet aimé. Être éloigné de ce qu'on aime, c'est une peine et un tourment. Le cœur de l'homme est ainsi fait, que cette privation le rend malheureux : il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait retrouvé ce qu'il a perdu. C'est pourquoi il ne saurait y avoir ici-bas pour l'amour divin de félicité parfaite; car bien que nous voyions Dieu sous le voile des créatures et que nous le possédions par la grâce ou dans l'eucharistie, nous ne le voyons pas tel qu'il est en lui-même, et nous ne le possédons pas sans craindre de le perdre. Seule la vie éternelle peut combler les joies de l'amour bienheureux, parce qu'elle plonge l'homme dans la béatitude d'une vision sans ombres ni nuages, et d'une possession sans réserves ni limites.

Mais Jésus-Christ voulant récompenser dès ce monde la charité de Madeleine, s'offrit à elle après sa résurrection, dans la scène fameuse décrite par l'Évangile. Voyez-vous, Mes Frères, cette femme qui tristement assise sur la pierre d'un tombeau, contemple avec larmes un sépulcre vide et un linceul abandonné? Rien ne peut détourner son at-

tention; toute son âme paraît se concentrer sur un seul point; un regret, un désir l'absorbe tout entière. Quelle est donc la force invisible qui l'enchaîne à ce monument de deuil et de tristesse? Vous me demandez, Mes Frères, ce qui retenait Madeleine au jardin de Joseph d'Arimathie? Ah! vous l'avez pressenti, vous le savez. Qu'est-ce qui l'attira aux pieds de Jésus dans la maison du pharisien? Qu'est-ce qui la tenait suspendue aux lèvres de Jésus dans la demeure de Béthanie? Qu'est-ce qui l'amena au pied de la croix sur le Calvaire? C'est l'amour, l'amour divin, l'amour baigné des larmes de la pénitence, l'amour embrasé des saintes ardeurs de la contemplation, l'amour percé du glaive des douleurs. C'est encore l'amour, c'est la divine charité qui veille auprès du tombeau de Jésus-Christ, et qui pour prix de sa persévérance, méritera tout d'abord de contempler les traits du divin ressuscité. Glorieux privilège qui sera la couronne terrestre de Madeleine et le triomphe de l'amour bienheureux!

C'est qu'en effet rien n'égale en force ni en vivacité cette dernière expression de la charité dans Madeleine. De grand matin elle vole au sépulcre. Arrivée là, elle ne voit plus la

pierre qui fermait l'entrée du monument. Aussitôt son cœur s'épouvante; elle craint un nouvel attentat de la part des Juifs; elle court avertir les apôtres, et quaud ceux-ci s'en retournent affligés de ne plus trouver leur maître, Madeleine reste seule auprès du tombeau, en versant des larmes. Elle ne peut s'éloigner de ces lieux; elle ne les quittera qu'après avoir vu le Sauveur. Elle le demande à tout ce qui s'offre à ses yeux; elle le demande aux anges assis sur la pierre tumulaire, elle le demande à Jésus lui même. Et Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? » Madeleine ne le reconnaissant pas, lui répond : » Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Qu'il est profond, s'écrie saint Bernard, l'amour de cette sainte femme! Elle ne songe qu'à son bien-aimé; elle est tellement occupée et remplie de l'objet de son affection, qu'elle ne le nomme pas; elle s'imagine que tout le monde est comme elle, et qu'on doit entendre de qui elle veut parler. Quelle foi et quelle charité! Aussi le divin Sauveur, l'appelant par son nom, lui dit : « Marie! » Et ce mot révèle a Madeleine la présence de Jésus. Elle tombe aux pieds

du maître pour les embrasser; mais Jésus, modérant les transports de l'amour bienheureux, lui dit : « Ne me touchez pas, mais allez trouver mes frères, et dites-leur de ma part que je vais monter vers mon père. » Vous l'entendez, chrétiens, Madeleine sera l'apôtre de la résurrection : non-seulement Jésus-Christ lui apparaît avant de se montrer aux apôtres, mais c'est elle encore qu'il charge de leur en porter la nouvelle. L'amour pouvait-il recevoir une récompense plus haute et plus précieuse? Les apôtres vont annoncer au monde entier la résurrection de l'Homme-Dieu; mais c'est Madeleine qui la première, l'annoncera aux apôtres; c'est elle que Jésus-Christ députe vers le sacré collège pour lui transmettre ses dernières volontés. Madeleine devient son organe auprès de Pierre et de Jean; elle est le premier témoin, le premier apôtre de la résurrection. Quel privilège et quelle gloire! Oui, illustre pénitente, rien ne saurait égaler une telle faveur, si ce n'est votre amour. Dieu vous a comblée d'honneur parce que vous l'avez beaucoup aimé.

C'est ici, Mes Frères, que la vie de Marie-Madeleine nous fournit un dernier enseignement. Sans doute la mission d'annoncer

Jésus-Christ dans le monde est dévolue au sacerdoce; elle fait sa gloire et sa force. Mais à côté de cet apostolat public il en est un autre plus intime qui doit s'exercer au sein des familles et c'est à cet apostolat domestique que vous êtes tous appelés à prendre part. Dans la personne de Madeleine, Jésus-Christ trace à la femme chrétienne la mission que lui assignent son cœur et sa foi. A elle d'établir le règne de Jésus-Christ dans le cercle de ses affections, en déployant cet ascendant de l'exemple qui ne lui fait jamais défaut, et cette force de persuasion dont elle a seule le secret. Voilà ce que, grâce à Dieu, la vierge, l'épouse et la mère chrétiennes n'ont cessé de comprendre depuis dix-huit siècles, en France surtout. Il est vrai, l'incrédulité s'en irrite; elle voudrait nous ravir ce puissant auxiliaire que le Christ ressucité s'est choisi pour le triomphe de l'Évangile; elle multiplie dans ce but ses pièges et ses séductions. Mais la conscience chrétienne, plus forte que le sophisme, résiste aux assauts du mensonge et du vice. Dix-huit siècles de tradition ont ouvert à la femme chrétienne une voie glorieuse d'où elle ne peut plus sortir sans déchoir du rang qu'elle

occupe dans le monde. Appuyée sur de tels exemples, elle continue à remplir sous nos yeux son ministère de foi active et dévouée, sachant bien que le jour où elle échangerait sa vertu contre une fausse liberté, où la famille cesserait de voir en elle un témoin et un apôtre du Christ, elle perdrait le respect avec sa dignité, pour n'être bientôt plus comme la femme des sociétés antiques, que le jouet du despotisme et l'instrument des plus viles passions.

Tels sont, Mes Frères, les divers actes de ce drame divin de la charité dont la vie de sainte Madeleine nous offre l'expression la plus haute et la plus touchante. Ce qui en fait l'unité, ce qui en est l'âme et le principe, c'est l'amour céleste; et cet amour s'est offert à nous sous des aspects multiples. Aux larmes de l'amour pénitent ont succédé les saintes ardeurs de l'amour contemplatif, et les joies de l'amour bienheureux sont venues couronner les douleurs de l'amour crucifié. Si Madeleine a beaucoup pleuré, si elle a beaucoup appris, si elle a beaucoup souffert et si elle a été glorifié beaucoup, c'est qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum*. Et maintenant, Mes Frères, que vous dirai-je en ter-

minant? Un mot, un seul mot : Aimez Dieu, aimez-le beaucoup, aimez-le toujours. C'est du cœur qu'il faut pour se sauver. Aimez Dieu, et beaucoup de péchés vous seront pardonnés. Aimez Dieu, et de grandes lumières vous seront accordées. Aimez Dieu, et de grands sacrifices vous seront comptés. Aimez Dieu, et de grandes joies vous seront réservées. Aimez Dieu, et vous obtiendrez ce qui assure le triomphe de l'amour divin : la vue et la possession de Dieu dans l'éternité de sa gloire et de son bonheur!

DISCOURS

SUR LE

CARACTÈRE RELIGIEUX DU PATRIOTISME

PRONONCÉ

Au service anniversaire célébré à Montmorency pour les Polonais morts dans l'émigration.

Le 9 Mai 1858.

> *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.*
>
> Si jamais je viens à t'oublier, ô Jérusalem ! que ma main droite s'oublie elle-même.
>
> Ps. CXXXVI.

Messieurs,

Tel est le cri qui s'échappait de la poitrine des Israëlites lorsque, assis sur les bords des fleuves de Babylone, ils tournaient vers Sion le regard de leur âme. En vain l'Assyrie étalait-elle à leurs yeux la splendeur de ses villes et la pompe de ses fêtes; en vain l'étranger les pressait-il d'oublier désormais une terre

désolée, une cité détruite, un temple en ruines. Israël ne répondait à la tentation de l'indifférence et aux séductions du repos qu'en redoublant d'aspirations vers les lieux où avaient vécu ses pères; et ramassant dans un cri d'amour toute l'énergie de son âme, il disait devant ses vainqueurs étonnés de l'entendre : « Si jamais je viens à t'oublier, ô Jérusalem! que ma main droite s'oublie elle-même; que ma langue s'attache au palais, si je ne me souviens pas de toi, et si tu ne restes pas toujours ma première joie. » *Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.*

Je ne fais qu'exprimer par ces paroles le sentiment qui vous anime. Depuis qu'un coup de foudre vous a enlevés à votre patrie pour vous disperser sous toutes les latitudes, vous n'avez cessé de diriger vers elle le mouvement de votre âme, et son souvenir est resté vivant dans votre cœur. Vainement la terre étrangère vous a-t-elle offert l'hospitalité que méritaient vos malheurs et vos gloires déchues; vainement une deuxième patrie vous a-t-elle adoptés comme ses enfants pour vous consoler d'un exil douloureux : rien n'a pu vous faire oublier qu'il est pour vous sur la

terre un lieu que rien ne remplace. Ni le temps ni la distance n'ont pu affaiblir dans votre âme ce sentiment qui l'honore. Chaque année vous retrouve dans cette vallée solitaire que vous avez choisie pour lieu de sépulture aux portes de la grande capitale où vous comptez de si vives sympathies. Ici, agenouillés sur la tombe de vos frères morts en exil, vous venez vous recueillir autour de leurs cendres, et demander à Dieu, dans une commune prière, le repos de leur âme et le bonheur de la patrie.

Messieurs, la religion ne saurait demeurer indifférente à cette fidélité du cœur et de la prière. Elle a des consolations et des encouragements pour toutes les situations de la vie; comment n'en aurait-elle pas à vous offrir, à vous que ni les menaces ni les promesses n'ont pu détacher d'elle. Sans doute la chaire catholique est placée à une hauteur qui domine les événements de ce monde, et les orages de la vie politique ne montent pas jusqu'à elle. Mais c'est précisément parce qu'elle se tient dans une région calme et sereine, parce qu'elle envisage les choses de la terre au flambeau de la foi, c'est pour cette raison même qu'elle puise sa liberté dans son élévation.

Je ne crois donc pas me départir de la réserve que m'impose un ministère sacré, en vous disant que cet amour de la patrie qui vous inspire des regrets pour ses infortunes et qui vous fait former des vœux pour son bonheur, est un noble sentiment, un sentiment légitime et chrétien.

Quand l'homme arrive au seuil de l'existence, il trouve en face de lui une première société qui l'accueille avec transport, la société domestique. C'est entre l'amour d'un père et la tendresse d'une mère que cet hôte de la providence vient marquer sa place au foyer de la famille; c'est à leur existence qu'il attachera la sienne comme le lierre qui embrasse le chêne pour s'élever et grandir. Ils partageront avec lui le pain de la richesse ou le pain de la pauvreté; il boira comme eux à la coupe du bonheur ou à la coupe de l'infortune. Désormais entre lui et la famille à laquelle Dieu l'a incorporé, c'est à la vie et à la mort. Il se peut que le flot de la destinée l'entraîne au loin sur l'océan du monde; mais à tel rayon qu'il se trouvera du foyer domestique, sous tel méridien reculé qu'il portera ses pas, soldat intrépide ou voyageur aventureux, à ces heures de la tristesse qui entre-

coupent toute existence humaine, il tournera son âme vers le toit paternel, il rêvera des jours de son existence, il se souviendra de son vieux père ou de sa vieille mère, il saluera du cœur son frère ou sa sœur, et, aux larmes qui mouilleront sa paupière, il sentira qu'il est pour lui un lieu sur la terre où il a laissé de son âme et de sa vie, et que si la mort peut lui creuser une tombe sous toutes les latitudes, il lui restera un souvenir au lieu de sa naissance et une larme sur le berceau de sa vie.

Telle est la première société dans laquelle Dieu s'est plu à incorporer l'homme, la société domestique.

Mais par delà cette première société qui s'appelle la famille, il en est une deuxième qui, elle aussi nous tend les bras à notre entrée dans le monde. Nous naissons sous un ciel qui a été le ciel de nos pères; nous naissons sur un sol que nos ancêtres ont acquis par le sang et par l'épée; nous naissons les descendants d'hommes qui nous ont transmis une terre, une histoire, une nationalité, une religion, en un mot, tout ce qui fait une patrie. C'est pourquoi la patrie est le prolongement de la famille. L'homme se doit

à l'une comme à l'autre; il lui doit son denier et son bras, au besoin son sang et sa vie. A dater du jour où l'homme a reçu avec la vie une patrie, il partagera ses destinées; il sera glorieux avec elle, humilié comme elle. Lorsqu'il verra l'étranger fouler d'un pied superbe les sillons que ses pères ont arrosés de leurs sueurs, il se voilera la face, parce que l'abaissement de sa patrie est son propre abaissement. Lorsqu'il verra la victoire briller au front de la patrie, lui aussi relèvera le front, parce que l'élévation de sa patrie, c'est sa propre élévation. Si enfin il la voit succomber, s'il la voit disparaître en un jour de deuil et d'infortune, il ira loin d'elle manger dans la tristesse le pain de l'hospitalité. Comme Israël sur les bords des fleuves de Babylone, il s'assiéra silencieux et muet. Chaque fois que les vents de la patrie apporteront jusqu'à lui le bruit de nouveaux malheurs, le glaive de la douleur se retournera dans son âme; et, pour donner à son pays une dernière preuve d'amour, il l'aimera jusqu'au bout en ne désespérant pas; il conservera sous les cheveux blancs l'unique bien qui reste à l'exilé, l'espérance dans l'amour.

Je n'ignore pas, Mes Frères, que de nos

jours, où toutes les notions du bien et du vrai ont été ébranlées, l'idée de patrie elle-même a subi des attaques. Une doctrine qui se pare du nom d'humanitaire voudrait affaiblir dans les âmes ce ressort qui les rend capables de si grandes choses. A l'entendre, l'amour de la patrie serait un sentiment étroit qui finirait peu à peu par s'éteindre pour faire place à l'amour exclusif de l'humanité.

Sans doute chaque homme est un membre de ce grand corps qu'on appelle l'humanité, et c'est la gloire du christianisme d'avoir enseigné au monde la vraie fraternité, qui dépasse les limites d'un territoire ou l'enceinte d'une cité, pour ne s'arrêter qu'aux confins de la terre. Mais l'humanité elle-même est une réunion de grandes familles de peuples ayant chacune sa terre, sa langue, ses traditions; et ces groupes historiques qui naissent de la conformité du caractère et des intérêts développent dans chaque portion du genre humain ce qu'elle renferme de vie et d'énergie propre. Il n'y a et il ne peut y avoir d'universel ici-bas que la religion, parce que la religion, étant élevée au-dessus des intérêts temporels, variables et divers, a pour mission de conduire tous les hommes vers

la même fin par des moyens identiques. C'est pourquoi l'Église catholique est la patrie commune où toutes les nations doivent se rencontrer pour y trouver ce qui les unit sans y perdre ce qui les distingue.

Aussi, Mes Frères, le sentiment de la patrie est-il consacré par l'Écriture sainte elle-même. Voyez le peuple juif, ce vieil ancêtre des peuples chrétiens. Pour donner à l'Hébreu une patrie, Dieu remue ciel et terre; il le tire de l'oppression, il entr'ouvre les flots sur son passage, il sème les prodiges sous ses pieds, il le prend par la main pour le conduire jusqu'à la terre qu'il lui assigne comme complément nécessaire de sa nationalité; et cette nationalité il lui ordonne de la défendre contre tous ceux qui l'entourent. Chaque fois que l'étranger envahira le sol de la patrie, Israël tout entier se lèvera comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabé, pour maintenir son indépendance. Ce n'est pas seulement un droit que Dieu lui confère, mais un devoir qu'il lui impose. Ce devoir, il l'inscrit dans la loi, il le rappelle d'âge en âge. Il l'inculque spécialement par le ministère des prophètes. De là cet amour de la patrie si vif et si profond chez l'Hébreu; de

là ces luttes héroïques d'un petit peuple disputant à toute l'Asie, pendant quinze siècles, le modique coin de terre que la Providence avait départi à ses ancêtres. Ni les revers ne lassent son courage ni la captivité ses espérances; et lorsqu'au déclin de son histoire, la persécution, aidée de la trahisan, le croit à bout d'efforts, une famille de héros surgit de son sein, les fils de Mathatias ramassent dans un dernier élan toute l'énergie de la nation, et depuis ce moment-là il suffit de prononcer le nom des Machabées pour rappeler l'une des plus grandes pages qu'ait écrites ici-bas le sentiment national soutenu et fortifié par la foi religieuse.

Vous le voyez, Mes Frères, l'Écriture sainte elle-même justifie cet attachement vigoureux d'une réunion d'hommes à leur territoire ou à leur nationalité, car la nationalité c'est l'alliance indissoluble d'un peuple avec une terre. Sans doute Israël était un peuplè privilégié : établi de Dieu pour conserver le dépôt des espéances du genre humain, il ne pouvait remplir sa mission qu'en maintenant sa nationalité intacte. Mais, comme les individus, chaque nation n'a-t-elle pas sa mission propre, sa vocation particulière, et dès lors

ne doit-elle pas appliquer à sa conservation l'énergie qu'elle puisse dans la conscience nette ou confuse de cette mission? Ne doit-elle pas sauvegarder son existence et son territoire avec le même soin que l'homme met à protéger ses biens et sa vie?

C'est pourquoi l'amour de la patrie a vécu dans le cœur de tous les peuples vraiment dignes de ce nom. J'avoue que, pour moi, c'est le beau côté de l'antiquité païenne. Ce qui mêle de la grandeur aux bassesses de son histoire, ce qui remplit ses pages d'actions héroïques, de nobles dévouements, c'est que le fond du Grec et du Romain, comme le dit Bossuet, se réduisait à l'amour de la patrie. Et ce n'est pas sans émotion que je contemple dans les annales de l'humanité cette poignée de Grecs s'attachant avec passion au rocher stérile de l'Attique, et repoussant avec une indomptable énergie le flot sauvage qui leur apportait du fond de l'Orient le despotisme et la barbarie.

Le divin fondateur du christianisme n'a eu garde de contrarier ce sentiment légitime du cœur humain. Il est vrai que l'Évangile ne contient à cet égard aucune prescription spéciale ou directe : l'amour de la patrie rentre

dans le précepte général de charité et se confond avec lui; car si nous sommes obligés à aimer tous nos frères, ce devoir nous lie plus étroitement sans doute envers ceux qui se rapprochent davantage de nous par des droits et des intérêts communs. D'ailleurs l'amour de la patrie est si naturel au cœur de l'homme, que le vice lui-même ne parvient pas à l'en déraciner; et par l'esprit de sacrifice qu'elle inspire, la religion chrétienne n'a pu que retremper cette affection à des sources plus pures et plus fécondes.

Aussi, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même nous a-t-il précédés de l'exemple dans cette voie qu'il est venu tracer au monde, et Bossuet a pu dire de lui cette parole, qui dans toute autre bouche que la sienne serait peut-être triviale, mais qui me paraît sublime de sens et de simplicité, que Jésus-Christ a rempli tous les devoirs d'un bon citoyen. Prévoyant les maux qui allaient fondre sur sa patrie, il cherchait à les prévenir : « Jérusalem! Jérusalem! s'écriait-il, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme la poule qui ramasse ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as

pas voulu (1)! » L'obstination de son ingrate patrie à marcher aveuglément au-devant de la ruine lui arrachait des larmes. Il s'approcha de Jérusalem, dit l'Évangile, et la regardant il se mit à pleurer sur elle : « Oh! dit-il, si du moins dans ce temps qui t'est donné pour te repentir tu connaissais ce qui peut te procurer la paix; mais cela est voilé à tes yeux (2). » Et même au plus fort de ses douleurs, ce sentiment ne le quitte point; il oublie ses souffrances pour déplorer les maux de la patrie : « Filles de Jérusalem, dit-il aux femmes qui le suivent dans la voie douloureuse, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car les mauvais jours vont venir pour vous (3)! » Divines paroles qui enseignent au chrétien à ne compter pour rien ses douleurs privées devant les souffrances communes de la patrie.

A l'exemple du divin maître, les premiers chrétiens se dévouent avec amour à la chose publique. Tandis que la société dont ils étaient membres usait envers eux de tous les raffinements de la cruauté, eux, loin de maudire cet

(1) S. Matth., XXIII, 36, 37.
(2) S. Luc, XIX, 42.
(3) Ibid., XXIII, 28.

empire romain qui ne leur offrait que des supplices et une mort ignomineuse, se vengeaient de leur patrie en la servant avec fidélité. Ils priaient pour les empereurs, ils combattaient dans les camps, ils versaient leur sang pour la défense des frontières. L'empire n'avait pas de meilleurs soldats que ces hommes qui, à la suite des Maurice, des Sébastiens, des Eustaches marchaient contre les barbares avec le même courage qu'ils allaient au martyre. Et Tertullien, se faisant l'organe du sentiment général qui animait les chrétiens, pouvait dire à ces princes qui envoyaient à la mort leurs plus fidèles sujets : « En retour des traitements que vous nous infligez, nous demandons à Dieu pour vous une vie longue, un règne tranquille, la sécurité dans vos palais, la fidélité dans votre sénat, la vertu dans vos peuples, la valeur dans vos troupes, la paix dans le monde. » Telle était la force du lien qui attachait les chrétiens à leur patrie, que la persécution elle-même ne parvenait pas à le rompre.

Avec la chute de l'empire romain commencent les nations chrétiennes. Alors, Messieurs, cet amour de la patrie s'élève et grandit avec la mission dévolue à chacune d'elles.

Dieu proportionne à leur génie et à leur caractère particuliers les devoirs qu'il leur impose. A l'une, de se poser en face de l'Afrique musulmane comme une sentinelle avancée qui observe l'ennemi et jette le cri d'alarme. Surprise par l'invasion, elle se replie sur elle-même, et cède un instant devant les forces qui l'accablent. Alors s'ouvre une lutte de sept siècles, pendant lesquels l'héroïque nation de Pélage et du Cid défend pied à pied le terrain de la civilisation chrétienne : croisade intérieure qui développe dans l'Espagne cette puissante vitalité qu'elle reportera sur un nouveau monde pour le conquérir au Christ et à l'Évangile.

Au dessus d'elle, une autre race prélude à ses destinées futures. Née la première parmi les nations catholiques, fille aînée de l'Église, la France reçoit le contre-coup de l'invasion mahométane, qu'elle arrête à jamais devant cette puissante épée que Dieu lui a mise en main pour la défense de la justice et de la vérité. A elle de couvrir la papauté de sa forte protection en lui servant de rempart et de bouclier. Avec l'esprit d'initiative qui la distingue, elle se met à la tête du grand mouvement qui entraîne pendant trois siècles

l'Europe vers l'Asie pour affranchir le tombeau de Jésus-Christ et frapper le mahométisme au cœur de son empire. Et lorsque plus tard la révolte protestante déchira l'unité religieuse qui faisait l'honneur et le salut du monde civilisé, elle trouvera dans ce soldat de Dieu une force de résistance qui soutiendra son choc et brisera son orgueil.

Vous concevez qu'avec une telle mission dévolue aux nations catholiques, l'amour de la patrie ait dû puiser dans la foi une vivacité et une énergie nouvelles. Pour un chrétien, défendre et aimer sa patrie, ce n'est plus seulement aimer et défendre un territoire, des biens, des intérêts temporels, c'est encore aimer et défendre tout un passé, tout un héritage de gloires et de grandeurs religieuses, de travaux consacrés à la défense de la foi, de luttes soutenues pour le Christ et pour l'Église.

Voilà pourquoi rien n'a pu affaiblir, Messieurs, ce sentiment qui vous anime : il se rajeunit sans cesse, et se renouvelle dans votre foi. Ah! c'est qu'elle aussi, cette France du Nord, avait reçu de Dieu une haute mission. Placée à l'avant-garde de la chétienté, elle était là comme un boulevard pour tenir

en échec les ennemis de la foi. Le paganisme, vaincu par l'Évangile, déborde de nouveau sur l'Europe avec les hordes tartares. La Pologne débute par ce premier ennemi dans son rôle de défenseur de l'Église catholique. Un second ennemi succède à celui-là : l'islamisme essaye d'envahir la chrétienté par l'est comme il avait cherché à l'entamer par le sud; l'étendard du Prophète s'avance le long du Danube. La Hongrie succombe, l'Empire chancelle; mais la Pologne est debout; déjà le sang de ses braves a coulé pour la défense de la foi à Varna, à Nicopolis, à Choczim; le génie de Sobieski couronne cette lutte mémorable. Il délivre Vienne et sauve l'Allemagne.

Alors le protestantisme à son tour menace l'Église. D'autre part, une puissance nouvelle croît dans l'ombre et développe en silence ses formidables ressources. Prise entre l'hérésie et le schisme, la Pologne repousse l'une et lutte contre l'autre; mais le succès trahit ses efforts dans ce combat suprême. Assaillie par les ennemis de la foi au nord, à l'est et à l'ouest, elle trouve dans la coupable complicité d'une nation catholique son arrêt de mort.

Je ne raconterai pas l'agonie douloureuse d'un peuple martyr de son dévouement à la foi catholique, je craindrais de ne pas trouver sur mes lèvres des paroles assez fortes pour flétrir l'iniquité de ceux qui se sont enrichis de ses dépouilles sanglantes et la lâcheté de ceux qui ont assisté d'un œil indifférent à ce triple assassinat.

Oui, je comprends, Messieurs, que vous aimiez une telle patrie; je comprends que vous soyez fiers de ses grandeurs passées et que vous gémissiez sur ses humiliations présentes; je comprends qu'en songeant aux longs services qu'elle a rendus à la cause de la vérité, vous ne désespériez pas de lui voir reprendre un jour son rang parmi les nations libres et indépendantes.

Et pourquoi désespérer? Qui est-ce qui a pris la place qu'occupait dans le monde votre noble patrie? Qu'est-ce qui a comblé le vide qu'elle laisse autour d'elle et rétabli l'équilibre rompu par sa chute?

Oui, la Pologne manque à la civilisation chrétienne : elle manque à l'Europe, où depuis un siècle sa vaillante épée eût pesé d'un grand poids dans la balance des droits et des intérêts; elle manque à la France, dont elle a

été constamment l'alliée la plus sincère et la plus fidèle; elle manque à l'Église, à qui elle servait de boulevard contre les envahissements du schisme moscovite; et je n'hésite pas à dire du haut de cette chaire que depuis un siècle il ne s'est pas produit d'événement plus funeste pour l'Église catholique que la ruine de la nationalité polonaise.

Sans nul doute, Messieurs, les desseins de Dieu sont impénétrables, et bien téméraire serait celui qui voudrait sonder un avenir dont la Providence seule s'est réservé le secret. Mais s'il n'est pas donné à l'esprit de l'homme de prévoir les événements, il est permis à son cœur de les devancer par l'espérance. Et cette espérance qui vit dans votre âme comme dans la mienne, loin d'être une illusion coupable, est un sentiment chrétien, parce qu'elle prouve votre foi en la Providence. Par là vous témoignez que Dieu dirige à son gré le cours des choses humaines, qu'il peut réaliser en un clin d'œil ce qui paraît difficile et même impossible aux hommes, et que, selon l'expression de l'Écriture, s'il permet la mort des nations comme des individus, il sait aussi leur rendre la vie : *Dominus mortificat et vivificat,*

deducit ad inferos et reducit ad vitam (1).

Et! qui pourrait dire si dans l'espace d'un demi-siècle le souverain arbitre de toutes choses ne se plaira pas à donner au monde de grandes leçons, et si telle nation ne tombera pas du haut de son orgueil, tandis que telle autre ressuscitera du sein de sa faiblesse?

Donc, que cette espérance chrétienne ne s'éteigne pas dans votre cœur, et quelque rude épreuve qu'elle puisse subir de la part des hommes et des événements, n'oubliez pas qu'il vous reste Dieu et l'Église : Dieu, qui récompense dès ce monde les nations qui ont bien mérité de son Fils; l'Église, dont les prières et les larmes maternelles ne font jamais défaut à ses enfants. Et lors même, Mes Frères, que ce grand Dieu, dont il faut adorer les conseils et accepter les arrêts, lors même qu'il n'exaucerait pas vos vœux, vous l'auriez encore honoré par votre confiance et vous auriez toujours rendu à votre patrie un dernier hommage en ne permettant pas à la force de s'ériger en droit ni à l'iniquité de prescrire contre la justice.

(1) I Rois, II, 6.

C'est pourquoi, Messieurs, restez fidèles à cette religion sainte que vos pères ont servie et défendue, à cette religion qui a fait leur gloire comme elle est aujourd'hui votre consolation. Apprenez à cette jeunesse qui grandit sous vos yeux et qui est l'espoir de votre patrie, à demeurer unie dans la foi catholique comme vous l'êtes dans le sentiment national. Si vous voulez appeler sur vous la protection du ciel, sachez vous en montrer dignes par une conduite vraiment chrétienne; car dans la vie des nations comme dans celle des individus, le péché est un obstacle aux miséricordes divines : *Peccatum facit populos miseros* (1).

C'est ici, sur la tombe de vos frères morts dans l'exil, qu'il faut vous pénétrer de ces hautes et salutaires pensées de la foi. Accordez-leur un pieux souvenir : à cet homme d'État qui, après avoir montré sa sagesse dans les conseils de la patrie, a su embellir sa retraite en cultivant les lettres; à ce brave guerrier dont la France et la Pologne peuvent revendiquer également le nom et les exploits; à cette noble princesse si bonne, si

(1) Proverbes, XIV, 34

pieuse, si charitable, qui fut l'ornement d'une famille dont je ne dirai qu'une chose, c'est que l'éclat d'une couronne même ne saurait rien ajouter à celui de ses vertus. Déposez sur leurs tombes les prières de la foi, afin qu'admis par la bonté divine dans l'éternelle béatitude, ils prient à leur tour pour ceux qui leur rendent le dernier témoignage de l'amour fraternel.

DISCOURS

SUR LA BIBLE

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE SAINTE GENEVIÈVE

DEVANT LA JEUNESSE DES ÉCOLES

Le 15 Mai 1854 (1).

MESSIEURS,

L'autorité doctrinale est le principe de l'unité religieuse, et la première condition, la condition essentielle de l'autorité doctrinale, c'est l'infaillibilité. Tout ce qui n'enseigne pas avec autorité ne saurait aspirer à l'empire des âmes, et toute autorité qui imposerait aux âmes le joug de l'erreur ne serait plus qu'une oppression; or il n'y a pas et il ne saurait y avoir de tyrannie de

(1) Ce discours fait partie d'une série de conférences sur l'Église, prêchées en 1854, devant la jeunesse des écoles, et que l'auteur compte publier plus tard. (*Note de l'éditeur.*)

droit divin, encore moins une tyrannie des âmes qu'une tyrannie des corps; car il y a dans l'âme humaine trop de noblesse et de grandeur pour qu'elle puisse être jamais l'esclave d'une autre âme : l'âme ne se doit qu'à Dieu et à la vérité. Par conséquent, étant donné que Dieu voulût confier à son Église le pouvoir d'instruire les âmes, de les instruire en son nom et avec autorité, il fallait évidemment que ce pouvoir devînt un organe universel et permanent de la vérité, en d'autres termes, qu'il eût le privilège de l'infaillibilité.

Dieu n'y manqua point. Après avoir investi l'Église de l'autorité doctrinale, il lui prédit que le mensonge et l'erreur ne prévaudraient jamais contre elle, et il lui promit de l'assister dans son enseignement jusqu'à la fin des siècles. Donc il existe sur la terre une autorité souveraine et infaillible qui a reçu de Dieu la mission de rétablir parmi les les hommes la communion des esprits et la communion des cœurs. Cette autorité, où est-elle? et à l'heure où je parle, qui est-ce qui la possède? qui est-ce qui l'exerce? Telle est la question qui se présente à tout chrétien sérieux et honnête. Toutefois, je ne puis

laisser derrière moi, sans la renverser, une erreur capitale qui fait le fond d'un système fameux et qui va droit à l'encontre de la thèse que nous avons établie. Les défenseurs de ce système, repoussant toute autorité vivante, se retranchent derrière l'autorité d'un livre, d'un livre sacré, et prenant ce livre sacré, ils le placent au milieu de leurs adeptes en leur disant : Prenez et lisez; là est le seul principe d'autorité, le seul principe d'unité. Voilà ce qu'ils disent. Eh bien, cela est-il? La Bible à elle seule pourrait-elle devenir le principe de l'unité religieuse? Non, Messieurs, une telle opinion est insoutenable. J'affirme, au contraire, que l'Écriture sainte, sans une autorité infaillible et vivante qui l'explique et l'interprète, est un principe de division universel et permanent. C'est là tout le sujet de ce discours.

Quand je dis que la Bible, sans une autorité infaillible et vivante qui l'explique et l'interprète, est un principe de division universel et permanent, à Dieu ne plaise, Messieurs, que j'affaiblisse en rien votre respect pour la sainte Écriture. Qu'y a-t-il, en effet, de plus vénérable et de plus sacré que ce livre qui n'est pas le livre d'un peuple, le livre

d'un siècle ou d'une contrée, mais qui est le livre de tous les temps et de tous les lieux, parce qu'il n'est pas le livre d'un homme, mais le livre de Dieu? Oh! lorsque après avoir parcouru les livres des hommes, las de tant de sécheresse et d'aridité, je viens toucher à ce livre de Dieu, et qu'approchant mes lèvres de ses pages sacrées j'aspire le souffle de vie qui les anime et les pénètre, non, ce n'est pas avec l'esprit d'un homme que je converse, ce n'est pas sur les traces d'une pensée humaine que je colle ma bouche : il a passé dans tout cela quelque chose de plus que les souvenirs de Matthieu, le génie de Paul, le cœur de Jean. A travers toutes les fidélités du souvenir, les illuminations du génie, les effusions du cœur, il s'échappe de ce livre une vertu divine qui remue l'âme, qui l'entraîne, la subjugue. Les hommes ne parlent pas avec cette simplicité, leur bouche ne rend pas de tels sons, une flamme si ardente et si pure ne soulève pas leur poitrine. Dieu a passé par là, sa lumière, son esprit, sa vie. Il s'y trouve l'écho de sa parole, le reflet de son visage, l'empreinte de son doigt. Donc, chrétiens, à genoux devant la Bible, car la Bible est une chose

sainte et sacrée : l'humanité est là, dans ce livre, avec sa vocation et son histoire, et puis Dieu, lui aussi, est là avec sa doctrine, sa puissance et son amour. Que vous semble, Messieurs? Si la Bible est le livre de Dieu, ne tire-t-elle pas de son origine une autorité souveraine et infaillible, et dès lors ne suffisait-il pas que Dieu plaçât ce livre sous les yeux du monde entier, signé de sa main ou scellé de son sceau, pour qu'aussitôt tous les hommes, se ralliant autour de ce livre, trouvassent dans les lettres divines l'unité religieuse et morale? Non, cela ne suffisait pas, et si auguste que soit la Bible, je ne crains pas de dire que sans une autorité vivante qui l'explique et l'interprète, l'Écriture, au lieu d'être le principe de l'unité religieuse et morale, ne devient plus qu'un principe de division universel et permanent.

La question est capitale, Messieurs; car tout ce qui, autour de nous, depuis trois siècles, ne croit pas comme nous, n'aime pas comme nous, n'adore pas comme nous, s'attache à ce point unique qui est le point de contact, le signe de ralliement des sectes de tous les noms et de toutes les formes. Mais Dieu, qui proportionne la défense de la vérité

aux attaques de l'erreur a voulu que la vérité concentrât sur ce point les clartés d'une évidence incomparable, comme le soleil qui ne resplendit jamais plus qu'à l'heure où, rencontrant dans sa course un épais nuage qui intercepte sa lumière, il perce ce rideau de ténèbres, pour montrer à toute la terre, avec un éclat victorieux, son disque étincelant.

Pour établir la vérité de ma proposition, je n'ai qu'à me demander ce qu'est un livre en général et ce qu'est la Bible en particulier.

Eh bien, Messieurs, qu'est-ce qu'un livre, et quelle est la destinée d'un livre? Un homme conçoit une doctrine dans le silence de son âme, ou du moins il réunit un certain nombre de pensées au foyer de l'esprit; puis, après avoir conçu cet ensemble d'idées au-dedans de lui-même, il le produit, il l'exprime au dehors; ainsi produite à l'extérieur, exprimée par la parole, cette doctrine se communique, se répand autour d'elle, gagne de proche en proche, va rayonner au loin; et enfin pour la fixer à jamais, pour la perpétuer, son auteur l'enchaîne à quelques signes qui la rendent visible, palpable; et la voilà qui se grave, qui s'imprime en caractères immobiles et permanents sur la pierre, sur le marbre

ou sur un corps quelconque, pour se conserver avec eux au sein de l'humanité. Voilà ce que c'est qu'un livre : une idée, une doctrine, un homme qui se survit à lui-même dans quelques lignes qui le prolongent et le multiplient. Cet homme sera peut-être un de ceux qui, par leurs livres, ont gouverné le monde des esprits; ce sera, si vous le voulez, le plus grand de tous ceux qui, en dehors du Christ et de l'Évangile, ont remué des idées ou conçu des systèmes; ce sera, comme l'appelaient nos pères, le Moïse attique, le divin Platon. Soit. Mettons qu'il s'agisse de déterminer au juste quelle était la doctrine de Platon. Rien de plus simple en apparence. Platon a écrit sa doctrine : elle est là devant vous dans des livres tels qu'il n'en est pas sorti de plus beaux de la main des hommes; le style de ces livres est peut-être le plus pur et le plus limpide qui ait coulé de la plume d'un mortel, et dès lors quoi de plus facile que de s'accorder sur le sens de ces livres, ou du moins sur les points fondamentaux de la doctrine de Platon? Il semblerait, à coup sûr, qu'il dût en être ainsi; et pourtant telle n'a pas été la destinée de sa doctrine ni de ses livres. A peine cet homme célèbre eut-il

disparu du milieu de ses disciples, que ses écrits devinrent pour eux une source de divisions. Aristote d'abord traduisit à sa façon la pensée du maître; puis surgirent les trois académies, dépositaires chacune, à ce qu'elles disaient, de la doctrine de Platon, et interprètes légitimes du sens de ses dialogues. Vint le néoplatonisme, qui trouva dans ces livres tout autre chose que ce qu'y avaient vu Aristote et les trois académies; et enfin, pour être court dans une matière si évidente, aujourd'hui que deux mille ans de recherches et de travaux ont passé sur les écrits de Platon, en sommes-nous moins partagés? Quel est, en définitive, le sens de sa doctrine, je ne dirai pas sur un point vague ou secondaire, mais sur le point capital, sur le point qui fait l'essence du platonisme, sur la théorie des idées? Qu'est-ce que ces idées dans l'esprit de Platon? Faut-il y voir des substances ou des phénomènes? Existent-elles en Dieu ou hors de Dieu? Voilà vingt siècles qu'on discute sur le sens de ces passages, et vingt siècles de discussions n'ont fait qu'augmenter à cet égard la division des esprits.

Mais me direz-vous, cet admirable écrivain ne s'exprimait pas dans notre langue, et, par

suite, il n'est pas étonnant que nous soyons partagés sur le sens de ses livres. Eh bien, voici un homme qui a écrit dans votre langue, il n'y a pas trois siècles, qui a écrit avec plus de simplicité et de précision que nous ne saurions le faire; cet homme s'appelle René Descartes. A l'exemple de Platon, il conçut une doctrine, l'écrivit, et il se trouve que cette doctrine, telle qu'elle est énoncée, a pour fondement un procédé de l'esprit qu'on nomme le doute. Mais ce doute, est-ce un doute sérieux ou une simple méthode, un exercice de l'esprit destiné à mettre plus d'ordre et d'harmonie dans les connaissances humaines? Voilà ce qui nous partage depuis deux cents ans, et pourtant le débat est resserré dans trois ou quatre pages : c'en est assez pour nous diviser jusqu'à la fin des temps. Eh! mon Dieu, cela est tout simple : nous voici tous devant un livre, un livre de doctrines, sans une autorité vivante qui l'interprète. Si nous l'interrogeons l'un après l'autre, il fera entendre à chacun le langage qui lui convient; c'est un instrument qui rend mille sons divers suivant qu'une main inhabile ou exercée le touche et le manie. Ou plutôt, Messieurs, nous aurons beau l'inter-

roger, il ne répond à personne. Car toute écriture est une lettre morte, et tout ce qui est mort demeure muet et silencieux. Vous ne sauriez adresser à un livre cette question qu'on peut faire à tout homme : *Quid dicis de te ipso* « Que dites-vous de vous-même? » Parlez, expliquez-vous, que signifie telle ou telle phrase? Quel est le sens précis de vos doctrines? Un homme vous répondrait; un livre se taira : il vous présentera quelques signes, quelques caractères, mais sans s'expliquer là-dessus. A vous de le lire, si vous le pouvez, de le comprendre en le lisant, de l'interprèter après l'avoir lu et compris. C'est le portrait d'un homme que vous avez devant vous : on dirait qu'il va parler, qu'il se meut, qu'il agit; sitôt que vous l'interrogez, au silence qu'il garde, vous découvrez qu'il n'y a sous cette apparence d'activité et derrière ce semblant de vie que l'immobilité de la mort.

Donc, Messieurs, puisqu'un livre ne s'explique pas de lui-même, à défaut d'une autorité vivante qui l'interprète, il faut le lire chacun à son tour et le comprendre. Or c'est ici que commence la division. Car d'abord nous ne lisons pas tous de la même manière.

Nous n'apportons pas à la lecture d'un livre, surtout d'un livre de doctrines, un même degré d'intelligence, une égale attention, une disposition d'âme uniforme : tel voit à travers le prisme de ses préjugés; tel autre a intérêt à ne pas trouver ce qu'il cherche. Qui ne sait que le plus souvent nous nous plaisons à nous lire nous-mêmes dans un livre, à y découvrir nos propres pensées et nos sentiments? Mais, Messieurs, nous lirions tous de même que nous ne comprendrions pas tous également. Ce qui vous paraît vrai dans un livre me semble faux; tel passage qui est clair pour vous est obscur à mes yeux. Le sens commun l'a dit : *Tot capita, quot sensus* « Autant d'esprits, autant de jugements divers. » Tout homme, en effet, interprète un livre d'après ses lumières vraies ou fausses; et comme ces lumières diffèrent d'homme à homme, il s'ensuit que nous comprenons un même livre de cent façons différentes. Ce que je dis là, Messieurs, l'expérience de tous les jours le répète à chacun. « Insensé, s'écriait Platon dans un de ses dialogues, le *Phèdre*, avec ce grand bon sens qui toujours accompagne le génie; insensé celui qui pense avoir laissé un art en le con-

fiant à un livre, et celui qui va l'y chercher comme si des caractères pouvaient lui transmettre une instruction claire et solide. Les discours écrits ont l'air de penser et de dire quelque chose; mais si, curieux de s'instruire, on les questionne, ils répondent toujours une seule et même chose. Lorsqu'un discours est une fois écrit, il circule partout, et tombe entre les mains de ceux qui sont capables de l'entendre comme entre les mains de ceux pour qui il n'est point fait; et il ne sait pas à qui il faut parler, avec qui il faut se taire. Méprisé ou attaqué injustement, il a toujours besoin que son père vienne à son secours; car il ne peut ni se défendre, ni se secourir lui-même... Celui qui a la science du juste, du beau et du bon, n'ira pas les déposer dans une eau noire en les semant, à l'aide d'une plume, avec des mots incapables de s'expliquer et de se défendre eux-mêmes, incapables d'enseigner suffisamment la vérité (1). » Voilà le cri du bon sens non moins que la voix de l'expérience et du génie. Toute écriture abandon-

(1) Platon, édit. Stallbaum, Leipzig, 1868, vol. VIII, p. 65 et s.

née à elle-même, sans une autorité vivante qui l'explique, est un principe de division, parce qu'elle se trouve à la merci de l'erreur et au gré des passions qui l'interprètent en mille sens divers. Pour que le seul sens véritable, le sens de l'auteur se conservât fidèlement, il faudrait que l'auteur put lui-même se perpétuer avec son livre, qu'il restât toujours là, élevant la voix pour le soutenir et le défendre contre toute interprétation erronée, ou du moins il faudrait qu'il pût se survivre dans d'autres hommes ayant le même esprit la même doctrine, la même autorité, et qu'ainsi ces hommes transmissent à tous les siècles, de main en main ou de bouche en bouche, le sens primitif, le sens véritable. Oh! alors, il n'y a plus de dissentiment possible, toute obscurité se dissipe, toute incertitude disparaît; les esprits dispersés se rallient autour d'une même interprétation, parce qu'à côté du livre il existe une autorité, une autorité vivante qui l'explique dans un seul et même sens, dans le sens de l'unité et de la vérité.

Cela posé, vous le comprenez sans peine, ma tâche devient facile : la Bible est un livre; donc, à moins d'une autorité vivante qui l'ex-

plique et l'interprète, elle ne saurait manquer de devenir parmi les hommes une source intarissable de débats et de démêlés, un principe de division perpétuel et fécond. Que dis-je? la Bible est un livre, mais non pas un livre fait de main d'homme seulement; nos adversaires en conviennent, c'est un livre inspiré de Dieu, il s'y trouve plus que les pensées d'un simple mortel; l'idée divine s'y réfléchit, s'y incarne pour y apparaître sous une forme sensible. La doctrine qu'elle renferme n'est pas le fruit d'une conception humaine, mais une révélation divine. Donc, si déjà les hommes se divisent sur le sens de leurs livres, qui, après tout, ne contiennent que des pensées humaines, que sera-ce du sens d'un livre dont la pensée divine fait le fond et l'objet? La pensée divine n'est-elle pas bien autrement élevée, profonde, mystérieuse, que les pensées d'un homme quelconque? Et dès lors, quoi de plus difficile que de s'accorder sur le sens d'une doctrine qu'aucun homme n'a conçue, qui n'est pas le produit des réflexions d'un sage, de l'expérience d'un peuple, du travail d'un siècle, mais qui a jailli du sein même de l'éternelle vérité, qui est émanée du ciel pour enseigner

à la terre ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, ce que son oreille n'a pas entendu, ce que son cœur n'a pas compris? Eh quoi! Platon a balbutié quelques théories sur le vrai, le beau, le bien, et voilà que depuis deux mille ans, sur ce petit nombre de points simples et élémentaires, les interprétations se mêlent, se heurtent, se croisent. L'Écriture sainte, au contraire, nous découvre le sein de Dieu, nous dévoile la vocation de l'homme, l'énigme de son origine, les mystères de sa destinée future, et vous voulez qu'à la simple lecture d'un tel livre, nous tous, peuples et savants, ignorants ou lettrés, nous comprenions dans le même sens toutes ces choses invisibles et impénétrables, ces vérités révélées de Dieu et consignées dans l'Écriture sous l'inspiration de l'Esprit-Saint? Et ce serait un livre abandonné à tous les caprices de la raison individuelle, à toutes les erreurs du sens privé, un livre susceptible de mille interprétations diverses que Jésus-Christ aurait choisi comme le moyen infaillible et sûr de ramener les hommes à l'unité religieuse et morale?

Mais, Messieurs, le Christ eût agi moins sagement que ceux-là même qui aux diffé-

rentes époques de l'histoire ont présenté aux hommes, en place de documents inspirés, les produits d'une raison égarée ou d'une imagination en délire. A côté des Védas, des Kings, du Zend-Avesta, du Coran, ils plaçaient du moins une autorité vivante pour les expliquer et les interpréter. Que cette autorité vivante s'appelât les brahmanes, les mages, ou se nommât de tout autre nom, il importe peu : toujours est-il que ces hommes, qui, à défaut de l'inspiration divine, avaient du bon sens et du génie, comprenaient fort bien qu'un livre quelconque, un livre sacré ou prétendu sacré plus que tout autre, sans une autorité vivante qui l'explique, qui l'interprète, devient un élément de discorde, un sujet interminable de querelles et de divisions. Est-ce donc que Jésus-Christ aurait moins connu la nature humaine que Zoroastre ou Mahomet, ou bien la Bible ferait-elle exception à la règle commune par une clarté de style, une transparence d'idées phénoménales? Mais puisque la Bible est si claire, et si transparente, pourquoi donc, en dehors de la seule Église qui possède une autorité vivante chargée de l'expliquer et de l'interpréter, fait-elle naître mille opinions con-

traires sur les points fondamentaux de la doctrine? Si la Bible n'offre point d'obscurité, d'où vient qu'en dehors de nous un seul passage de saint Paul a donné lieu à cinquante interprétations diverses, et qu'il a suffi de ces quatre mots : « Ceci est mon corps » pour produire vingt systèmes d'explication radicalement opposés? Donc, s'il y a une vérité certaine et incontestable, c'est que l'Écriture sainte, sans une autorité infaillible et vivante qui l'explique et l'interprète, est un principe de division universel et permanent. Pour qu'elle devienne au contraire un principe d'unité, il faut de deux choses l'une : ou que Dieu préserve de l'erreur ceux qui la lisent, ou bien qu'il prémunisse contre l'erreur l'Église qui l'enseigne. Or Dieu ne préserve pas de l'erreur tous ceux qui la lisent, puisqu'ils l'entendent différemment et qu'il n'y a qu'une seule manière qui puisse être la vraie. Donc il faut que le même Esprit de Dieu qui inspira la Bible se répande sur l'Église, l'anime et la pénètre; il faut que le souffle céleste qui agita autrefois ces lyres inspirées qui remua ces lèvres frémissantes d'ivresse prophétique, passe de la Bible à l'Église, afin que l'Église, prenant

la Bible entre ses mains, prête à cette lettre muette la vie de la parole, que la parole vivante aille réveiller les échos de la voix divine endormie dans ces pages, et que sortant ainsi de son sommeil de mort, cette fille du ciel se présente à toutes les générations dans sa ravissante beauté.

Il y a plus, Messieurs, car la Bible n'est pas seulement un livre inspiré; elle est de plus un code de lois divines. Or toute législation dont le texte demeure livré au caprice de la multitude, dont le sens n'est point arrêté et perpétuellement défini par une autorité vivante et souveraine, au lieu d'unir entre eux les membres d'une société, les divise et les sépare. Jugez vous-mêmes. Il y a cinquante ans, un homme qui a laissé l'empreinte de son génie sur tout ce qui s'est fait dans ce siècle de grand et de durable, vous donna un code de lois, un code qui, à la variété de vos coutumes et de vos traditions, vint substituer une législation uniforme et identique. Eh bien, si le jour où le conquérant législateur promulgua dans son empire ce code nouveau dont les défauts ne doivent pas nous faire méconnaître les qualités, si dans ce moment-là, au lieu d'en confier l'in-

terprétation authentique à un corps de magistrats investis d'une autorité irrécusable et suprême, il avait dit aux quatre-vingt-six départements de la France : Voici le code qui vous régira, prenez et lisez, interprétez-le d'après vos propres lumières, il ne vous obligera que dans le sens où vous l'entendrez, toute explication d'autrui sera pour vous comme non avenue; si, dis-je, il avait parlé de la sorte, pensez-vous qu'il se fût rencontré en France deux hommes pour s'accorder entièrement sur le sens du code civil? Pensez-vous que le cultivateur breton l'eût interprété comme le paysan d'Alsace et que du nord au midi un même commentaire eût prévalu dans les esprits? Mais la fantaisie, l'intérêt propre de chacun serait devenu le texte de la loi, et en place de l'unité de législation il serait sorti de là une épouvantable confusion, l'anarchie, le chaos. Mon hypothèse ne vous paraît pas sérieuse, tant les conséquences en sont ridicules et absurdes. Mais n'est-il pas mille fois plus absurde et ridicule de livrer le code des lois divines aux caprices et aux passions de chaque individu? Le texte du divin législateur ne mérite-t-il pas autant de soins, de précautions et de ga-

ranties que le texte des législations humaines? Serait-ce peut-être qu'il ne courût aucun risque de subir des interprétations diverses? Mais offrirait-il même une clarté parfaite, que de passions réunies ont intérêt à en obscurcir le sens et à le défigurer! Le code civil ne combat le plus souvent qu'une seule passion, la cupidité; il se contente de prescrire des règles pour la vie extérieure, et sans aller plus loin, il s'arrête à l'âme, tandis que le glaive de la loi divine taille dans le vif, pénètre jusqu'à la division de l'âme et du corps, coupe, retranche tout ce qui lui résiste, jusqu'aux pensées les plus secrètes, aux mouvements les plus cachés, aux affections les plus intimes, soulevant ainsi contre le texte sacré, les colères de l'orgueil, les fureurs de l'ambition, les convoitises de la volupté. Conséquemment, pour soustraire le code des lois divines ou le sens des Écritures à ces passions ennemies, il fallait que le législateur établit à côté d'elles une magistrature vivante, qui, parmi des nations si différentes d'origine, de mœurs, de climat, de langage, à travers tant de préjugés, de résistances, de transformations politiques et sociales, pût interpréter la Bible, l'interpréter

constamment dans le même sens, dans le sens primitif et véritable, dans le sens de son auteur; une magistrature suprême qui pût la suivre dans l'infinie variété de ses applications, et réunir ainsi tous les hommes autour d'une même loi, devant un même tribunal, sous les yeux d'un même juge et jusque dans les bras d'un même père.

Le 16 février de l'an 1546, un homme qui connaissait la Bible, qui l'avait étudiée dans ses jeunes années, et qui plus tard en avait fait le thème de sa vie aventureuse, frappé de l'extrême difficulté qu'il y avait pour les hommes à comprendre par eux-mêmes ce livre inspiré, ce code des lois divines, disait à ses amis : « Personne ne peut comprendre les *Bucoliques* de Virgile, s'il n'a été cinq ans pasteur. Personne n'est en état de comprendre les *Géorgiques* de Virgile, à moins d'avoir été cinq ans cultivateur. Nul, à mon avis, ne saurait prétendre à l'intelligence des *Épîtres* de Cicéron, sans avoir été mêlé pendant vingt ans aux affaires publiques d'un État. Que personne ne s'imagine avoir une connaissance suffisante de l'Écriture sainte, s'il n'a, durant cent ans, gouverné l'Église avec les prophètes, avec Élie, Élisée, Jean-

Baptiste, avec Jésus-Christ et les apôtres. N'y prétends donc point, mais adore les traces de cette Énéide divine. Nous ne sommes que des mendiants, telle est la vérité (1). » Ainsi parlait cet homme, et cet homme, c'était Martin Luther. Triste inconséquence de l'esprit humain! Cet homme n'avait pas craint de livrer le texte sacré, sans guide ni défense, à chacun de ces mendiants de la vérité; et pourtant il demandait cent ans pour connaître l'Écriture sainte. L'erreur s'était trahie par la bouche de l'hérésiarque, et la vérité, se faisant jour à travers son esprit, avait parlé plus haut que l'orgueil et les passions.

(1) *Colloquia Lutheri,* édit. de Francfort, in-folio, p. 3.

DISCOURS

A L'OCCASION DU SERVICE

POUR LES MORTS DE L'ARMÉE D'ORIENT

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

II, Mach., xii, 46.

Mes Frères,

Telle est la réflexion que suggérait à l'écrivain sacré la conduite de Judas Machabée. Cet homme à qui Dieu avait confié le soin de défendre Israël et sa loi, Jérusalem et son temple; ce guerrier, l'ornement et la gloire de Juda, l'effroi de l'Égypte et de la Syrie, venait de mettre en fuite les ennemis de son Dieu et de sa patrie. Lors donc que la vic-

toire une fois de plus eut couronné ses efforts, le premier mouvement de cet homme, non moins pieux que brave, ce fut de ployer le genou pour rendre grâces au Dieu des armées. Puis se relevant avec les siens, il vit autour de lui les corps de ses compagnons d'armes qui étaient morts ensevelis dans leur triomphe; et alors, pénétré d'un saint respect pour les restes inanimés de ces braves, Judas les recueillit avec soin pour les déposer dans le sépulcre de leurs pères; et enfin, songeant aux âmes de ces martyrs de la religion et de la patrie, il fit faire une collecte et envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent afin d'obtenir un sacrifice pour les péchés des morts. Car il pensait avec sagesse et piété a la résurrection, considérant que ceux qui s'étaient endormis dans la religion avaient en réserve une récompense précieuse. Voilà ce qui se passait, il y a deux mille ans, sur un champ de bataille de la Palestine; et, confirmant toutes ces choses aussi graves que touchantes, l'Esprit de Dieu répétait par la bouche de l'historien sacré : « C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » *Sancta ergo et salubris*

est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.

Que vous semble, chrétiens, n'est-ce pas là une image frappante de ce que vous faites aujourd'hui? Vous aussi vous avez envoyé vos fils et vos frères sur la terre lointaine pour défendre le droit violé, la justice méconnue, la religion menacée. Comme Judas Machabée et ses braves, vos généreux enfants ont refoulé au cœur de ses États ce nouveau persécuteur, cet Antiochus dont l'ambition débordait d'un pôle à l'autre. Au bruit de leurs exploits, la France entière s'est levée pour faire monter jusqu'au ciel le cri de l'allégresse et de la reconnaissance. Mais au milieu de ce concert de louanges et d'acclamations, vous, Mesdames, vous les mères, les sœurs de ces héros de la religion et de la patrie, vous avez songé à quelque chose de plus précieux que tout cela : vous avez songé à leur âme, à cette âme qui est devant Dieu, et qui, retenue peut-être dans le lieu de l'épreuve, attend le rafraîchissement, la lumière et la paix. Alors, vous souvenant qu'il est une vierge puissante entre toutes, à qui Dieu a confié le patronage de la France, vous vous êtes réunies sous la protection de sainte Ge-

neviève, et, déployant sa bannière entre le trône de la miséricorde et les abîmes de la justice, vous êtes venues autour de son tombeau supplier le Seigneur d'avoir pitié de ces âmes surprises par la mort. Honneur à vous, Mesdames, qui payez si noblement à ces généreuses victimes le tribut que des mères, des sœurs chrétiennes doivent avant tout à la mémoire de leurs fils ou de leurs frères, le tribut de l'amour qui s'épanche en prières; à vous qui recueillez avec tant de soin le saint héritage de tendresse chrétienne que les Clotilde, les Bathilde, les Blanche de Castille, les Jeanne de Valois, ont légué à nos mères et à nos sœurs. Et maintenant, que vous dirais-je, sinon ce que Dieu a déjà dicté à votre cœur? C'est que vous ne sauriez offrir à ces héroïques défunts rien de plus salutaire ni de plus précieux que le secours de vos prières. Voilà tout mon sujet; veuillez me prêter votre bienveillante attention.

S'il est une chose douloureuse ici-bas, chrétiens, c'est la séparation que produit la mort. Ah! qu'est-il besoin de vous le dire, à vous qui, comme moi, avez éprouvé ces grandes douleurs? Il y a sans doute bien des

maux qui assaillent notre pauvre humanité depuis le berceau jusqu'à la tombe; elle est lourde la chaîne d'infortunes que nous traînons après nous sur le chemin de la vie. Mais la mort comme on l'a si bien dit, la mort a des rigueurs à nulle autre pareilles. Des revers de fortune, des accidents imprévus, des pertes considérables, peuvent bien nous arracher des larmes, car l'homme ne se sépare qu'avec peine de l'héritage de ses pères ou bien de ce qu'il a su acquérir au prix de son travail et à la sueur de son front. Mais quand la mort vient frapper à nos côtés ceux que nous portons dans notre cœur, et qu'elle enlève à notre amour ce qui faisait le charme de notre existence, le bonheur de notre vie, ah! c'est alors, chrétiens, dans ces moments où la mort, nous séparant de nos proches, de nos amis, ne laisse plus autour de nous que le vide et la solitude, c'est alors, dis-je, que nous sentons tout le poids de la destinée humaine, et que de notre poitrine oppressée s'élève vers le ciel ce cri de l'Amalécite : *Siccine separat amara mors!* « C'est donc ainsi qu'une mort amère sépare les hommes (1)! »

(1) I Rois, xv, 32.

Aussi chaque fois que la sainte Écriture veut exprimer de semblables douleurs, elle emprunte au cœur humain ses accents les plus plaintifs, ses cris les plus déchirants. C'est Jacob remplissant d'amertume ses vieux jours, parce qu'il pleure un fils qu'il croit perdu; c'est David maudissant les montagnes de Gelboé, parce que sur leurs sommets était tombé le bouclier des braves, Jonathas, l'ami de son cœur, ou bien exhalant ce cri le plus douloureux qui soit sorti de l'âme d'un père : « Absalon, mon fils, qui est-ce qui me donnera de mourir pour toi? » C'est un peuple entier pleurant sur la tombe de Judas Machabée et s'écriant : « Comment est tombé l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? » *Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël?* Et enfin, quand Dieu voulut offrir aux hommes l'image de la plus grande douleur qui fût jamais, il prit une mère, et, la plaçant au pied d'une croix, il montra, dans ce glaive qui déchirait le cœur de Marie, le glaive de la mort séparant le Fils de Dieu de la mère de Dieu.

Assurément, Mes Frères, voilà de grandes épreuves; et pourtant il est une mort qui, sans bannir la tristesse, y mêle néanmoins

une joie qui la traverse, une admiration qui la surmonte : c'est la mort du guerrier tombant sur un champ de bataille, victime de son dévouement pour sa patrie. Ah! c'est qu'après le sacrifice du martyr qui verse son sang pour confesser la foi de son âme, il n'en est pas de plus noble ni de plus touchant que celui de l'homme offrant ce qu'il a de plus cher et de plus précieux, son sang et sa vie pour défendre les droits ou l'honneur de son pays; de l'homme qui dit à sa patrie : Cette vie que tu m'avais donnée, ce sang que j'ai tiré de tes veines, tu me le redemandes aujourd'hui. Eh bien, je te le rends sans regret, je te le rends avec amour, puisque c'est au prix de ce sang que tu achèteras ton bonheur. Déjà l'antiquité accueillait avec transport ces grands dévouements, ces morts glorieuses; à Lacédémone, à Athènes, à Rome, elle répétait par l'organe de ses poètes, de ses historiens, de ses orateurs, ce mot si célèbre : *Dulce et decorum pro patria mori* « Il est doux, il est beau de mourir pour la patrie. » Et nous, Mes Frères, nous qui, mieux que ces hommes des temps anciens, savons ce que c'est que le devoir, la justice, l'abnégation; nous qui plaçons plus haut encore le

drapeau de la patrie; nous qui, à l'école de nos pères, avons appris à respecter et à chérir ce que Tertullien appelait dans son langage énergique et concis, la religion de seconde majesté, chaque fois qu'il nous arrive de toucher, par la parole ou par la pensée, à ces généreux sacrifices, nous sentons notre cœur qui bat, notre âme qui tressaille et de nos lèvres frémissantes s'échappe vers ces héros du droit, de l'honneur et de la fidélité, avec le tribut légitime de l'admiration, la dette sacrée de l'amour et de la reconnaissance.

Or, Mes Frères, cette dette sacrée de l'amour et de la reconnaissance, quelle est-elle? Comment la payer à ce qui n'est plus ou du moins à ce qui a disparu du milieu de nous? Et de prime abord, ne semblerait-il pas que ce fût chose impossible? Car enfin, la mort ne vient-elle pas rompre tous les liens qui unissent les hommes entre eux? ne creuse-t-elle pas un abîme infranchissable entre ceux qu'elle frappe et ceux qu'elle épargne, entre ceux qui s'éteignent et ceux qui survivent? ne met-elle pas l'infini entre les uns et les autres? Ce ne sera, si vous le voulez, qu'un cercueil et une tombe; mais ce cercueil,

ces quelques planches de bois, n'est-ce pas le seuil de l'éternité? Mais cette tombe, ces quelques pieds carrés de surface, n'est-ce pas la porte d'une demeure impénétrable? Eh bien, sur ce seuil et à cette porte, qu'est-ce que l'homme peut déposer comme le tribut de sa reconnaissance, comme l'offrande de son amour? et parmi les choses qui s'arrêtent en deçà du monde futur, en est-il quelqu'une qui possède une vertu souveraine et efficace? Voilà, chrétiens, ce que je suis à me demander en face de ces généreuses victimes auxquelles Dieu nous a inspiré le désir de payer la dette sacrée de l'affection et de la reconnaissance.

Or, si je cherche ce que l'homme peut déposer sur la tombe de ses frères, je trouve, chrétiens, qu'il est en son pouvoir de leur offrir un premier tribut de gratitude et d'amour. Quand je vous aurai nommé ce tribut, vous trouverez peut-être que c'est peu de chose. Eh bien, non; c'est beaucoup. Car, après son âme, après le sang de ses veines, l'homme n'a rien de plus noble ni de plus profond; il n'a pas reçu du ciel un don plus précieux que celui des larmes. Qu'est-ce que l'homme ne peut pas faire avec une larme?

Avec une larme il attendrit ce qu'il y a de plus dur, il désarme ce qu'il y a de plus cruel, il abat ce qu'il y a de plus fort : lui arracher une larme, c'est le subjuguer, c'est le vaincre; car les larmes, c'est le trésor de son cœur, le sang de son âme. Quand l'homme ne possède plus rien, qu'il est là debout, sur le chemin de la vie, faible et misérable, nu comme il était sorti du sein de sa mère, il lui reste une ressource, un bien, une puissance : il lui reste ses larmes. Agar est seule au désert de Pharan, seule avec son enfant, sans pain et sans eau : que lui reste-t-il à la pauvre femme, au milieu de la solitude? Il lui reste ses larmes : *Flevit Agar.* David est seul sur le mont des Olives; ses sujets l'abandonnent, Siméi le maudit : que lui reste-t-il à ce roi, à ce père infortuné? Il lui reste ses larmes : *Ascendebat plorans.* Que dis-je, chrétiens? Dieu a mis si haut le prix des larmes, il attache tant d'efficacité à ce don mystérieux, que lui-même se laisse vaincre par elles : il suffit d'une larme tombée de l'œil d'un homme pour enchaîner son bras, pour triompher de son cœur; tant il y a dans les larmes de dignité et de valeur, de puissance et de fécondité! Donc, Mes Frères,

lorsqu'au souvenir de ceux qui ne sont plus le regret fait jaillir des larmes de notre cœur, ce n'est pas un faible hommage que nous rendons à leur mémoire; car cette couronne de deuil, nous la composons avec ce qu'il y a de plus riche dans notre âme, avec les perles les plus précieuses du sentiment; c'est du plus profond de notre être que nous tirons cette offrande du cœur, ce témoignage de l'amour.

Voilà, chrétiens, le premier tribut de reconnaissance et d'amitié que l'homme peut déposer sur la tombe de ses frères. Ce tribut, nous l'avons payé à ces fils de la France qui ont versé leur sang pour l'honneur de la patrie. Eh! comment ne pas les regretter? comment ne pas pleurer sur eux? Ils étaient partis il y a quelques mois, ces braves jeunes gens, la fleur de nos campagnes, l'orgueil de nos cités; ils avaient quitté sans faiblesse le village natal, le toit paternel, ces lieux témoins de leur enfance, ces lieux si chers à tout cœur bien né, ces lieux que beaucoup d'entre eux ne devaient plus revoir; ils avaient quitté ces lieux, emportant avec eux les bénédictions de leurs pères et de leurs mères, les vœux de leurs frères et de leurs sœurs. Puis, arrivés

sur la terre étrangère, ils y avaient subi une première épreuve, la plus douloureuse de toutes; ils y avaient trouvé un premier fléau, le plus cruel qu'il y ait ici-bas, l'épreuve de la souffrance, le fléau de la maladie; et alors, opposant à cette épreuve et à ce fléau un cœur d'acier, ils avaient prouvé au monde, ce que peut le soldat français quand la patrie le regarde et que Dieu le soutient. Enfin ils étaient allés, ces jeunes hommes, là où les appelaient Dieu et la patrie, là où les attendaient la victoire et la mort! Et maintenant, agenouillées sur la tombe de leurs enfants, la religion et la patrie, ces deux mères si tendres, si aimantes, y déposent tour à tour le tribut de leurs regrets et de leurs larmes. Empruntant à ses livres saints leurs accents les plus plaintifs, la religion s'écrie, à l'exemple de David : *Ceciderunt fortes* « Ils sont tombés tes forts, ô France! ils sont tombés tes braves; *ceciderunt super montes*, ils sont tombés sur la montagne. Ah! ils étaient beaux, tes enfants, *amabiles et decori;* ils étaient plus rapides que les aigles, plus forts que les lions, *aquilis velociores, leonibus fortiores.* Comment donc sont-ils tombés tes braves? » *Quomodo ceciderunt fortes*? Et mê-

lant ses larmes à celles de la religion, la patrie à son tour élève la voix; elle pleure ses fils moissonnés dans les combats, comme cette mère qui fatiguait de ses sanglots les échos de Rama et qui restait inconsolable parce que ses enfants n'étaient plus : *Rachel plorans filios suos et noluit consolari, quia non sunt.*

C'est beaucoup sans doute que les larmes, les larmes de deux mères, les larmes de la religion et de la patrie; c'est assurément là un premier tribut, un tribut bien large de reconnaissance et d'amour. Et cependant, Mes Frères, lorsqu'on veut payer à des morts illustres la dette sacrée de la reconnaissance et de l'amour, tout ne se borne pas à des larmes. Peut-être ce que je vais vous dire vous paraîtra-t-il tant soit peu profane. Détrompez-vous, cela est saint, cela est sacré, parce que cela aussi sort des entrailles de l'humanité : la nature le commande, la religion le consacre. Oui, chrétiens, il est un deuxième hommage que toujours et partout la nature et la religion ont décerné aux victimes du dévouement, aux martyrs de la patrie : partout et toujours la pompe se mêle au deuil, les respects succèdent aux larmes, et

tout en pleurant ce qu'on a perdu, on glorifie ce qu'on pleure. Des honneurs funèbres, des sépultures insignes, des monuments splendides, des louanges éclatantes : voilà le deuxième tribut de reconnaissance et d'amour que les hommes ont coutume d'offrir à ceux qui donnent leur sang pour le salut de leurs frères. Quand les hommes de Galaad eurent enseveli Saül, David les félicita d'avoir rendu les derniers honneurs à ce roi qui était mort en combattant pour eux. Vous venez d'admirer la conduite de Judas Machabée à l'égard de ces braves. Mais si je voulais parcourir tous les âges jusqu'à nos jours, à travers l'Orient et la Grèce, Rome et l'Occident, que n'aurais-je pas à vous dire? je ne citerai qu'un fait, et pour vous prouver que la coutume dont je parle survit à tout, je l'emprunterai à l'histoire d'un peuple qui n'honore plus même les martyrs de la foi. Un jour donc, au commencement de notre siècle, dans cette île fameuse que Dieu semble avoir placée au milieu des mers pour les couvrir et les dominer, une population immense, sortie du sein de la grande cité, se pressait sur les rives de la Tamise : roi, sujets, peuple, armée tout est là; un silence religieux règne dans

les rangs de la multitude, tous les regards sont tournés vers la mer, les cœurs tressaillent, palpitent. Qu'est-ce que cela? Qu'attend ce peuple? Il attend les restes d'un guerrier, des restes que la victoire vient d'arracher aux flots de Trafalgar. Nelson paraît! que dis-je, Nelson? quelques restes de lui-même que la mort a épargnés. Eh bien, ces restes, un peuple entier les salue, les acclame, la sépulture des rois s'ouvre devant eux; et ce peuple, qui ne vénère plus les reliques des saints, honorera jusqu'au fanatisme les restes d'un soldat. Ah! c'est que le bon sens se fait jour à travers les préjugés; la nature parle là où se taisent les passions; elle parle et elle dit à tous qu'il n'y a pas d'honneurs, si éclatants soient-ils, qui puissent égaler le dévouement du soldat mourant pour sa patrie.

« Athéniens, s'écriait Périclès en parlant des citoyens morts dans le combat, vous avez beau multiplier vos discours, vos inscriptions, vos cénotaphes : avec toutes ces choses vous ne payerez pas une goutte du sang généreux que vos enfants ont versé pour leur mère. » Il disait vrai sans doute, ce grand citoyen. Mais enfin, faible ou non,

c'est toujours un témoignage légitime de reconnaissance et d'amour que d'environner d'honneur la tombe, les dépouilles mortelles, la mémoire de ces nobles victimes. C'est pourquoi la France aussi s'acquittera envers ses enfants d'une dette sacrée. Déjà leur nom est dans toutes les bouches, leurs louanges reposent sur toutes les lèvres. Lorsque, il y a trois semaines, des restes victorieux traversèrent la capitale, n'avez-vous pas vu une population entière se presser à leur rencontre, s'incliner sur leur passage et, les escortant de son deuil et de son respect, les suivre jusqu'au milieu des débris de la grande armée, dans ce palais des infirmités glorieuses, dans ce temple des vieux souvenirs où repose, à l'ombre de cent victoires, la cendre vénérée des serviteurs de la patrie? Ah! c'est qu'aux yeux de la France, les restes d'un seul homme personnifiaient tout ce que la terre d'Orient avait vu d'héroïsme et de bravoure : reconnaissante envers tous, la patrie associait dans un seul et même tribut de gratitude et d'amour celui qui avait donné l'exemple de si grandes choses et ceux qui, marchant sur les traces d'un tel chef, avaient su se montrer dignes de lui en res-

tant dignes d'eux, et mériter les mêmes honneurs en partageant un même trépas.

Des honneurs, des larmes, voilà ce que la patrie peut offrir à ses enfants en retour du sacrifice de la vie. Toutefois ces deux témoignages, quels que soient leur prix ou leur valeur, sont loin d'épuiser les ressources de l'amour et de la reconnaissance. Car enfin les larmes tarissent, les honneurs passent vite; le temps, ce grand destructeur des choses d'ici-bas, le temps est là qui les efface de sa main légère, qui les emporte dans son vol rapide, ou du moins qui menace les hommes et leurs œuvres d'un éternel oubli. C'est pourquoi, après les larmes et les honneurs, après ces deux marques d'affection passagères et de courte durée, il en faut une troisième qui puisse triompher du temps et de l'oubli. Or, qu'est-ce qui sauve de l'oubli, qu'est-ce qui triomphe du temps, sinon le souvenir? Le souvenir retient ce qui échappe, rend présent ce qui est passé, fait revivre ce qui n'est plus. J'entends le souvenir, non pas d'une heure ni d'un jour seulement, mais le souvenir des siècles, le souvenir de l'histoire, qui recueille les grands dévouements, les morts sublimes, pour les enregistrer dans

ses annales, les graver sur le marbre ou sur l'airain, et les transmettre ainsi jusqu'à la postérité la plus reculée! Tel est, Mes Frères, le troisième tribut de reconnaissance et d'amour que l'humanité a coutume de payer aux guerriers morts pour la patrie, le souvenir de l'histoire. Car si, comme l'a dit un grand homme, la reconnaissance est la mémoire du cœur, le souvenir de l'histoire est la reconnaissance des peuples. Et ne croyez pas, chrétiens, que ces mots souvenir, gloire, immortalité, soient des mots vides de sens, qu'il n'y ait dans toutes ces choses, humaines sans doute, que vanité ou néant. Non! Si j'ouvre l'Écriture, je trouve que l'Esprit-Saint lui-même n'a pas dédaigné de se faire l'historien de la bravoure et de l'héroïsme militaires. « Louons, s'écrie le fils de Sirach, louons les hommes qui se sont couverts de gloire dans leur génération. » *Laudemus viros gloriosos in generatione sua.* Ah! il est juste qu'après nous avoir sacrifié leur vie, ces hommes généreux reçoivent en retour l'immortalité de la gloire; il est juste que leur nom ne s'éteigne pas avec eux, que leur mémoire refleurisse sur leur tombe, et, qu'à de longs siècles de distance il suf-

fise de prononcer deux ou trois mots, Marathon ou Salamine, Marengo ou l'Alma, pour qu'aussitôt ces mots magiques, ranimant leur cendre froide, fassent tressaillir un peuple entier, l'enflamment et l'électrisent au récit de leur vie ou au souvenir de leur mort. Rien de plus juste que de leur décerner cette récompense. Aussi les hommes n'y ont-ils pas manqué; et pour ne citer que la France, cette terre classique des beaux dévouements et des grands sacrifices, n'est-il pas vrai que le souvenir des braves qui ont versé leur sang pour la patrie, depuis les vainqueurs de Tolbiac jusqu'aux vainqueurs de la Crimée, que leur souvenir, dis-je, a pénétré dans toutes les classes, du palais à la chaumière, du trône à l'atelier? N'est-ce pas que leurs noms et leurs hauts faits se retrouvent partout, se mêlent à tout, qu'ils volent de bouche en bouche, depuis l'homme d'État qui les cite dans les conseils de la nation, depuis le savant qui les célèbre dans les assemblées de la science, jusqu'à l'humble paysan qui les raconte à sa famille dans les veillées du village? Tout est plein de leur souvenir, nos livres, nos monuments, nos places publiques, nos temples mêmes. Tant il est vrai

qu'après les larmes et les honneurs la patrie ne saurait payer à ses enfants un tribut plus éclatant de reconnaissance et d'amour qu'en leur assurant ce qu'il y a de plus grand et de plus durable ici-bas : l'immortalité du souvenir.

Et maintenant, Mes Frères, si je ne m'adressais pas à des chrétiens, je pourrais m'en tenir là; car, après les trois choses que je viens de dire, après les larmes, les honneurs, le souvenir de l'histoire, humainement parlant, il ne reste rien. C'est beaucoup assurément que ce triple témoignage de reconnaissance et d'amour, et pourtant je manquerais à la vérité si, après avoir dit ce qu'il vaut, je taisais ce qu'il ne vaut pas. Eh bien, je trouve, chrétiens, que de ces trois choses aucune n'arrive jusqu'à l'éternité, mais que toutes s'arrêtent dans les limites du temps. Vous pleurez sur une tombe : c'est le seuil de l'éternité que vous mouillez de vos larmes; mais ce seuil de l'éternité, vos larmes ne sauraient le franchir, vos larmes ne passent pas. Vous entourez d'honneurs une dépouille mortelle : je veux bien que ces honneurs s'adressent à l'âme comme au corps; mais enfin ils ne pénètrent pas jusqu'à elle : c'est

plus ou moins d'éclat, plus ou moins de bruit aux portes de l'éternité, rien qui aille au delà : comme les larmes, les honneurs ne passent pas. Le souvenir, enfin, le souvenir traverse bien les siècles; mais il ne se prolonge pas dans l'éternité : si loin qu'il puisse s'étendre, il s'arrêtera toujours aux frontières du temps, en deçà du tombeau : le souvenir ne passe pas plus que les larmes et les honneurs. D'où il suit, Mes Frères, que ces trois choses, par cela même qu'elles ne franchissent pas le seuil de l'éternité, n'ont ni efficacité ni vertu. Nous payons à nos morts un juste tribut de larmes; mais ces larmes qui nous consolent, de quoi serventelles à ceux que nous pleurons? Nous y ajoutons les honneurs; mais qu'en revient-il à ceux dont nous célébrons la mémoire? Nous couronnons ce double tribut de larmes et d'honneurs par le souvenir de l'histoire; mais cette immortalité du souvenir, que peut-elle leur procurer de bien-être et de soulagement? Donc, chrétiens, tous ces hommages, quelle qu'en soit l'excellence ou la dignité, restent néanmoins frappés d'une impuissance complète. Eh bien, je vous le demande, en serions nous réduits à ne pouvoir offrir aux morts que

des larmes stériles, de vains honneurs, d'inutiles souvenirs? Et avec ce triple témoignage de reconnaissance et d'amour qui s'arrête au seuil de l'éternité, Dieu n'a-t-il pas mis dans notre cœur et sur nos lèvres quelque chose d'efficace et de fécond, qui pénètre au delà de ce monde et, traversant le lieu de l'épreuve, y porte le rafraîchissement, la lumière et la paix?

Oui, Mes Frères, nous l'avons reçu du ciel ce don merveilleux. Dieu, pour le former, prit le cœur de l'homme; il y mit l'amour et l'espérance, et la prière naquit de l'espérance et de l'amour. Dieu fit plus : d'impuissante qu'elle était par elle-même, il l'anima, la fortifia par sa grâce; il la trempa dans le sang de son Fils, et, transfigurée par cette grâce céleste, teinte de ce sang victorieux, la prière acquit une vertu et une fécondité surhumaines. Et maintenant, chrétiens, la voyez-vous cette fille de l'espérance et de l'amour, cette prière qui jaillit du cœur et qui s'échappe des lèvres de l'homme, pleine de grâce et de force, ennoblie par le sang de Jésus-Christ? Elle part, elle franchit le temps et l'espace, elle arrive aux portes de l'éternité; là, elle trouve ce cortège de larmes, d'hon-

neurs, de souvenirs, qui accompagne l'homme au sortir de la vie; mais, plus puissante que toutes ces choses, elle dépasse la création visible, s'élève sur l'aile des anges, monte jusqu'au trône de Dieu, va droit à son cœur, le touche, l'attendrit, fait taire la justice, pour ne plus laisser parler que l'amour. Vaincue par la prière, la justice divine cède, fléchit, pardonne; puis, armée de la sentence du pardon, la prière descend du trône de Dieu dans l'abîme; là, elle s'épanche sur ces pauvres âmes qui attendent l'heure de la délivrance, éteint le feu vengeur qui les embrase et, brisant à jamais les liens de leur captivité, les rend à la liberté et au bonheur. Voilà, chrétiens, ce que peut la prière pour les morts. Elle est plus féconde que les larmes, elle a plus de prix que les honneurs, elle pénètre plus loin que le souvenir; pour elle il n'y a pas d'obstacles, il n'y a pas de distances, il n'y a pas de durée : le ciel s'ouvre devant elle, l'abîme se ferme derrière elle; elle obtient tout, elle triomphe de tout... C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.*

Voilà, Mesdames, ce que vous avez compris, vous qui, pendant cette octave, déposez le tribut de vos prières sur la tombe des guerriers morts pour la patrie. Telle est, en effet, la véritable dette de la reconnaissance et de l'amour; car sans la prière, larmes, honneurs, souvenir de l'histoire, tout cela serait chose vaine et stérile. Eh! quoi de plus juste que de prier pour ces hommes généreux qui se sont sacrifiés pour nous? C'est là ce qui les consolait à leur heure dernière, lorsque, étendus sur leur lit de douleur ou bien couchés sur le champ de bataille, ils envoyaient un dernier regard à cette France bien-aimée qu'ils ne devaient plus revoir. Ah! se disaient-ils, là-bas, du moins, dans la patrie, on se souviendra de nous; il s'y trouvera des âmes chrétiennes qui suppléeront par leurs prières ce qu'il y a d'insuffisant dans notre préparation à la mort, qui abrégeront nos souffrances en rachetant nos fautes. Et maintenant que plusieurs d'entre eux peut-être sont encore retenus dans le lieu de l'épreuve, il me semble les entendre qui crient vers nous du fond de l'abîme : O vous qui avez été nos frères et nos sœurs, ayez pitié de nous! Nous vous avons donné tout ce

que nous avions sur la terre, notre sang, notre vie; nous vous l'avons donné sans regret et avec bonheur! Ah! du moins, accordez-nous en retour le secours de vos prières, sauvez-nous, délivrez-nous. Oui, Mes Frères, votre foi et votre cœur m'en sont garants, vous les sauverez, vous les délivrerez ces âmes généreuses; et tandis que vous leur devrez une patrie glorieuse et triomphante sur la terre, ils vous devront, à vous, une patrie triomphante et glorieuse dans le Ciel! Ainsi soit-il!

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT JEAN-BAPTISTE

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE D'AMIENS

Le 24 Juin 1863.

Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.

Parmi les enfants des hommes il ne s'en est pas trouvé de plus grand que Jean-Baptiste.

MATH., X, 11.

MES FRÈRES,

Tel est l'éloge sorti de la bouche du fils de Dieu : éloge unique, éloge incomparable! Et pourquoi donc Jean-Baptiste a-t-il mérité d'être appelé par Jésus-Christ le plus grand d'entre ceux qui sont nés de la femme? C'est qu'il a été donné à cet homme d'accomplir une fonction sans pareille dans l'histoire. Il a eu ce privilège que Dieu n'a départi à aucun mortel de voir son nom inscrit à la dernière page de la Bible et en tête de l'Évangile; d'apparaître sur la limite des deux Testa-

ments, pour clore le premier, pour inaugurer le second : écho fidèle d'un passé qui se transforme, héraut prophétique d'un avenir qui s'annonce. Voilà pourquoi il a été grand, d'une grandeur exceptionnelle et unique. Quand nous voulons trouver au front d'un mortel le signe de la noblesse qui vient de Dieu, nous y cherchons l'auréole du prophète, de l'apôtre, du martyr. Eh bien, Jean-Baptiste a été tout cela, il a été plus que cela, parce qu'il eut l'insigne honneur de préparer la voie au fils de Dieu, comme son témoin et son précurseur.

C'est par là que le fils d'Élisabeth occupe un rang à part dans la lignée des serviteurs de Dieu. Rien ne ressemble à cette figure qui, comme disait Tertullien, s'élève entre les choses anciennes et les choses nouvelles, *inter vetera et nova*, point d'arrivée du mosaïsme, *ad quem desineret judaïsmus*, point de départ du christianisme, *a quo inciperet christianismus*, point central qui marque d'une part la cessation de la loi, *sedatio legis*, de l'autre l'avénement de l'Évangile, *initiatio Evangelii*. (1) Donc, pour saisir cette grande

(1) *Contre Marcion,* liv. IV, c. XXIII.

physionomie sous son véritable aspect, je dois développer l'idée que me fournit l'éloquent prêtre de Carthage. Jean résume l'Ancien Testament dont il est le prolongement et comme le dernier son; Jean ouvre le Nouveau Testament, dont il est un organe ou un rayon anticipé. Il résume l'Ancien par la prophétie et par le témoignage; il ouvre le Nouveau par la prédication et par le martyre. Or, soit qu'il remplisse l'une ou l'autre de ces deux fonctions, il déploie l'héroïsme de la grandeur morale. C'est toute la matière de l'éloge que je vais consacrer à la mémoire de celui dont le chef sacré, reposant au milieu de vous, redit plus éloquemment que je ne saurais le faire quelle a été sa grandeur devant Dieu et aux yeux des hommes.

I

Pour savoir si un homme a été véritablement grand, il faut se demander ce que cet homme a été par rapport au Christ. Car, dans le plan divin, toutes choses aboutissent à Jésus-Christ comme à leur terme et à leur

fin. Un homme a-t-il vécu avant le Christ, la question qu'on peut faire à son sujet est celle-ci : A-t-il préparé par quelque endroit le règne de Dieu sur la terre? Un homme a-t-il vécu après le Christ, la question qu'on doit poser sur son compte se formule ainsi : A-t-il développé en quelque point le régne de Dieu sur la terre? Et suivant la réponse qu'on peut faire à l'une ou à l'autre de ces deux questions, un tel homme sera grand dans les conseils de la Providence, ou il restera petit, eût-il de l'élévation aux yeux de ses semblables. Oui, je le sais, le monde n'entend pas de la sorte les hautes missions. Ce qu'il faut à ses admirations, c'est le bruit, l'éclat, le prestige de la conquête, le faste de la richesse et du pouvoir. Voilà ses grandeurs! Tout cela peut-être quelque chose à certains égards; mais ce n'est rien en dehors du Christ et abstraction faite de son œuvre. Cyrus, Alexandre, César ont été grands par le génie, par la fortune, par le succès; mais leur véritable grandeur dans le plan divin, c'est d'avoir préparé le règne de Dieu sur la terre; c'est d'avoir été l'instrument des desseins de la Providence; c'est d'avoir travaillé, de gré ou par force, à l'établissement futur

du royaume des âmes. Voilà pourquoi il n'y a que deux lignées d'hommes qui méritent en toute justice le titre de grands : ceux qui ont préparé l'œuvre divine et ceux qui la développent, les précurseurs du Christ ou ses coopérateurs. Hors de là il n'y a que vanité et néant. Aussi lorsque, dans les jours d'Hérode, roi de Judée, l'ange du Seigneur voulut déposer ce titre sur le berceau d'un enfant, il ne s'arrêta pas devant le trône d'Auguste ; il laissa de côté le palais du vainqueur d'Actium, le fondateur de la plus haute puissance matérielle qu'il y ait eu dans ce monde, l'empire romain ; mais, se dirigeant vers les montagnes de la Judée, il dit à quelque lévite obscur et ignoré : « Le fils qui naitra de ta femme sera grand devant le Seigneur » *Erit magnus coram Domino.*

En effet il était réservé au fils de Zacharie de résumer dans sa personne quatre mille ans de préparation doctrinale et historique. Ah ! qu'il est admirable, Mes Frères, qu'il est largement conçu le plan de la Providence, quand on l'envisage des yeux de la foi ! Dieu, qui a fait le monde en six jours, travaille quarante siècles au grand œuvre de l'incarnation du Verbe. Pour préparer à son Fils

un avènement digne de lui, il jette dans les profondeurs de l'histoire les fondements de sa royauté future; il crayonne d'avance la figure du Christ dans des types fameux, comme pour s'essayer à ce chef-d'œuvre de ses mains; il échelonne d'âge en âge des patriarches qui le saluent en esprit, des prophètes qui l'annoncent avec transport, des justes qui chantent ses merveilles sur leurs lyres inspirées; il crée un peuple à part pour incarner en lui l'espérance de l'avenir; il dirige vers ce terme final tout le mouvement de l'humanité : lois qu'il promulgue, empires qui se succèdent, rois, conquérants qu'il suscite, tout tend vers ce but, tout coopère au plan divin; et c'est précédé de cet immense cortège de voyants, de serviteurs, de témoins, que le Verbe incarné fera son entrée dans le monde.

Jean-Baptiste forme le dernier anneau de cette magnifique chaîne du témoignage qui part du sein de Dieu et se prolonge à travers les siècles pour aboutir au berceau de Jésus-Christ. C'était le moment où toutes choses devaient s'accomplir, où l'univers entier s'agitait dans l'attente du grand événement qui allait renouveler la face de la terre. Un

long cri d'espérance avait retenti d'une extrémité du monde romain à l'autre; et ceux-là même qui n'étaient point éclairés des lumières de la révélation devinaient, par une sorte de vague pressentiment, que l'humanité touchait au moment le plus solennel de son histoire. Alors Jean-Baptiste apparaît pour fermer l'ère de la préparation évangélique. Il est là, sur les confins des deux mondes, ce dernier des prophètes de l'ancienne loi; il s'y tient pour annoncer aux hommes que l'heure de la rédemption a sonné. Il va résumer dans un témoignage suprême les voix qui ont retenti d'âge en âge, du jardin de l'Éden à la vallée de Mambré, de la vallée de Mambré au sommet du Sinaï, du Sinaï à travers le peuple juif et la gentilité. Ce que les prophètes avaient annoncé pour l'avenir, Jean l'indique dans le présent; il montre du doigt ce qui était caché jusqu'alors à l'ombre des symboles et sous le voile des sacrifices. Déjà, dit Tertullien, il a prophétisé dans le sein de sa mère; il a salué avant de naître, par un tressaillement mystérieux, la présence de celui dont il est le précurseur. Bientôt il s'enfoncera dans le désert, ce berceau des grandes missions, ce théâtre des

communications divines. Là, vingt années durant, seul avec Dieu, loin du bruit et des agitations du monde, il se prépare dans le silence de la retraite au ministère qu'il doit remplir. Puis, quand l'Esprit de Dieu l'a saisi, il quitte la solitude pour aller rendre témoignage à Jésus-Christ. Il l'annonce à ses disciples : « Voici l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde »; et quand l'Église voudra montrer le Verbe fait chair à toutes les générations, elle répètera les paroles de saint Jean jusqu'à la fin des siècles. Il l'annonce à la multitude : *Medius vestrum stetit* « Il est au milieu de vous, celui dont je ne suis pas même digne de délier la chaussure. » Il l'annonce à la puissance publique qui l'interroge : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur. » Il l'annonce au monde entier et cette voix, réveillant les échos de la prophétie antique, ira se répercuter à travers les âges futurs comme la voix de l'humanité elle-même rendant hommage à la souveraineté du Fils de Dieu.

Ah! dites-moi, Mes Frères, s'il a été donné à un homme de remplir une plus haute mission sur la terre. Oui, je me représente en ce

moment la scène solennelle du Jourdain, où Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, vient s'incliner sous la main de Jean-Baptiste pour accomplir toute justice. Les cieux s'entr'ouvrent; l'Esprit-Saint descend sous la forme d'une colombe; une voix se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances »; le Père rend témoignage au Fils; le monde invisible dévoile ses profondeurs; les trois personnes de la Trinité s'associent dans le jugement le plus authentique sur la mission du Christ. Mais, pendant que le ciel manifeste ainsi sa volonté, il est un homme sur la terre qui participe au témoignage d'en haut, qui est appelé à unir sa voix à celle du Père et son ministère à celui de l'Esprit-Saint. Cet homme, c'est Jean-Baptiste. Il atteste à son tour ce qu'il a entendu; et quand Jésus-Christ voudra donner aux Juifs une preuve irrécusable de sa mission, il dira ce mot le plus glorieux qui ait jamais été prononcé pour un mortel : « Jean m'a servi de témoin, *Johannes testimonium perhibuit de me veritati.* »

Non, je ne m'étonne plus que Notre-Seigneur ait dit de son saint précurseur : « il

ne s'en est pas rencontré de plus grand parmi les enfants des hommes. » Car ce qui fait la grandeur de Jean-Baptiste, ce n'est pas tant la sublimité de sa mission que la fidélité avec laquelle il a su l'accomplir. Il eût été facile au fils de Zacharie d'éblouir ses contemporains, de sortir du rôle que Dieu lui avait assigné, de s'ériger un piédestal pour s'élever dans l'admiration publique, et de se faire passer pour le Messie lui-même, dont il ne devait être que le témoin. Egarés par leurs préventions, les Juifs ne demandaient pas mieux que de suivre la bannière de quiconque se mettrait à leur tête pour satisfaire leur orgueil national. Mais non, lorsqu'ils députent vers lui les principaux d'entre eux pour lui poser cette question qu'on adresse à tout homme qui apparaît sur la scène du monde : *Quid dicis de te ipso?* « Que dites-vous de vous-même ? » Jean définit sa mission avec la modestie qui distingue la vraie grandeur : « Ce n'est pas moi qui suis le Christ, leur dit-il ; je ne suis pas même un prophète ; toute ma fonction se borne à rendre témoignage à celui qui, venu après moi, est au-dessus de moi, et que vous devez écouter comme votre maître et votre

Dieu. A lui de croître, à moi de diminuer. » Voilà, Mes Frères, la véritable marque de la grandeur morale; car l'homme n'est jamais plus élevé que lorsqu'il sait se maintenir au rang où Dieu le place, sans vouloir usurper un rôle qui ne lui a pas été confié.

Grande leçon pour les hommes auxquels Dieu a départi les dons du savoir et de l'intelligence! Depuis le jour où saint Jean-Baptiste prononça ce mot de l'humilité au milieu d'un monde qui ne le comprenait pas, il s'est trouvé bien des esprits qui ont voulu dépasser la sphère dans laquelle ils auraient dû se circonscrire. A notre époque surtout, rien n'est plus fréquent que ces aspirations de l'orgueil vers des sommets où le vertige peut gagner les meilleures têtes. Nul ne veut rester à sa place ni se contenter de sa position. Chacun cherche à gagner un échelon supérieur où la tête lui tourne, parce que Dieu ne lui a pas donné d'aptitude pour ce qu'il convoite. Tel qui vient de quitter les bancs du collège, qui sait à peine tenir une plume, s'imagine qu'il est de taille à gouverner un empire. Tel autre se croit incompris et méconnu, parce que la société ne donne pas libre carrière aux rêves de son ambition.

Il n'est même pas rare de rencontrer des écrivains qui posent en messies, en prophètes, en réformateurs du monde. C'est à qui inventera des théories, soit un système de morale; soit une religion de l'avenir. A cette question : *Quid dicis de te ipso* « Que dites-vous de vous-même? » l'orgueil répond de toutes parts en portant sur soi des jugements dont le ridicule le dispute à la fausseté. Tristes exemples de la vanité humaine! « L'homme, disait Jean-Baptiste à ses disciples, ne peut rien recevoir qui ne lui ait été donné du ciel » *Non potest homo accipere quidquam, nisi fuerit ei datum de cælo.* Reconnaître en soi le don divin, le faire valoir avec zèle, mais sans faste; s'effacer derrière celui de qui nous tenons tout ce que nous sommes, lui rendre témoignage par la parole et par les œuvres : telle est la mission dévolue à chaque homme, et si humble que soit la sphère de son activité, son mérite comme sa grandeur consistent à s'y renfermer jusqu'au bout dans la simplicité de son âme et avec la conscience de son devoir.

Fidèle à la mission de témoignage qui lui est échue, Jean-Baptiste ne néglige aucune occasion pour la remplir avec zèle et abné-

gation. Après avoir confessé Jésus-Christ devant la multitude et devant la puissance publique, il veut que ses disciples puissent recueillir de la bouche même du Sauveur une déclaration authentique et solennelle. C'est dans ce but qu'il les envoie pour lui demander : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Pour montrer que les prophéties sont accomplies, Jésus-Christ répond : « Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. » C'est aussi ce que l'Église peut répondre à ceux qui lui demandent aujourd'hui des preuves de sa mission, ou qui rêvent pour l'humanité je ne sais quelle religion nouvelle dont l'avenir aurait le secret. Voyez mes œuvres, leur dit-elle, et jugez par là si vous devez attendre quelque autre institution que celle dont Dieu lui-même est l'auteur. Dix-huit siècles de merveilles et de prodiges; l'idolâtrie détruite à jamais; la notion du vrai Dieu ramenée dans la conscience des peuples; l'esclavage brisé; le dogme de la fraternité remplaçant l'égoïsme

antique; l'humanité enveloppée dans un immense réseau de dévouements et de sacrifices; la sainteté fleurissant sous toutes les formes au milieu de la corruption humaine; partout des intelligences qui naissent à la lumière, des volontés chancelantes qui s'affermissent dans le bien, des âmes que la religion guérit de leurs blessures ou qui ressuscitent à la vertu et à la vie morale : voilà le miracle permanent que l'Église étale depuis deux mille ans sous les yeux du monde. Comme son divin fondateur, elle en appelle à ses œuvres pour montrer que les hommes sont entrés avec elle en possession définitive de la vraie doctrine, et que l'avenir appartient à la grande société qui peut invoquer avec une telle confiance le témoignage du passé.

En fournissant au Sauveur l'occasion de démontrer sa divinité par ses œuvres, Jean-Baptiste avait accompli la première partie d'une mission qui consistait à désigner le Messie au monde, avec la double autorité d'un prophète et d'un témoin inspiré. Mais là ne se bornait point la fonction du saint précurseur. Pour préparer dignement le chemin du Seigneur, il fallait disposer les

cœurs à l'Évangile en prêchant la pénitence, et inaugurer, par le sacrifice même de la vie, le triomphe de la vérité et de la justice dans le monde. De même que saint Jean-Baptiste résume l'Ancien Testament par la prophétie et par le témoignage, il ouvre le Nouveau par la prédication et par le martyre. C'est ce que je me propose de montrer dans une deuxième partie.

II

Il est, Mes Frères, un phénomène unique dans le monde ; un phénomène qui ne nous frappe plus, tant l'esprit humain s'y est accoutumé. A l'heure où je parle, d'une extrémité de la terre à l'autre, des milliers de chaires s'élèvent pour redire aux hommes la même parole, la même vérité, les mêmes enseignements. Oui, au milieu de la division des races, de la lutte des partis, du pêle-mêle des opinions une voix retentit, toujours une et identique pour tous. Elle part, cette voix, d'une multitude de tribunes qui la répètent d'écho en écho dans toutes les parties du

monde. Rois et peuples, petits et grands, riches et pauvres, savants et ignorants, tous viennent se grouper autour de ces chaires qui leur rappellent également leur origine, leurs devoirs, leur vocation; et cela, au nom de Dieu, avec force et autorité. Voilà le spectacle sans pareil que présente au milieu du monde la prédication évangélique.

Or je dis que ce fait à lui seul, ce fait immense et palpable suffirait pour prouver la divinité du christianisme. Car enfin, rien de pareil s'est-il imaginé, encore moins accompli avant lui et en dehors de lui? Sans doute il y avait eu jusqu'alors des écoles, des académies où quelques philosophes expliquaient leurs systèmes à un petit nombre d'initiés. A l'époque même où saint Jean-Baptiste allait élever la voix au milieu d'Israël, Hillel et Schammaï attiraient au bruit de leurs paroles les beaux esprits de la Palestine. Mais les petits, mais les ignorants, mais le peuple, le peuple affamé de doctrine et de vérité, se tenait à la porte de ces écoles; il était là qui regardait sans voir, qui écoutait sans comprendre; et de la table de ces riches de l'intelligence il ne tombait pas même une miette de pain pour rassasier les pauvres selon l'es-

prit. Dieu seul était capable de fonder au milieu des hommes un enseignement qui pût joindre au caractère de l'unité le privilège de l'universalité.

Eh bien, saint Jean-Baptiste a eu l'honneur de dire le premier mot de cet enseignement : celui de pénitence. « Faites de dignes fruits de pénitence, » tel est le but de sa prédication; par là il ouvre la voie à l'Évangile. Ah! je le sais bien, beaucoup d'hommes voudraient effacer ce mot-là du programme évangélique. Mais non, le christianisme est tout entier dans ce mot qui le résume, parce qu'il signifie la réforme morale, le renouvellement intérieur, le détachement des créatures, la conversion de l'âme à Dieu, la lutte avec les passions déréglées, la souveraineté de l'esprit sur la chair, toutes ces grandes choses qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même pour le rendre digne de sa vocation et de ses hautes destinées.

Et maintenant venez, sages de l'Orient, philosophes de la Grèce et de Rome, comparez vos systèmes à ce simple mot qui a changé la face de la terre. Il vous avait servi de peu de raisonner sans fin sur la nature des choses, sur l'origine des idées, sur les élé-

ments de la connaissance. Malgré tous vos efforts, le monde n'avait pas fait un pas en avant dans les voies de la justice et de la vérité. Voici un homme qui ne disserte pas en rhéteur, qui ne discute pas en sophiste ; il place sur ses lèvres le mot le plus dur pour les passions humaines, le mot de pénitence ; et à l'instant même un peuple entier, accourant auprès de lui, s'écrie dans l'effroi d'une conscience troublée : « Maître que devons-nous faire ? » *Magister, quid faciemus?* C'est l'Évangile qui prélude à la conversion du monde par les merveilles qu'opère la prédication de saint Jean.

En ouvrant cette mission préparatoire au milieu du peuple juif, Jean-Baptiste nous apparait comme le véritable précurseur de Jésus-Christ ; et c'est dans ce ministère confié au fils d'Élisabeth que je découvre le deuxième titre de sa grandeur. Le témoin du Verbe fait chair est aussi le missionnaire qui lui ouvrira le chemin des cœurs. Encore un peu de temps, et le soleil de justice et de vérité va se lever sur le monde ; mais la prédication de Jean-Baptiste aura été l'aurore du grand jour de la rédemption. Jésus-Christ va répandre la semence divine dans le champ

de son Père; mais c'est Jean-Baptiste qui remuera cette terre ingrate et qui la travaillera d'avance pour lui faire porter des fruits de sainteté et de salut. Le livre des Évangiles va se déployer sous les yeux de l'humanité; mais c'est Jean-Baptiste qui en écrira la préface et l'introduction. Les apôtres iront porter la doctrine jusqu'aux extrémités de la terre; mais avant d'être instruits par le Fils de Dieu lui-même, ils passeront pour la plupart par l'école de Jean-Baptiste, afin d'y trouver le germe de leur mission future. Les canaux de la grâce vont partir du sein de Dieu pour verser dans les âmes la fécondité et la vie; mais c'est Jean-Baptiste qui ébauchera ces grandes institutions, en traçant les premiers linéaments du plan de la Providence. L'Église enfin va réunir les peuples par les liens de la foi et de la charité; mais déjà je la vois en image dans cette multitude qui se presse sur les rives du Jourdain, où tous les rangs de la société se confondent, soldats, publicains, hommes du peuple, pour entendre la parole qui leur enseigne, aux uns la justice, aux autres la charité, à ceux-ci la douceur, à ceux-là l'humilité. La prédication de Jean-Baptiste est le signal de l'approche du règne

de Dieu : c'est l'annonce de la rédemption, c'est un Évangile anticipé, *initiatio Evangelii.*

Oui, je comprends que l'Évangile s'ouvre par cette parole : « Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean »; je comprends que le Sauveur ait placé cet homme unique au-dessus des prophètes, *etiam dico plus quam prophetam;* je comprends qu'Israël, frappé d'admiration pour une si haute vertu, ait vénéré ce nouvel Elie qui s'offrait à lui dans la force et dans l'esprit du premier; je comprends que le dernier de ses historiens ait pu attribuer en partie ses calamités à la mort de ce juste; je comprends que l'Église, cette gardienne des grandes mémoires, invoque en tête de tous les saints celui qui a eu l'honneur de frayer les voies au Fils de Dieu par sa parole et par ses œuvres. Partout où l'Évangile sera prêché, jusqu'à la fin des siècles, le nom de Jean est le premier qui viendra se placer sur les lèvres de quiconque voudra redire, avec l'histoire de la rédemption, les destinées du genre humain.

Et pourtant, Mes Frères, des actions si merveilleuses ne suffisaient pas pour couronner cette grande carrière. Il fallait que le précurseur du Messie inaugurât le Tes-

tament de la nouvelle alliance par sa mort comme par sa vie. Déjà, du haut d'une montagne de la Judée avait retenti le mot du divin maître : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! » Eh bien, cette grande loi du sacrifice, Jean devait la consacrer dans sa personne; et à quelques pas du Calvaire, où cette loi trouvera sa plus haute expression, la Judée allait être témoin d'un spectacle auquel le monde romain s'habituera pendant plusieurs siècles.

Je ne raconterai pas cette scène fameuse où se trouvent, d'un côté, l'oubli du devoir, la négation du droit, la volupté toujours cruelle, les lâches complaisances d'une tyrannie d'autant plus abjecte qu'elle met la force brutale au service de passions ignobles; et, d'un autre côté, le respect de la loi, le sentiment de la justice, la liberté de la parole, la calme intrépidité d'une conscience qui craint Dieu plus que les hommes. Non; ce que je tiens à constater à la gloire de Jean-Baptiste, c'est qu'il a inauguré dans le monde chrétien la grande protestation du droit contre la violence, de la morale contre les attentats qui l'outragent, de l'honneur et de la dignité humaine contre les ignominies de la chair : il

est tombé martyr de la justice; il est mort pour défendre la sainteté du mariage et l'inviolabilité de la foi conjugale; il est mort pour protéger les fondements de la famille, ces bases impérissables sur lesquelles Dieu a établi la société humaine. Voilà ce qui élève son sacrifice à une hauteur où la dignité de l'apôtre et du prophète se transfigure dans l'auréole du martyre.

Oui, Mes Frères, c'est par là qu'en toute vérité Jean-Baptiste ouvre le Nouveau Testament. Je disais tout à l'heure qu'il a eu l'honneur de prononcer le mot initial de la prédication évangélique, celui de pénitence. Le premier aussi, à partir de la loi nouvelle, il a laissé tomber de ses lèvres cette sentence de la vertu qui réprimande le vice : *Non licet* « Cela ne vous est pas permis. » Ce mot, il l'a dit sur les marches d'un trône; il l'a dit au milieu d'une cour voluptueuse; il l'a dit avec cette douceur qui tempère la fermeté sans l'exclure; il l'a dit sans se lasser, fort qu'il était de son droit et de son devoir; il l'a dit au milieu des chaînes; il l'a dit en face de la mort; et depuis ce moment-là, ce mot est resté comme l'immortelle formule de la conscience qui proteste contre l'iniquité.

C'est des lèvres de Jean-Baptiste, en effet, que l'Église prendra ce mot pour le répéter à son tour de siècle en siècle. Chaque fois que le scandale d'Hérode se renouvellera dans le monde, lorsqu'un prince de la terre, abusant de son pouvoir, se fera un jeu des lois sacrées du mariage, s'appelât-il Philippe de France ou Henri d'Allemagne, Jean-Baptiste revivra sous la figure de quelque pontife qui, s'approchant du trône, jettera lentement au milieu d'une cour étonnée de tant d'audace, ce mot sacramentel : *Non licet* « Cela n'est pas permis. » On lui répondra par la menace, par l'exil, par la mort. Qu'importe? Il faut que le monde sache bien que l'Évangile oblige les grands comme les petits, les rois non moins que leurs sujets. Oui, laissez-moi vous rappeler un souvenir qui se présente à moi dans cette solennité. Un jour, sur le trône d'une nation voisine, un monarque, emporté par des passions brutales, osera dire à l'Église : « Si vous ne consentez pas à faire fléchir pour un instant la loi devant ma volonté, je détacherai un peuple entier de la foi catholique; je ferai de lui pour des siècles l'ennemi le plus ardent du saint-siège..... » Mais l'Église, reprenant le rôle

de Jean-Baptiste, répondra aux menaces d'Henri VIII par la bouche de Clément VII : « La nation anglaise m'est chère; mais la morale évangélique m'est plus chère encore; plutôt que de céder un iota de la loi dont je suis la gardienne, je consens à perdre un des plus beaux fleurons de ma couronne; car ce qui importe avant tout, c'est que la morale reste sauve, c'est que le droit subsiste dans son intégrité, c'est qu'on n'oublie jamais que le vrai christianisme ne sait pas transiger avec les passions humaines et qu'il a pour chacune d'elles un avertissement, un blâme, et au besoin un anathème. »

Ah! c'est là quelque chose de bien imposant au milieu du monde, que cette constance de l'Église à proclamer le devoir au péril de la vie et au prix du sang. Il n'est que trop vrai, depuis deux mille ans, le vice a toujours cherché à étouffer cette voix qui le trouble, qui l'importune, qui l'empêche de jouir de la fausse sécurité qu'il voudrait se procurer. Mais pour quiconque a le respect de soi-même et le sentiment du devoir, cette protestation immortelle du droit contre l'iniquité est le plus grand fait moral qui se soit produit ici-bas. Oui, si ce tribunal pacifique

de l'Église, si ce tribunal vengeur des lois de la morale n'existait pas dans le monde, il faudrait le créer pour l'honneur du genre humain, pour la sécurité de vos familles, pour le maintien de l'ordre social, pour la conservation de ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble, de plus sacré parmi les hommes. Il faut qu'à chaque attentat contre la conscience et l'honnêteté publiques réponde une voix qui le flétrisse, en disant à l'homme qui foule aux pieds les maximes de l'Évangile : « Vous pouvez outrager la morale impunément; mais du moins, pour votre bien et pour celui de vos semblables, vous ne nous empêcherez pas de vous répéter jusqu'à la fin : *Non licet* « Cela ne vous est pas permis. »

Et voilà pourquoi l'on ne saurait prononcer sans une vive émotion le nom de ce grand serviteur de Dieu qui, après avoir eu l'insigne honneur de servir de témoin et de précurseur au Messie, a mérité en même temps d'être le précurseur de tous ceux qui, depuis ce moment-là, sont tombés martyrs de la justice et de la vérité. Nommer saint Jean-Baptiste, c'est rappeler avec la dignité d'un ministère unique la grandeur du caractère, l'intrépidité de la conscience, les splendeurs

et l'héroïsme du sacrifice. Oui, Dieu vous a fait une grande grâce, Mes Frères, en conduisant au milieu de vous et en confiant à votre garde ce chef sacré auquel se rattachent de tels souvenirs et de telles leçons. Amiens a été choisi par la Providence entre toutes les villes pour conserver ce dépôt inestimable. C'est ici que, depuis de longs siècles, les peuples sont accourus pour recueillir un écho de cette voix qui annonçait au monde l'avènement du Fils de Dieu. C'est ici que des générations entières ont médité sur les enseignements du dernier des prophètes de l'ancienne loi, du premier des prédicateurs de la loi nouvelle. C'est ici que les rois eux-mêmes sont venus vénérer les reliques de celui qui pouvait dire avec le Psalmiste : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum et non confundebar* « J'ai parlé de vos préceptes en présence des rois, et je n'ai pas été confondu. » Puissiez-vous, Mes Frères, vous montrer digne d'un privilège si glorieux. Retrempez-vous dans votre foi, en contemplant ce mémorial des temps qui ont vu naître le Rédempteur du monde. *Confessus est et non negavit* « Il a confessé le Christ et ne l'a pas nié. » Tel est l'enseignement qui

ressort pour nous tous de cette grande vie. Car tous nous devons confesser Jésus-Christ, à haute voix, par notre conduite et par nos œuvres. A une époque surtout où les convictions s'amolissent, où les volontés chancellent, où les caractères s'énervent, où tant d'âmes flottent indécises entre la vérité et l'erreur, entre le vice et la vertu, l'exemple du premier des confesseurs de Jésus-Christ est de nature à nous inspirer plus d'énergie pour le bien. *Confessus est et non negavit* « Il a confessé le Christ et il ne l'a pas nié! » Telle doit être notre devise au milieu d'une société où l'antichristianisme relève la tête, où l'orgueil humain s'insurge de nouveau contre Dieu et ses saints, où la haine des uns et les railleries des autres s'efforcent de retenir sur nos lèvres la parole de la foi, ou de la refouler au dedans de nous-mêmes, captive et tremblante. *Confessus est et non negavit!* C'est l'honneur d'une âme chrétienne de se montrer supérieure à toute fausse honte, en foulant aux pieds le respect humain, pour manifester sa conviction aux yeux du monde entier. *Confessus est et non negavit!* A cette voix qui part de l'homme en répond une autre qui sortira de la bouche d'un Dieu :

Qui confitebitur me coram hominibus, et ego confitebor eum coram Patre meo « Quiconque me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père (1).

Oui, tel est le jugement que le Christ portera sur chacun de nous, et ce jugement est proche. Il y a dix-huit siècles, Jean-Baptiste parcourait les régions de la Judée, annonçant au peuple l'avènement du règne de Dieu : « Déjà, s'écriait-il, la cognée est mise à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » A l'exemple de saint Jean-Baptiste, nous vous annonçons l'approche du royaume de Dieu dans l'éternité. Car quoi que vous fassiez pour vous attacher à cette figure du monde qui passe, croyants ou incrédules, vous êtes impuissants à la retenir : elle vous fuit, elle vous échappe, laissant aux uns le regret d'y avoir fixé leurs désirs, aux autres la satisfaction d'en avoir retiré un cœur vide des illusions du présent et plein d'espérance pour l'avenir.

(1) Matth , x, 32.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS S. JACQUES.

